

Rencontres Wagnériennes

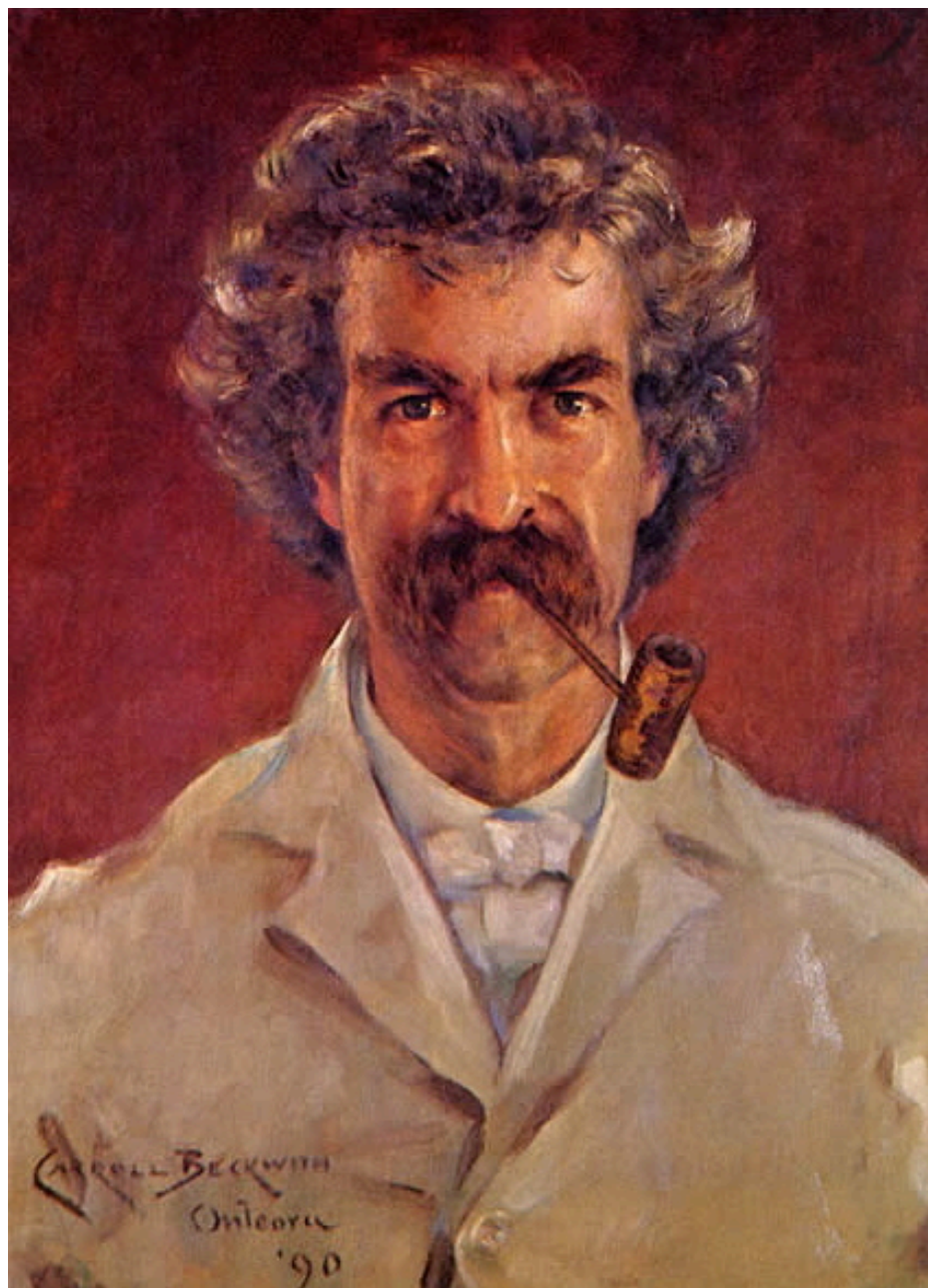


Cercle International Richard Wagner



N° 373-374

Janvier - Mars 2026



© Wikipedia

Mark Twain.

Portrait de 1890 par James Carroll Beckwith (1852-1917).

Siège social : 198 rue de l'École-Normale 33200 Bordeaux - ☎ 06 41 40 04 74 - Courriel : rwb@warcana.fr
IBAN : FR81 2004 1010 0102 0988 3C02 255

ISSN 0760-0933

Les Rencontres Wagnériennes sont soutenues par



NOS PROCHAINES RENCONTRES

- Samedi 10 janvier 2026 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :
« Un Américain à Bayreuth : Mark Twain en 1891 », par Michel Casse
- Samedi 28 février 2026 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :
« Mahler et Wagner », par Michel Casse
- Samedi 4 avril 2026 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :
« Angelo Neumann (1838-1898) et l'aventure extraordinaire du théâtre itinérant Richard Wagner », par Nicolas Crapanne, rédacteur en chef du musée virtuel Richard Wagner
- **Lundi 11 mai 2026 à 18 heures** au GTB
(en collaboration avec les Amis de l'ONBA) :
« La Montagne noire d'Augusta Holmès », par Séverine Garnier
- Juin 2026 (date et lieu à préciser) :
Séance de fin d'année avec projection d'un opéra.

Le Président et le Comité Directeur des
Rencontres Wagnériennes
vous présentent tous leurs vœux pour 2026
et vous souhaitent
de grandes émotions musicales
et une bonne santé.



© David Bessières

Deux images
de notre réunion de fin d'année
à l'A.C.S.O.
le 12 décembre dernier.



© David Bessières

WAGNER IL Y A 150 ANS

DIFFICULTÉS AVEC DES ARTISTES, PROBLÈMES D'ORGANISATION,
CRÉATION BERLINOISE DE « TRISTAN »,
COMPOSITION DE L'OUVERTURE « AMÉRICAINE » ET INQUIÉTUDES...

*Suite de la chronique wagnérienne à cent cinquante ans de distance.
La date fixée pour les représentations du premier festival à Bayreuth approche.
Wagner doit faire face aux demandes de ses artistes, les encourager,
affronter les problèmes d'organisation, notamment le logement.
Wagner va diriger à Vienne une représentation au bénéfice du personnel de l'opéra,
puis créer Tristan et Isolde à Berlin, devant l'empereur Guillaume I^{er}.
La composition de son ouverture pour le centenaire des États-Unis occupe une partie de son temps.
L'ambiance à Bayreuth n'est donc pas particulièrement joyeuse,
d'autant que Cosima apprend le décès de sa mère.
Lettres et extraits du Journal de Cosima nous font revivre ce trimestre.*

Samedi 1^{er} janvier 1876

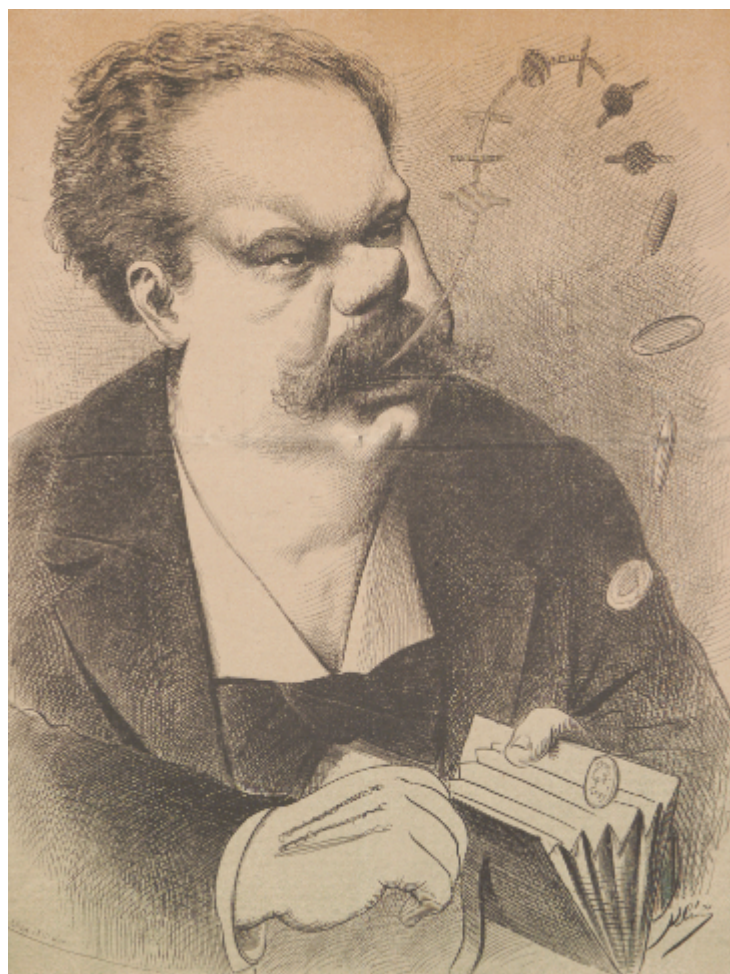
« Je vais au temple ! Ensuite, je reçois des visites.
R. apprend que, selon les journaux, M. Scaria ⁽¹⁾
aurait demandé 2 000 florins pour son séjour à Bayreuth et que sa demande aurait été repoussée par le conseil d'administration ! R. exige par l'intermédiaire de Standhartner ⁽²⁾ un rectificatif. »

**Lettre, de Richard Wagner, de Bayreuth, à
Amalie Materna, ⁽³⁾ à Vienne, du samedi 1^{er} janvier
1876. ⁽⁴⁾**

« Chère et honorée amie !

J'apprends que Scaria a publié une réponse à ses demandes de la part de mon conseil d'administration, dans laquelle ces demandes ont malheureusement été précisément rapportées de manière totalement erronée. M. Scaria réclamait 7 500 reichsmarks pour le mois d'août, ainsi que 250 marks pour chaque jour de juillet. – Vous savez combien j'estime le véritable talent, et que je *ne connais absolument aucun prix pour ses réalisations*. D'autre part, vous avez également très bien compris que, dans mon entreprise si audacieuse, je ne pouvais procéder qu'à livre ouvert pour tous les participants, et que, par conséquent, j'aurais presque fait offense à chacun des artistes qui se sont placés à mes côtés en faisant un véritable sacrifice, si je m'étais montré servile envers un individu qui s'était placé en dehors des rangs.

Je vous en informe afin que – si cela était possible – vous ne vous mépreniez pas sur moi. J'espère aussi que l'ami Scaria, grâce aux représentations que je lui ai faites dernièrement en confidence, se laissera encore déterminer à considérer sa juste relation avec moi. S'il était vraiment disposé à réparer la précipitation dont il a fait preuve à mon égard, il se sentirait peut-être porté à corriger, conformément à la vérité, ce faux rapport selon lequel à Bayreuth on lui aurait refusé 2 000 florins pour trois mois.



Emil Scaria tire l'argent de son gosier.

Caricature de Karl Klic (1841-1926).

Humoristische Blätter (journal de Vienne) du 21 mai 1876.

© Wien Museum Inv.-Nr. W 5969, CC0 (<http://sammlung.wienmuseum.at/objekt493377>)

(1) Emil Scaria (Graz, 18 septembre 1840 - Blasewitz près de Dresde, 22 juillet 1886), ténor, alors engagé à l'opéra de Vienne. Il ne parut finalement pas à Bayreuth en 1876, mais il y chantera Parsifal en 1882, 1883 et 1884.

(2) Josef Standhartner (1818-1892), médecin, président de la société Wagner de Vienne.

(3) Amalie Materna (Sankt Georgen an der Stiefing, Styrie, 10 juillet 1844 - Vienne, 18 janvier 1918), soprano dramatique. Après des débuts à Graz en 1865 dans *L'Africaine* de Meyerbeer, elle chantait depuis 1869 à l'opéra de Vienne. Elle chanta et créa le rôle de Brunnhilde à Bayreuth en 1876.

(4) Toutes les traductions de lettres, sauf indications contraires, sont de Michel Casse.

J'espère toujours le meilleur ! et compte notamment sur votre fidélité, ainsi que sur votre beau talent, qui m'est devenu de plus en plus précieux !

Mes meilleurs vœux pour cette nouvelle année, que je vous prie de transmettre également au mieux à votre excellent époux.

À très bientôt

vos cordialement dévoué
Richard Wagner.

Bayreuth, 1^{er} janvier 1876. »

Lettre, de Richard Wagner, de Bayreuth, à Georg Unger, à Munich, du samedi 1^{er} janvier 1876.

« Mon cher M. Unger !

Pour faire également quelque chose d'agréable en ce jour de Nouvel An, je vous écris encore en fin de journée, en réponse à votre bonne lettre reçue aujourd'hui.

Je puis bien dire que, depuis la conclusion de nos répétitions préliminaires, je n'ai connu que des désagréments. C'est en revanche un regard réconfortant que je pose sur vous. Vous êtes inscrit, avec Hey,⁽²⁾ dans mon livre des espoirs. – Depuis la mort de Schnorr,⁽³⁾ je savais que j'étais esseulé et avais besoin de quelqu'un de nouveau, d'inconnu. Je n'espérais pas le voir se présenter à moi tout fait, mais pensais toujours qu'il me faudrait d'abord le former. Pour reconnaître la bonne personne, il ne me fallait pas seulement un bon talent suffisant, mais il me fallait pouvoir compter sur le caractère, le sérieux supérieur, de celui que je devais désormais reconnaître comme m'étant destiné.

Vous me faites maintenant grand plaisir sous ces deux rapports ! Ayez toujours confiance en moi ! Ainsi – Scherbarth⁽⁴⁾ est provisoirement relégué au diable ?... Cela lui va très bien ! Laissez-l'y, il ne nous fera pas grand mal. – Comme j'aimerais vous avoir de nouveau auprès de moi ! Mais... patience ! J'ai l'intention de donner *Tristan* avec vous à Vienne à l'automne prochain. Si notre divin Hey veut l'étudier déjà avec vous, je vous demande simplement de ne pas le faire avant que Siegfried ne soit fixé dans le moindre de vos muscles. Parce que – – – on apprend d'une chose ce que l'on transfère ensuite à tout en se jouant : mais cette chose doit être parfaitement acquise. Si vous avez Siegfried en vous comme il le faut, alors Tristan n'est pour vous qu'une affaire de mémoire.

Vous pourriez cependant toujours vous lancer dans l'apprentissage de la forge et ce avec Mime qui, en sa qualité de « serrurier »,⁽⁵⁾ doit déjà s'y connaître un peu dans le métier. Puisse Hey faire aussi quelque chose pour ce Mime. Il s'est récemment avéré qu'il n'avait pas encore maîtrisé convenablement sa tâche difficile. Il doit prendre une voix *fausse*, seulement la voix elle-même ne doit pas sonner faux. Il serait bon qu'il chante d'abord son rôle difficile tout à fait correctement, avec ses attaques naturelles (disons : en ténor lyrique !) : une fois qu'il en aura fini avec les énormes difficultés d'intonation, alors qu'il déforme enfin dans un certain sens son organe, c'est-à-dire qu'il le fasse paraître rauque et enroué, afin de rendre



© Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg - Frankfurt am Main

Georg Unger.

Photographie de Joseph Albert (1825-1886),
photographe officiel de la cour de Munich.

justice, en tant qu'artiste *dramatique*, au caractère dramatique particulier. Mais il ne doit pas commencer par là ; – et ce fut l'erreur lors des répétitions préliminaires ; cela devrait être dramatiquement prêt tout de suite – pour nous faire plaisir à tous. – Alors ?...

Gardez au chaud ma bonne *Chope* ; je ne crois qu'il y en ait beaucoup comme lui.⁽⁶⁾ S'il est mélancolique, videz-le quelquefois chez *Orlando Lasso*.⁽⁷⁾ Toute votre petite clique là-bas me plaît beaucoup. Vous avez aussi de bons figures ! Je suis désolé qu'une activité temporaire à Munich me soit devenue si étrangement... impossible !

Si par ailleurs vous rencontrez un jour un professeur de chant et un homme plus accompli que notre Hey, alors faites-le moi savoir ! Je voudrais alors savoir à quoi il ressemble ! Parce que notre merveilleux Hey est jusqu'à présent vraiment mon idéal à tous les égards ! Qu'il le croie ou non !

Adieu ! Mes meilleures salutations à la forge ! – J'ai une bonne idée de ce pour quoi vous êtes nécessaire !

(1) Georg Unger (Leipzig, 6 mars 1837 - *ibid.*, 2 février 1887), ténor. Après des études de théologie et de musique, il fit ses débuts en 1874. Recommandé par Hans Richter à Wagner, il chantera Froh dans *L'Or du Rhin* et Siegfried dans l'opéra du même nom et *Le Crépuscule des dieux* à Bayreuth en 1876.

(2) Julius Hey (Immelshausen, Basse-Franconie, 29 avril 1832 - Munich, 22 avril 1909), professeur de chant. Il seconda Wagner pour la diction des chanteurs, en particulier Unger qu'il fit travailler.

(3) Ludwig Schnorr von Carolsfeld (Munich, 2 juillet 1836 - Dresde, 21 juillet 1865), ténor, créateur du rôle de Tristan, mort d'une grave maladie après trois représentations, d'où la prétendue « malédiction de Tristan ».

(4) Karl Scherbarth (Schwerin, 22 avril 1837 - Neumünster, 28 février 1886), directeur du théâtre de la ville de Düsseldorf, qui voulait retenir Unger.

(5) Jeu de mots sur le nom de l'interprète de Mime, Max Schlosser, dont le patronyme, en allemand, peut se traduire par « serrurier ». Max Schlosser (Amberg, 17 octobre 1835 - Utting am Ammersee, 2 septembre 1916), ténor, créateur du David des *Maîtres chanteurs de Nuremberg* en 1868, puis de Mime dans *L'Or du Rhin* à Munich en 1869, il reprendra ce rôle en 1876 et le créera dans *Siegfried*.

(6) Jeu de mots sur le nom d'Anton Seidl (prononcé *Seidel*, qui, sous cette forme, désigne une chope).

Anton Seidl (Budapest, 5 mai 1850 - New York, 28 mars 1898). Depuis 1872, un des copistes de Richard Wagner, alors répétiteur auprès d'Unger. Wagner le recommanda comme chef et il fut nommé à Leipzig où il resta jusqu'en 1882. Finalement nommé directeur musical de l'orchestre philharmonique de New York de 1891 à sa mort. Naturalité américain en 1891.

(7) Établissement de Munich.

Heureuse année 1876 !
Elle doit apporter votre récompense !
Votre cordialement dévoué
Richard Wagner.

Bayreuth, 1^{er} janvier 1876.
Et Fischer ? ⁽¹⁾
Toujours télégraphiste ??
Hé ! Hé !
Qu'en disent les dilettantes ? »

Lundi 3 janvier

« Depuis plusieurs jours, R. rêve de délicieux paysages à travers lesquels il se promène, cette fois avec Rus ⁽²⁾ qui, de la poussière blanche sur les yeux, a l'air d'un fantôme ; en m'éveillant, j'entends les claires des vaches de Tribschen, elles résonnent véritablement à mes oreilles et me rappellent une époque merveilleuse ! Mon Dieu, comment R. pourra-t-il revenir à l'essentiel, sa création !... »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Carl Brandt, ⁽³⁾ à Darmstadt, du lundi 3 janvier 1876.

« Mon cher ami !

Je déplore de ne pas avoir de vos nouvelles depuis si longtemps ! Aucune inquiétude autre ne m'y pousse si ce n'est que... parce que cela m'est précisément si réconfortant de recevoir des signes de vie de votre part. Nous sommes quand même les deux seuls qui se sont compris dès le début sur la réalisation de l'œuvre et le plus beau de ce que nous avons vécu jusqu'à présent fut la réception sur votre scène achevée. Pourquoi ne pensiez-vous pas maintenant à moi ?

Cela m'aurait fait passer sur bien des choses ; je n'ai pas eu un moment agréable depuis la fin de nos répétitions préliminaires. Coïncé entre des escrocs, des traîtres à leur parole et des canailles de toutes sortes, un joyeux moment de répit m'a longtemps fait défaut...

Professionnellement, je n'ai au fond rien à vous dire. Des tracas de toutes sortes... mais volonté ferme et confiance ! M^{me} Jaide ⁽⁴⁾ m'a très joliment écrit. Elle est à l'évidence le plus grand talent artistique et l'artiste la plus consciente de notre troupe. J'avais bien raison lorsque dès le début je l'évaluais aussi haut. Il est possible que, sans se charger de l'un des rôles les plus lourds, elle puisse m'être le plus utile en se chargeant de deux épisodes nécessitant chacun une artiste tout aussi importante que pour les plus grands. Sans cela, il me serait impossible de produire l'immense effet nécessaire requis pour l'ensemble, et c'est précisément en cela que doit consister l'excellence de notre représentation. — Saluez la grande artiste de ma part, et promettez-lui bientôt un témoignage de ma haute estime !

Et maintenant, mes meilleures salutations à votre fils, votre frère, votre fille et avant tout à votre... femme ! La mienne, fort éprouvé, vous salue également ! Nous attendons tous les deux avec impatience de bonnes nouvelles de votre part !
De tout cœur,

vous
fidèle collègue
Richard Wagner.

Bayreuth,
3 jan. 1876. »

Mardi 4 janvier

« Cet après-midi, M. Feustel ⁽⁵⁾ est venu me voir, il est d'humeur sombre ; la caisse royale n'envoie pas d'avance et il ne peut payer M. Brandt. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Lilli Lehmann, ⁽⁶⁾ à Berlin, du mardi 4 janvier 1876.

« Ah, chère bonne enfant !

Vous êtes vraiment la seule personne que je connaisse « là-bas » comme être humain ! On ne peut compter sur personne. Si seulement vous étiez partout !... J'écrivais ainsi il y a 2 semaines à Eckert ⁽⁷⁾ au sujet de plusieurs affaires, dont celle de notre orchestre. Bon ! À ce sujet-là, il me fit répondre par Wieprecht ⁽⁸⁾ : c'était tout à fait sensé ! Mais maintenant, il évite de m'écrire, pourquoi ? Parce qu'il devrait me dire un mot de l'affaire *Tristan*, ⁽⁹⁾ qui – bien entendu – cause honte et embarras à tout le monde. Dès le début, et sans le moindre dépit, je n'ai pas compté sur *Tristan* à Berlin. Il est trop... étrange... de croire que l'on puisse pour cette œuvre, ne serait-ce que pour les rudiments, pouvoir croire se débrouiller sans moi ! Mais maintenant des rumeurs continuent à me parvenir. La toute dernière, je serais attendu à Berlin en janvier « pour conférer avec Hülsen, Niemann, Betz, Fricke et Voggenhuber au sujet de la « distribution » de *Tristan* ». ⁽¹⁰⁾ Comme je ne suis absolument informé de rien d'autre, cela me serait égal. Or il se trouve maintenant que je vais très probablement devoir me rendre bientôt à Berlin dans une affaire de procès contre le marchand de musique

(5) Friedrich Feustel (Egern am Tegernsee, Haute-Bavière, 21 janvier 1824 - Bayreuth, 12 octobre 1891), banquier et président du conseil d'administration de l'entreprise du théâtre Wagner de Bayreuth.

(6) Lilli Lehmann (Wurtzbourg, 24 novembre 1848 - Vienne, 17 mai 1929), soprano. En 1876, à Bayreuth, elle chanta Woglinde, Ortlinde et l'Oiseau de la Forêt.

(7) Karl Anton Eckert (Berlin, 17 décembre 1820 - *Ibid.*, 14 octobre 1879), chef d'orchestre à Berlin et compositeur de plusieurs opéras. En 1858 et 1859, il avait donné les premières locales de *Lohengrin* et de *Tannhäuser* à Vienne.

(8) Paul Wieprecht (Berlin, 28 octobre 1839 - *Ibid.*, 7 décembre 1894), hautboïste de la chapelle royale de Berlin.

(9) La création berlinoise projetée de *Tristan*. Elle aura lieu le 20 mars, sous la direction Karl Eckert.

(10) Botho von Hülsen (Berlin, 10 décembre 1815 - *Ibid.*, 30 septembre 1886), intendant général des théâtres à Berlin.

Albert Niemann (Erxleben, près Magdebourg, 15 janvier 1831 - Berlin, 13 janvier 1917), ténor de l'opéra de Berlin. Il créa la deuxième version de *Tannhäuser*, dite de Paris, en 1861. En 1876, il chantera Siegmund de *La Walkyrie*.

Franz Betz (Mayence, 19 mars 1835 - Berlin, 11 août 1900), baryton basse. Créateur du rôle de Hans Sachs des *Maîtres chanteurs de Nuremberg* en 1868, et de Wotan à Bayreuth en 1876.

August Gottfried Ludwig Fricke (Brunswick, 24 mars 1829 - Berlin, 27 juin 1894), basse au théâtre de la cour de Berlin.

Wilhelmine « Vilma » von Voggenhuber dite aussi Vilma Szivessi (Pest, 17 juillet 1841 - Berlin, 11 janvier 1888), soprano du au théâtre de la cour de Berlin.

(1) Franz Fischer (Munich, 29 juillet 1849 - *Ibid.*, 8 juin 1918), violoncelliste, membre de la « chancellerie des Nibelung » de Wagner (son groupe de copistes), il dirigea les chœurs lors du premier festival de Bayreuth. Devenu chef d'orchestre, il y dirigea aussi *Parsifal* en alternance avec Hermann Levi.

(2) Terre-neuve de Richard Wagner, enterré près de lui dans le jardin de la villa Wahnfried.

(3) Carl Brandt (Darmstadt, 15 juin 1828 - *Ibid.*, 27 décembre 1881), directeur des machines du théâtre de Darmstadt. Il était responsable de la machinerie du palais des festivals de Bayreuth.

(4) Luise Jaide (Darmstadt, 26 mars 1842 - 2 janvier 1914), alto. Elle débuta en 1859 à Dresde dans *Linda de Chamounix* de Donizetti. Amnérís et Azucena figurent parmi ses rôles principaux. En 1876, à Bayreuth, elle créa Erda et Waltraute.

Fürstner, ⁽¹⁾ que je ne prends pas à la légère. S'il y a maintenant quoi que ce soit en cours avec *Tristan*, j'aimerais volontiers pouvoir combiner les deux affaires. Un exposé tout à fait clair et sincère de l'état de cette dernière affaire serait donc pour moi fort bienvenu. Je vous le demande maintenant !

Qu'en est-il de la « Soirée, ou matinée, pour Bayreuth » ? Je ne voudrais pas m'y opposer, bien que j'ai refusé toute invitation à donner un concert ou autre pour Bayreuth, c'est-à-dire pour la réalisation de Bayreuth, parce que si j'annonce les représentations avec certitude, je ne puis pas encore agir pour les « permettre ». Il y a eu de grandes contrariétés et complications, et nous en souffrons beaucoup : mais sur l'affaire elle-même je ne laisse plus se former le moindre doute. — Je vous informe au passage, pour plus large diffusion, que Scaria (ainsi qu'il l'a fait indiquer de manière effrontée dans les journaux de Vienne) n'a pas demandé 2 000 florins pour 3 mois, mais 7 500 marks pour le seul mois d'août et 250 marks pour chaque jours de juillet ; sur quoi, naturellement, au nom de nos autres collègues, j'ai renoncé à sa collaboration. (C'est un petit désagrément d'ailleurs !)

Comme les choses se sont maintenant bêtement passées pour moi à Vienne avec *Amman*. ⁽²⁾ Jusqu'aux derniers jours de mon séjour là-bas, pendant lequel j'avais enfin recruté *Siegstädt*, ⁽³⁾ elle ne donne pas de nouvelles d'elle ; la veille de mon départ, elle me communique son adresse. Je n'avais plus le temps, et j'ai maintenant aussi perdu sa lettre... avec son adresse !

Or, depuis, *Siegstädt* m'écrit à nouveau, elle ne semble pas accepter le rôle. Je regrette maintenant à nouveau *Amman*. Où se trouve celle-ci ?

Je n'ai pas non plus encore de contralto pour M^{lle} von Müller ; ⁽⁴⁾ mais M^{lle} von Müller elle-même m'écrit et me félicite continuellement en qualité de « walkyrie ».

De telles absurdités se produisent toujours !

Voilà ! Maintenant je vous ai tout rapporté ma régisseuse et comploteuse ! Restez bien avec moi ! Donnez à Marie et à la bonne Lammert ⁽⁵⁾ une grosse bise et souvenez-vous, avec un amour fidèle

de
votre bien à plaindre mais bon

Richard Wagner.

Bayreuth, 4 jan. 1876. »

Mercredi 5 janvier

Naissance à Cologne, de Konrad Adenauer, futur premier chancelier de la République fédérale d'Allemagne de 1949 à 1963.

Jeudi 6 janvier

« R. a rêvé qu'il devait diriger la Neuvième Symphonie à Dresde ou à Munich, qu'auparavant il avait

(1) Adolph Fürstner (1833-1908), éditeur de musique allemand. Ayant commencé comme clerc chez Bote & Bock, il fonda sa propre maison d'éditions en 1872 avant de racheter celles de Gustav Mayer à Leipzig et de Meser à Dresde. En 1900, il publia *Salomé* de Richard Strauss.

(2) Antonie Amann chantera *Siegrune* à Bayreuth en 1876. Pas d'autre information sur cette mezzo-soprano

(3) Hermine von *Siegstädt* (1844-1883), soprano autrichienne. Membre de la troupe de l'opéra de la cour de Vienne de 1864 à 1882.

(4) Cantatrice non identifiée.

(5) Marie Lehmann (Hambourg, 15 mai 1851 - Berlin, 19 décembre 1931), soprano, sœur de Lilli Lehmann.

Minna Lammert (Sondershausen, Thuringe, 16 février 1852 - Berlin, 1921), mezzo-soprano. Elle chantera *Rossweisse*.

faim et passait par un restaurant de gare où il se commandait quelques saucisses de Francfort ; revenant les chercher, il voyait deux hommes en train de les manger ; la personne qui était au buffet lui répondait avec impertinence, tout comme l'aubergiste qui lui refusait non seulement ses saucisses, mais aussi de la bière ; R. protestait très vivement, essayait ensuite de les apaiser de bonnes paroles apaisantes, mais tout cela en vain. Il quitte enfin l'établissement en jurant, arrive dans la salle elle-même, passe devant l'orchestre qui l'accueille par des applaudissements ; il faut ensuite qu'il escalade des obstacles, il se fie à son adresse, mais il arrive devant un vide trop grand ; comme il ne peut pas sauter, il se réveille !... Il me dit : il suffit que la puissance intellectuelle soit empêchée par des expériences négatives d'exercer l'activité pour laquelle elle est faite pour que les démons s'emparent d'elle et pour qu'elle ne produise plus que des images horribles !... Je prends des décisions au sujet de ma Daniella ; je garde Blandine à la maison. (...) M. O. von Wesendonck annonce qu'il ne peut pas nous faire d'avance. »

Vendredi 7 janvier

« Daniella nous quitte ; je ressens nettement que c'est la grande épreuve de ma vie qui m'est ainsi imposée. La journée est triste, la soirée également. R. et moi souhaitons ardemment qu'il puisse se remettre au travail !... »

Samedi 8 janvier

« C'est l'anniversaire de Hans ; j'en fais une journée d'introspection ! Travail avec les enfants ; jeûne, visite de ma tombe, vœu solennel d'accepter comme justes routes les épreuves et tous les malheurs !... »

Dimanche 9 janvier

« R. a rêvé qu'il avait fait une grosse tache d'encre sur une partition, ce qui le contrariait beaucoup, puis il découvrait que la partition n'était pas de lui. Prières du matin avec les enfants, puis je fais du patin à glace avec eux. (...) R. est triste, j'essaie de le convaincre de reprendre la biographie demain, il me le promet. Dieu fasse qu'il n'y ait pas d'empêchements ! »

Lettre du roi Louis II de Bavière, de Hohen-schwangau, à Richard Wagner, à Bayreuth, du mardi 11 janvier 1876 (reçue le 14 janvier).

« Grand ami
fidèlement et profondément aimé !

Je me sens poussé du fond du cœur à renouveler de cette manière mes vœux de bonheur, récemment exprimés par télégraphe, pour cette année d'une si grande importance et tellement désirée avec ardeur depuis si longtemps. Aucun présent de Noël n'aurait pu être plus bienvenu auprès de moi que le récit de votre grande vie si remplie et si importante. ⁽⁶⁾ Je me souviens, à ma grande affliction, que vous m'avez un jour informé que vous n'aviez l'intention d'écrire votre biographie que jusqu'en 64. Vous me feriez maintenant une joie particulière en complétant l'histoire de votre vie jusqu'aux représentations de la grande tétralogie des Nibelungen. Lorsque, au printemps dernier, je vous adressais la prière instantane de composer pour moi les magnifiques paroles d'adieu de Brünnhilde, vous me promîtes d'exaucer mon vœu

(6) Louis II avait récemment reçu l'édition privée de *Ma Vie*, l'autobiographie de Wagner.



« J'ai l'intention, jusqu'à la fin du mois, de séjourner dans mon cher et sain Hohenschwangau... »
Vue du château de Hohenschwangau, en été.

de manière si aimable que j'ose espérer que vous m'accorderez également avec bienveillance cette prière qui me tient à cœur. La composition de ces paroles célestes est-elle achevée ? ⁽¹⁾ Tout ce que vous eûtes la bonté de me communiquer de si intéressante manière au mois d'août sur la grande entreprise, m'a empli d'une joie intérieure, parce que tout ce que je désirais puissamment depuis tant et tant d'années semble maintenant se réaliser avec bonheur ! Mais recevoir en personne à Bayreuth les princes plus ou moins détestés et écouter leurs bavardages, leur y faire les *honneurs**, au lieu de me plonger dans votre sublime œuvre divine, cela, au grand jamais, je ne saurais m'y résoudre. Le souvenir de la représentation de *Lohengrin* en décembre, à laquelle je ne pus pas bien assister au voisinage de personnages princiers, m'est encore trop vif à l'esprit ; tout plaisir artistique en avait bien sûr disparu. Surtout pas de répétition d'un pareil cas à Bayreuth ! pour rien au monde ! J'ai lu aujourd'hui que Scaria de Vienne demandait quand même d'importants *honoraires* pour sa participation à Bayreuth ; pourvu que les autres participants, séduits par son exemple, ne veuillent pas eux aussi arrêter de jouer aux renonciateurs, et remettre ainsi en question tout le succès ! Pourvu que votre chère santé demeure solide et que les efforts terribles des derniers temps passés ne vous nuisent pas ! J'aimerais tant avoir

plus de nouvelles de vous, mon cher ami, de votre épouse et des enfants !

J'ai l'intention, jusqu'à la fin du mois, de séjourner dans mon cher et sain Hohenschwangau, puis de reprendre la vie détestée à Munich, que je n'aime pas. En me plongeant dans des œuvres captivantes, je me soustrais autant que possible au présent que j'exècre dans l'ensemble. Ce que j'ai lu jusqu'à présent dans l'ouvrage magistralement écrit de *Schuré* ⁽²⁾ sur vous, grand et sublime, m'a procuré un très grand plaisir ! je ne saurais trop vous remercier pour l'envoi de celui-ci ! — Quel chanteur avez-vous finalement choisi pour « Siegfried » ? — Aimant et empli d'enthousiasme pour toujours et à jamais, attendant avec joie l'été dispensateur de délices, je demeure à jamais

vosre
ami le plus fidèle,
qui ne vacillera *jamais*
Louis.

Hohenschwangau
le 11 jan. 1876
(l'année des Nibelungen!) »

Mercredi 12 janvier

Naissance, à Venise, d'Ermanno Wolff-Ferrari, compositeur de nombreux opéras (mort à Venise en 1948).

(1) Le 7 mars 1875, Louis II avait demandé à Wagner de mettre en musique les paroles finales originales de Brünnhilde dans *Le Crépuscule des dieux* que Wagner n'avait pas utilisées lors de la composition : « seul l'amour rend heureux dans la souffrance comme dans la joie ! ». Wagner en composera la musique « pour l'anniversaire du Roi » en août 1876.

* En français dans le texte.

(2) Richard Wagner avait envoyé à Louis II, le 13 juillet précédent, le premier volume, en français, de *l'Histoire du Drame musical* d'Édouard Schuré (1841-1929) qui venait de paraître au début de 1875.

Résumé d'une lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Louis Brassin, à Bruxelles, du dimanche 16 janvier 1876.⁽¹⁾

« Comme il a un besoin pressant d'argent pour les premières répétitions des Nibelungen qui commencent, il se décide quand même, malgré une grande réticence, à diriger deux concerts à Bruxelles, si on lui y garantit une somme d'au moins 40 000 francs. Il faudrait jouer le plus possible de Beethoven, Mozart, Haydn, Weber, mais le moins possible de Wagner, etc. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Frantz Jauner,⁽²⁾ à Vienne, du jeudi 20 janvier 1876.

« Honorable ami et bienfaiteur !

Combien j'ai été heureux de recevoir votre exception vivante à la dernière communication de mes désirs auprès de vous ! Combien cependant il me faut regretter que vos efforts pour déterminer M. Scaria à une juste conception de ses relations avec moi et mon entreprise artistique aient dû être si infructueux ! Après mes dernières discussions avec vous et celles antérieurement avec M. Scaria lui-même, je n'ai assurément plus rien de nouveau à exposer à ce sujet. Il semble maintenant bien évident à chacun que M. Scaria ne veut pas établir avec moi de relation autre que celle avec un impresario ou un directeur de théâtre, excepté seulement qu'il n'accorde aucun crédit à mon entreprise ! C'est donc lui qui se retire résolument de l'association des artistes qui me soutiennent et veut ignorer chaque motif caractérisant cette association.

En bref : l'argent qu'il demande serait à créer et finalement aussi à payer immédiatement d'avance. Mais qu'il exige en particulier cette dernière chose comme condition à son accord à son concours, est, par rapport à l'attitude de tous les autres compagnons de mon entreprise artistique, un outrage inouï pour l'ensemble. C'est en ce sens que la chose surtout a été perçue par quelques-uns aussi de mes partenaires que j'avais consulté par télégraphe au sujet de leur vote ; ne serait-ce que pour cette raison, je suis déjà engagé pour de prochains entretiens avec M. Scaria. Mais même si, faisant fi de toutes mes autres considérations, je ne voulais chercher qu'à obtenir le concours de M. Scaria, je n'aurais aucune base pour cela dans les nouvelles exigences de M. Scaria que vous avez eu la bonté de me faire connaître. Il réclame une certaine somme (qui, selon les circonstances, pourrait sembler abordable) pour son concours à partir du 15 juillet ; or, il sait, d'après le plan des répétitions qui lui fut soumis, que les répétitions du *Crépuscule des dieux* doivent commencer le 3 juillet, mais que la seconde moitié du mois ne doit plus du tout être employée à cette partie. Quelle sournoiserie se dissimule ainsi dans ces propositions de sa part !

Assez ! Tout ce que j'aurais encore à vous dire ne serait que la répétition de ce qui a déjà été dit, à vous et à lui-même, ainsi que de ce que votre discernement a facilement compris de lui-même. M. Scaria me montre simplement qu'il ne veut rien avoir à faire avec mon projet, à moins qu'il ne soit libre de le



Franz von Jauner vers 1870.
Photographie de Fritz Luckhardt, à Vienne.

considérer comme quelque chose de tout à fait différent de ce qu'il est, à savoir une spéculation, à la Ullmann⁽³⁾ par exemple. Eh bien, c'était une erreur !

Je renonce à la participation de M. Scaria pour la raison que je ne dois pas offenser les autres compagnons de mon entreprise artistique. Du reste, je reconnais aussi par votre intermédiaire, très estimé ami, ma gratitude envers lui pour la participation très utile apportée un temps à mon entreprise ; j'avoue aussi que c'est avec un regret réel qu'il me manquera précisément pour l'interprétation de Hagen, parce que, malgré son degré par ailleurs faible de formation artistique véritable, et les grandes faiblesses de ses réalisations dont j'ai appris à connaître plus en détail, il s'est révélé, conformément à son tempérament caractéristique,⁽⁴⁾ éminemment convenir précisément à cette tâche excentrique.

Je me prépare à apprendre ces derniers temps des comptes-rendus merveilleusement justes et véridiques de la part des auteurs de journaux sur la rupture ainsi intervenue de mes relations avec Scaria, mais j'espère toujours voir échouer l'intention assez précise, manifestée de manière similaire, de m'enlever par un tel procédé ma Brünnhilde.

(3) Bernard Ullmann (Pest, 1817 - Paris, 1885), imprésario qui organisa de nombreuses tournées d'artistes européens aux États-Unis, dont les pianistes Henri Herz ou Sigismond Thalberg, ainsi que la chanteuse Henriette Sontag ou le violoniste Henri Vieuxtemps. Il fut l'impresario de Hans von Bülow pour sa tournée américaine.

(4) L'éditeur des *Briefe an seine Künstler* (« Lettres à ses artistes » - 1908) indique en note qu'il est possible qu'il y ait eu ici le mot « colérique », le mot n'étant plus lisible sur l'original.

(1) La lettre n'est *a priori* connue que sous cette forme de résumé.

(2) Franz Jauner (Vienne, 14 novembre 1831 - *Ibid.*, 23 février 1900), directeur de l'opéra de la cour de Vienne.

Veuillez saluer cordialement M^{me} Materna de ma part et l'assurer que tout sera mis en œuvre de mon côté pour satisfaire ses désirs !

Je demeure, avec une grande et cordiale gratitude constante pour votre bonté, votre très dévoué

Richard Wagner.

Bayreuth, 20 janvier 1876. »

Vendredi 21 janvier

« Leçons, puis dictée de la biographie (...). R. et moi pensons de plus en plus aux problèmes de l'éducation; nous envisageons de fonder une école modèle avec Nietzsche, Rohde, Overbeck, Lagarde.⁽¹⁾ Pourrions-nous obtenir le soutien du Roi ?... »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Franz Betz, à Berlin, du samedi 22 janvier 1876.

« Mon bon cher ami,

Je vous remercie de votre avis au sujet de Scaria. Ce qu'il réclamait, même le paiement anticipé immédiat, aurait été possible en fin de compte. Mais que pouvons-nous avoir en commun avec une telle personne, qui se place totalement en dehors de l'association, à laquelle je suis uniquement redevable de la réussite de mon entreprise ? Il était impossible de le savoir parmi nous, surtout aux côtés de mes Berlinoises au-dessus de tout éloge. Donc... j'ai renoncé à son concours. – Vous me conseillez Fricke ? J'en viens maintenant à l'autre point.

Si Fricke est si important, pourquoi n'êtes-vous, et Neumann en particulier, pas intervenus plus tôt de manière suffisamment décisive en sa faveur ? Cela me conduit à mon affaire *Tristan*. Jusqu'à présent, seul Eckert m'en a parlé : mais je n'ai jamais pu en tirer grand-chose. Ma question principale est celle-ci : *cela doit-il vraiment devenir sérieux ?* Si c'est le cas et si vous y croyez, alors le *Tristan* de Berlin devient maintenant pour moi l'une des affaires les plus importantes et... des plus préoccupantes. Ce n'est vraisemblablement pas une plaisanterie. Depuis onze ans – premières représentations de Munich – *Tristan* est devenu un conte de fées. La représentation de Weimar (avec les Vogl) n'a pu que rendre ce conte de fées encore plus incroyable... Jauner me dit de Niemann qu'après avoir tous les deux entendu une représentation à Munich l'été dernier, il déclara *ne pas vouloir chanter Tristan*... ce que je ne puis absolument pas lui reprocher après de pareils événements. Si – dans de telles circonstances – les choses doivent devenir sérieuses à Berlin, alors je m'y sens très impliqué. Je ne veux en aucun cas que cette représentation devienne une simple curiosité, mais, *si elle doit avoir lieu*, alors je veux une représentation remarquable et parfaite.

Franchement, entre nous ! Comment est Neumann ? J'entends dire – notamment par Eckert – qu'il se sentirait extraordinairement bien et en voix. Chez une personne aussi prodigieuse que lui, je le crois

fort volontiers. Mais comment est l'esprit, la bonne volonté ?

Marke – à cause de sa position un peu basse – vous cause-t-il vraiment de sérieuses misères ? Êtes-vous contrarié à ce sujet, ou bien avez-vous compris dans mon esprit cette tâche essentielle et profondément émouvante, et vous *réjouissez-vous* de l'avoir entreprise ? Je ne veux à aucun prix imposer ici quoi que ce soit par contrainte et haussement d'épaules. Si vous pensez, au cas où cela se passe mal, que Fricke est plus apte (impensable pour moi !!!) et qu'au contraire vous préférez encore maintenant Kurwenal, dites-le moi ! Mais rien à moitié à contrecœur et sans foi ! Vous me comprenez assurément ? Début mars, je viens à Berlin. Si tout n'est pas parfaitement en ordre, mieux vaut alors « ne pas » !!!

Salutations cordiales, mon meilleur ami !

Avec le dévouement sincère de votre

Richard Wagner.

Bayreuth, 22 janvier 1876. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, au roi Louis II de Bavière, à Hohenschwangau, du mercredi 26 janvier 1876.

« Mon auguste

et bien-aimé seigneur et ami !

Un proverbe indien dit à peu près ceci :

« On peut mesurer la profondeur de la mer,
le nombre des étoiles, les renaissances des

[âmes ;

mais nul ne peut connaître les pensées
d'un roi, jamais et nulle part. »



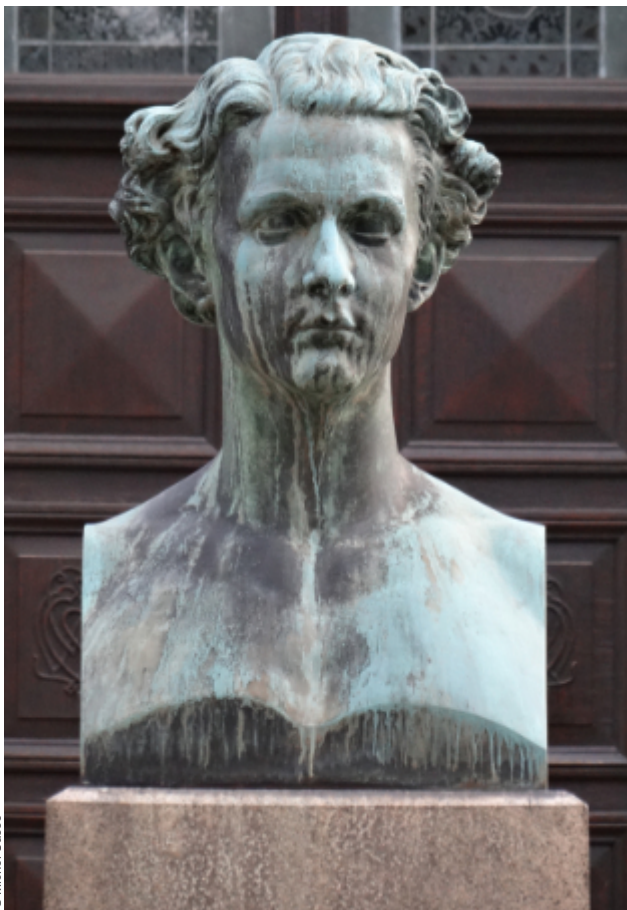
Karl Eckert.

Photographie de Heinrich Graf (1835-1906), de Berlin.

(1) Erwin Rohde (1845-1898), philologue helléniste, un temps proche de Nietzsche.

Franz Overbeck (Saint-Petersbourg, 16 novembre 1837 - Bâle, 26 juin 1905), professeur de théologie protestante et historien des religions, dont la carrière se limita à la Suisse à la suite de ses positions critiques sur la théologie. Ami de Friedrich Nietzsche avec lequel il échangea une abondante correspondance.

Paul Anton Bötticher dit Paul de Lagarde (Berlin, 2 novembre 1827 - Göttingue, 22 décembre 1891), orientaliste et théoricien du mouvement *völkisch*, conservateur et antisémite.



© Michel Casse

« ... votre buste admirablement réussi »
Le buste de Louis II devant Wahnfried
dans sa présentation actuelle.

Ce proverbe me vint récemment à l'esprit lorsque j'eus dévoilé avec une émotion profonde votre buste admirablement réussi, que vous m'offrîtes si gracieusement, et me perdis alors longuement dans sa contemplation. Il m'avait en outre été dit que le sublime donateur supposait que cela me procurerait beaucoup de joie : mais cela était plus que de la joie, car celle-ci pouvait seulement valoir pour la bonté du donateur, alors que quelque chose d'infiniment plus profond m'attirait immédiatement en soi, et m'enchaînait jusqu'au ravissement total. Qui le nomme ? Naissance et renaissance se tenaient devant moi, comme devant les yeux du Bouddha, jusqu'à ce que je regarde bien au-delà de la succession des apparences terrestres, là où toute détresse est abolie par nécessité ! Je vis là votre image originelle. – Toute la gravité de l'expression se dissolut alors dans le trait profond de la bonté emplie d'amour : auprès de cette sensation, il me demeura encore aussi, après tout l'étonnement, uniquement le sentiment de gratitude le plus intime de mon âme. J'exprime à présent celui-ci ; parce que je puis l'exprimer ; tout le reste me demeure inexprimable !

Quel profond réconfort pour moi que de revoir enfin votre écriture si émouvante et pleine de sens pour moi ! Si les pensées d'un roi sont insondables, cette fois-ci la bonté d'un roi ne doit pas me sembler moins inépuisable. Vous êtes loin de moi depuis maintenant déjà si longtemps, et c'est précisément votre solitude qui vous rend si inaccessible pour moi. S'étirent alors les longs moments pendant lesquels vos pensées aussi me sont insaisissables : dites-moi alors à nouveau enfin une bonne parole, et tout rede-

vient soudain alors comme auparavant ; rien n'avait changé, l'éternel s'est de nouveau manifesté...

Il est terrible, par contre, que je sois maintenant si peu capable d'informer ! Je ne puis que me plaindre et rapporter presque uniquement les questions que je suis contraint d'adresser presque sans cesse au destin, que j'affronte toujours et encore dans ma lutte pour l'impossible. À peine puis-je encore me soutenir avec la consolation amère que celle-ci doit être assurément et véritablement mon dernier combat : car comment puis-je encore en venir à bout ? Et de quoi puis-je même me réjouir si tout réussit réellement ? Je me vois, moi et ma femme, le jour de l'accomplissement, assis là, pleurant et sanglotant en silence, sans le moindre sentiment de ce qui se passe, de ce qui se présente juste devant nous, peut-être à beau- coup, comme un joyeux miracle ; d'où viendrait éga- lement la force nerveuse maintenant destinée à ne résister précisément que jusqu'à ce que tout par- vienne à son achèvement ?

Celui qui veut connaître son temps et son esprit, qu'il en exige ce que j'en ai exigé lorsque j'entrepris mon œuvre ! J'ai reconnu le nôtre, mais aussi perdu toute illusion sur sa valeur. Mais comment serait-il encore possible de décevoir sur la misère éhontée de tout ce qui nous entoure, alors que tout dénigre ouvertement et sans déguisement celui qui s'y oppose pour montrer la voie du salut ? Soyons infâmes : c'est le mot d'ordre, depuis que les Jésuites ont livré notre monde aux mains des Juifs. Tout est perdu ici ! L'Empereur et l'Empire ont beau se com- plaire dans leurs règlements militaires : ce qu'ils pro- tègent ne vaut pas un coup de poudre !

Oui ! mon roi ! Je vais la mener à son terme. Si j'étais un homme riche, j'y aurais volontiers misé ma fortune ; car, en fin de compte, il importe seulement de savoir avec quels leviers matériels on arrache un peu d'esprit à ce monde. Elle sera un jour, pour ne plus être. Parce que je ne pense pas à la pérennité de mon activité ; ceux qui considèrent mon œuvre comme une lubie, compte tenu du monde, n'ont pas tort. Car, en vérité et avec sincérité, tout sol manque à mon œuvre : elle ne peut se rattacher à rien d'exis- tant. Ce que nous poursuivions autrefois à Munich, est maintenant – comme tout – tombé entre les mains des Juifs : j'éprouve peine sur peine à cause de l'esprit tombé si bas des représentations de mes ouvrages – là où elles s'étaient pourtant épanouies autrefois jus- qu'à l'exemplarité. Une très bonne volonté, qui s'y est éveillée, de se conformer à mes principes, m'a appelé à Vienne, pour y faire représenter peu à peu comme il faut et sans mutilation mes œuvres plus anciennes (qui – assez curieusement – remplissent, seules, toujours les caisses). J'ai pour cela accompli des miracles, mais avec de tels efforts que je ne vou- drais guère jamais m'y soumettre à nouveau ! De misérables chanteurs, d'une valeur intrinsèque énorme, qui déclaraient ouvertement que j'étais là pour leur perte, parce que je leur montrais dans quelles mauvaises habitudes ils s'étaient enfoncés, sans pouvoir leur donner la force de s'en dégager à jamais. Ils me donnaient raison, mais à quoi bon ce brusque changement de religion, puisqu'ils devaient de toute façon retomber dans l'ancienne foi ! L'éner- gie que m'accorda la direction ne fit que tourner la « presse » contre elle de sorte qu'elle pourrait bientôt regretter avoir voulu montrer aux gens mes ouvrages sous leur juste lumière !

Vous avez eu la bonté, mon auguste ami, entre autres de vous enquérir du chanteur Scaria ? J'ai dû finalement cependant le renvoyer de l'association

Nous poursuivons notre ouvrage au milieu de grandes réticences et de soucis quotidiens, ce qui est d'autant plus méritant de la part de mon conseil d'administration qu'il s'agit en fait de gens qui me connaissent peu, ne comprennent sans doute que peu mon but et ne peuvent être déterminés que par leur sympathie pour ma personne. Nous avons renoncé à la pétition au Reichstag, comme inconvenante. J'ai cependant promis d'aller à Berlin en mars, voir ce que l'on pourrait y obtenir, car, malgré toute notre confiance dans le succès final (c'est-à-dire dans les derniers temps), nous devons veiller à disposer d'une réserve suffisante d'argent comptant à partir de l'arrivée des chanteurs et des musiciens (1^{er} juin).

J'appris, à ma satisfaction reconnaissante, lors de mon dernier passage à Munich, que mon roi aux nobles dispositions va réellement prendre des dispositions pour que son château de Bayreuth soit prêt à accueillir des hôtes princiers de marque. C'est magnifique ! Nous sommes maintenant sur le point d'envoyer à nos patrons princiers la demande relative à leur venue : les directives qui en résulteront seront ensuite vraisemblablement communiquées au bureau de votre maréchal royal du palais et transmises pour accord ultérieur aux fonctionnaires concernés. Le duc de Wurtemberg, demeurant ici, concédera également son palais en ville pour l'hébergement des hôtes de marque, de sorte que nous pouvons désormais être un peu soulagés de ce côté-là. — En ce qui concerne le point le plus important, votre propre logement, mon auguste ami, je me flatte cette fois-ci de connaître très exactement et de comprendre intimement les pensées précises de mon roi ; je sais en effet par moi-même que la représentation finale devant le public tout entier passera sur moi simplement comme un jeu d'ombres sans impressions, et que peut-être, ces soirs-là, seuls les soucis pour l'ordre général, ainsi que pour les attentions nécessaires envers mes patrons et mes invités, me maintiendront dans une sorte de conscience. Peut-être cette préoccupation pourrait-elle être ennoblie par une généreuse participation de mon auguste ami, pour une seule représentation, par exemple celle à laquelle l'empereur pourrait assister... ce serait beau et cela donnerait, d'un tout autre côté, une consécration inappréciable au succès de mon entreprise. Mais comment pourrais-je oser vous prier d'une pareille participation ?

Seulement, il me sera tout à fait impossible de présenter mon œuvre à mon royal ami plus de deux fois sous la forme de répétitions générales, de telle manière que cette présentation se déroule sans interruption, comme une représentation. Toutes les répétitions précédentes ne peuvent avoir de caractère autre que celui de véritables répétitions, au sens propre, parce que le temps ne le permet déjà pas autrement. En outre, l'insolence de Scaria a déjà voulu s'excuser en prétendant qu'une partie des représentations n'aurait pas lieu pour mes patrons rassemblés avec tant de peine, mais pour « le roi de

Bavière », pour lequel il n'avait pas envie de chanter gratuitement. Je sais avec certitude, mon auguste ami, que la difficulté de ma position sera mesurée ici avec la plus grande miséricorde ?

Ah ! En quels moments difficiles m'a-t-il fallu vous écrire aujourd'hui, auguste ! J'aurais bien voulu remettre cela à plus tard, et hésitais donc, parce qu'à présent, du matin au soir, je ne puis diriger une pensée vers le bien et le noble sans voir aussitôt une armée d'idées déplaissantes s'y opposer avec impétuosité. Pardonnez-moi, mon bien-aimé, si je ne puis vous causer de joie aujourd'hui ! Je vous décharge cependant de votre propre souci pour moi dans votre dernière trop bonne lettre : cela m'a donné le courage de me confier enfin sans réserve. Ayez donc ainsi de la compassion, de la compassion humaine et royale ! Un mot de consolation de vous me fortifiera !

Dans la joie et la souffrance, dans le courage et
l'humilité, je demeurerai jusqu'à mon dernier souffle
Bayreuth votre bien le plus fidèle
26 janvier 1876 Richard Wagner »

**Lettre, de Richard Wagner, de Bayreuth, à
Franz Betz, à Berlin, du jeudi 27 janvier 1876.**

« Mon cher ami Betz,

Comme vous êtes féroces et injustes entre vous, Messieurs les chanteurs, et combien vous rendez la tâche difficile à celui qui veut quand même réaliser ce que je me suis fixé ! Combien de fois vous ai-je prié. Niemann et vous, au cours des deux dernières années, de m'indiquer et de me recommander des collègues compétents pour vous ? Pas *une seule fois* vous ne vous êtes avancé avec certitude. Maintenant qu'il m'a fallu chercher de l'aide et suis de cette manière entré en relations personnelles avec certaines personnes que je n'aurais pas précisément choisies parmi tant d'autres, relations qui ne me facilitent pas la tâche pour étouffer à nouveau sans ménagement les espoirs éveillés, je suis maintenant directement ridiculisé à cet égard. C'est ce qui m'arrive aujourd'hui de votre part, mon meilleur ami, en ce qui concerne mes basses profondes, contrairement à Fricke, sur lequel je n'ai jamais pu me faire une idée claire ni à partir de vos rapports ni d'après ceux de Niemann. Je veux agripper Fricke des deux mains, si je puis seulement le saisir. Demandez-lui donc le plus amicalement du monde, en mon nom, de se charger de *Hagen* ! Début mars, je viens à Berlin et nous poursuivrons alors ! En tout cas, je désire simplement très fort qu'il fasse partie de notre confrérie !

S'il ne peut pas vraiment chanter, c'est-à-dire déclamer avec noblesse, il ne pourrait toutefois ne m'être d'aucun service dans Marke. Celui-ci doit être extraordinairement touchant et émouvant : son apparition est presque la seule *action* de la pièce, laquelle réalise le revirement complet ! Il semble toutefois maintenant que votre deuxième baryton (Schmidt) n'ait rien d'authentique. Mon Dieu ! Quelle misère il y a ici ! Combien j'ai dû m'aider lamentablement, par exemple à Vienne, dans ce domaine aussi ! Mais chez vous, le jeune Beck est-il aussi bon qu'on le dit ? Pourquoi n'obtient-il pas Kurwenal ? – On me propose maintenant des basses profondes pour Hagen de tous les coins, par exemple de Hambourg, Cologne, etc. Notre « jeune chien de chasse » l'a déjà appris cette année. Mais il m'est impossible de continuer à courir partout comme cela. Berlin doit donc décider en mars. En attendant, restez bon pour

moi, comme vous l'avez toujours été. J'ai bien des misères, pas un jour ne se passe sans chagrin. Pourtant, tout avance. Vous serez heureux du théâtre terminé. Mais... on me rend la tâche difficile ! Et mon unique joie jusqu'ici fut toujours nos projets de l'été dernier ! Et... vous êtes et restez l'élément principal ! Donc... gardons bonne figure ! De tout cœur vous salue

votre très dévoué

Richard Wagner.

Bayreuth, 27 janvier 1876. »

Lundi 31 janvier

« R. a une conférence dans l'après-midi dont il revient très abattu. Il regarde comme une folie d'envisager sérieusement les représentations. Il n'y a encore que 488 membres fondateurs et les dépenses ne cessent d'augmenter, la presse nous est interdite pour l'annonce du Festival ! - - À Paris, *Le Figaro* a publié un article diffamatoire semble-t-il sur R. (...) »

Voir : « Une proposition peu honnête faite à Richard Wagner », en page 22.

Mardi 1^{er} février

« Nous donnons un petit dîner, les Staff, les Künsberg, ⁽¹⁾ etc.; ensuite, R. essaie de faire du patin à glace, mais il n'en est plus capable. Le soir, *Don Quichotte*, notre seule source de joie en ce moment. R. cependant pense parfois à *Parsifal* le nom de Gurnemanz lui court par la tête. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Friedrich Feustel, à Bayreuth, du mercredi 2 février 1876.

« Ô mon très cher ami !

Me réclamer une lettre après des mois, c'est attenter à ma nature ! J'ai écrit en détail à Brassin – mais ce que j'ai fait de sa lettre, je n'en sais rien – car je ne la trouve pas. Pardonnez-le moi !!

(1) Georg Anton Hermann von Staff-Reitzenstein (Konradsreuth, Bavière, 23 juillet 1828 - Weissenstadt, Bavière, 24 avril 1879). Et son épouse Klara von Helldorff (1837-1898). Voisins de Bayreuth. Gustav Wilhelm Wolf Heinrich Karl baron von Künßberg (Meningen, 7 août 1826 - Bayreuth, 27 avril 1895), juriste, conseiller d'État à Bayreuth depuis 1874 et président du consistoire protestant. Il avait épousé en 1863 Anna baronne von Bibra.



« Notre seule source de joie en ce moment... »

Illustration pour *Don Quichotte* de Cervantès (tome II, ch. LXVI) de Gustave Doré gravée par Héliodore Pisan (1863).

En ce qui concerne nos grandes affaires pour l'immortalité, nous devrions sans doute nous réunir encore une fois cette semaine ? Je propose chez moi, à l'heure qui vous convient.

En ce qui concerne mes affaires mortelles, je me permets de vous demander si mon misérable solde me permet de vous prier de payer pour moi à Wilhelmj⁽¹⁾ à Wiesbaden la facture ci-jointe... ce que je désirerais toutefois.

Pour ce qui est encore de ces « affaires mortelles », je me renvoie à la prochaine Pâques, qui n'aura pas le caractère désagréable du Nouvel An.

Je vais d'ailleurs télégraphier à Brassin en lui demandant de vous prier, si vous me remettez une autre fois des lettres de sa part, de ne vous le permettre qu'à la condition de me les réclamer aussitôt, puisque mon « bureau » est encore en si mauvais état.

Maintenant, que Dieu vous bénisse ! Il ne peut rien faire de mieux pour moi !
votre

cordialement dévoué

Richard Wagner
directeur de théâtre.

Bayreuth
2 févr. 76. »

Vendredi 4 février

« R. me dicte sa biographie; je me sens le cœur lourd, lourd ; Siegfried est notre seule source de joie. R. va dans sa promenade jusqu'au théâtre, le chaos y est total. Nous devons prendre des dispositions très vagues pour le logement des gens, puisqu'on ne peut absolument pas dire qui viendra ! (...) Le soir, *Don Quichotte*. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Emil Heckel, à Mannheim, du vendredi 4 février 1876.

« TRÈS CHER ET MEILLEUR AMI,

On pourrait répondre beaucoup à votre question « comment nous allons ». Le monde, et notamment « Germania », me deviennent de plus en plus odieux.

Nos soucis sont grands, et finalement je dois considérer comme téméraire le dessein de donner les représentations encore au courant de cette année. Nous en sommes, avec les parts de fondateur, à quatre cent quatre-vingt-dix ; mais, d'après tous les calculs les plus récents, nous avons besoin de treize cents pour pouvoir nous suffire. L'entreprise, telle qu'elle avait été projetée tout d'abord, a par conséquent au fond complètement échoué. À présent, nous devons donc nous fier au hasard et voir ce que la curiosité nous attirera finalement. Même Feustel croit pouvoir risquer cela ; mais nous prévoyons un manque d'argent pour juin et la suite, où les musiciens et chanteurs arriveront et désireront toucher des espèces. J'ai demandé une avance de 3,000 thalers à l'Empereur. Je verrai encore ce que je pourrai faire à Berlin en y arrivant au commencement de mars pour voir encore une fois ce qui se passe avec *Tristan*, auquel je ne crois pas non plus sérieusement. D'ailleurs, nous gardons ici bonne contenance. Tout sera prêt (à crédit) ; les détails artistiques de l'exécution seront élaborés dans la plus grande per-

fection. Brandt excellent comme toujours — mon soutien principal.

Rien de désagréable ne m'est arrivé avec les chanteurs en dehors de X... ; tout semble se vouer avec courage et fermeté à l'entreprise. Je pourrai suppléer X..., s'il ne rebrousse pas chemin au dernier moment ; tout n'est pas encore perdu avec lui.

Peu de nouveau en dehors de cela.

Saluez bien votre femme et les amis de ma part et pour nous. Si vous savez faire des miracles cela me ferait plaisir.

Je reste toujours

Votre très cordialement dévoué,

RICHARD WAGNER.

Bayreuth, le 4 février 1876. »

(Traduction : Louis Schneider)

Samedi 5 février

« R. dit que si le voyage à Berlin n'était pas imminent, il se mettrait à *Parsifal*. Malheureusement, nous devons faire ce voyage. »

Lundi 7 février

« R. se réveille en sifflant ; il a rêvé d'une représentation solennelle à Bayreuth, mais seulement du *Vaisseau fantôme* et de *Tannhäuser* qu'il dirigeait de son piano d'une pièce contiguë à l'aide d'une glace ; Schröder-Devrient⁽²⁾ et quelques autres amis intimes, qui préféreraient être avec lui plutôt que dans la salle, l'entouraient ; les couronnes et les fleurs l'empêchaient d'ouvrir le piano ; soudain, il entendait des notes étranges, il courait dans la salle et voyait les « vagues de la mer », un ballet de Servais⁽³⁾ intercalé dans *Le Vaisseau fantôme*, lui disaient ses chanteurs ; « et vous avez accepté cela ! », s'écriait-il en revenant en courant et en sifflant très fort !... Dépêche de Madrid nous annonçant que *Rienzi* y a été donné avec grand succès.⁽⁴⁾ (...) Un huissier fait annoncer sa visite et nous nous cassons la tête pour en trouver les raisons ; tout ce qui est possible et impossible passe par la tête de R. et nous apprenons à notre grand amusement qu'une femme de Vienne a fait mettre une saisie sur les revenus que toucherait M. Scaria ici ; il lui doit 25 800 thaler qu'elle lui a prêtés sous garantie. Nous sommes du moins heureux d'avoir une explication de l'incroyable comportement de Scaria ! — Le soir, *Don Quichotte*. »

Mercredi 9 février

« R. ne me dicte rien aujourd'hui, il travaille à sa composition pour les Américains (Ouverture de l'exposition mondiale et centenaire de la libération) ; il a demandé 5 000 dollars, ses commanditaires les lui accorderont-ils ? Lorsque nous allons déjeuner, il me joue un thème doux et berceur, il ne trouve rien d'autre pour les festivités américaines ; le soir, nous jouons les trios de Beethoven en *ré* majeur et en

(2) Wilhelmine Schröder-Devrient (Hambourg, 6 décembre 1804 - Cobourg, 26 janvier 1860), cantatrice. Elle fit l'admiration de Richard Wagner dans sa jeunesse à Dresde et il écrivit pour elle les rôles d'Adriano de *Rienzi*, de Senta du *Vaisseau fantôme* et de *Vénus* dans *Tannhäuser*.

(3) Adrien-François Servais (Hal, 6 juin 1807 - *Ibid.*, 26 novembre 1866), violoncelliste et compositeur belge, ou son fils Franz Servais (Saint-Petersbourg, 19 mars 1846 - Asnières-sur-Seine, 14 janvier 1901), chef d'orchestre et compositeur, élève de Liszt et Bülow, qui dirigea à la Monnaie de Bruxelles *Le Vaisseau fantôme* et y donna la première en français de *Siegfried*. Présent au festival de Bayreuth en 1876.

Aucun des deux ne semble toutefois avoir composé de ballet.

(4) Premier opéra de Wagner à être joué en Espagne, *Rienzi* avait été donné le 5 février 1876.

(1) August Wilhelmj (Usingen, Hesse, 21 septembre 1845 - Londres, 22 janvier 1908), violoniste prodige et professeur. Il fut le premier violon de l'orchestre de Bayreuth pour le *Ring* en 1876.

si bémol majeur ;⁽¹⁾ ils nous font une profonde impression, surtout le second ; nous regrettons que Beethoven n'ait pas terminé l'adagio et qu'il passe au finale à coup de cravache, comme dit R. — Un certain M. Ritter de Heidelberg⁽²⁾ nous apporte un nouveau type d'alto que R. trouve excellent et qu'il veut introduire dans son orchestre. »

Lettre en français, de Giuseppe Depanis,⁽³⁾ de Turin, à Richard Wagner, à Bayreuth, du jeudi 10 février 1876 (reçue le 15 février).

« Turin, 10/2 1876

Très-illustre maestro,

Bien que je ne vous connaisse pas personnellement j'ose néanmoins espérer que vous voudrez bien acquiescer à la prière que j'ai l'honneur de vous adresser. J'ai la conviction d'ailleurs que vous m'excuserez si je vous écris dans une langue qui n'est pas la vôtre ; malheureusement ma connaissance de l'allemand se borne à présent à ne le comprendre quelque peu. J'ai donc employé la langue française comme celle que je sais être connue de vous.

Je suis un très-humble, mais très-sincère admirateur de votre talent et de vos œuvres et j'ai formé de longue date, avec quelqu'un de mes amis, le projet de me trouver à Bayreuth pour l'inauguration du théâtre qui porte votre nom. La lecture de la partition de la tétralogie des *Nibelungen* qui vient d'être publiée tout entière, aurait augmenté, si c'eût été possible, mon vif désir d'assister à la représentation d'une œuvre si remarquable sous tous les rapports et si colossale. Poursuivant votre but avec l'ardeur et la constance qui vous sont personnelles vous avez réussi dans les *Nibelungen* à établir le drame musical sous son véritable aspect en dehors de toutes ces habitudes et de tous ces usages invétérés qui avaient fini par transformer l'opéra en une simple et pure récréation soidisante musicale dépourvue de toute signification philosophique ou artistique.

L'importance de la représentation des *Nibelungen* est donc immense et cet événement est impatientement attendu par vos admirateurs.

Mais tout à coup on a commencé quelque part, en Italie, par douter et puis on a tout bonnement assuré que l'inauguration du théâtre de Bayreuth ne peut plus avoir lieu cette année et que la représentation des *Nibelungen* a été contremandé à une époque éloignée et incertaine.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien j'ai été péniblement affecté par une semblable nouvelle. J'espère toutefois qu'elle ne soit qu'un bruit trompeur mis en circulation par ceux qui, n'admettant pas le progrès, haïssent mortellement tout ce qui s'élève sur le commun et sur la médiocrité. — Néanmoins toutes ces voix circulent et laissent dans le doute ceux qui avaient conçu le projet de se porter à Bayreuth le prochain mois d'août.

(1) Opus 70 n° 1 et opus 97.

(2) Hermann Ritter (Wismar, 16 septembre 1849 - Wurtzbourg, 25 janvier 1926), altiste, compositeur et historien de la musique. Il a développé un instrument plus grand que les petits altos alors en usage dans les orchestres allemands, dont le volume sonore se rapprochait de celui des violons et violoncelles, qu'il appela *viola alta* (pour le différencier des altos ordinaires ou *bratsche*). Wagner l'adopta avec enthousiasme.

(3) Giuseppe Depanis (Turin, 1853 – Ibid., 1942), avocat et critique musical. Son père, Giovanni (1823-1899), impresario théâtral, partisan de la musique de Wagner et des nouveaux auteurs d'opéra italiens, allemands et français, dirigea le Teatro Regio de Turin. Giuseppe Depanis traduisit en italien plusieurs livrets de Wagner.

J'ai donc pensé, en l'absence de toute notice officielle, qu'il n'y avait autre moyen d'en finir avec ces incertitudes très-regrettables que de m'adresser directement à vous. Une simple assurance de votre part, que je pourrais rendre publique si tel était votre désir, aurait puissance de couper court à toute voix trompeuse et de rassurer les personnes qui, en Italie, s'intéressent vivement à l'accomplissement de l'œuvre et du but que vous poursuivez depuis tant d'années.

Et puisque j'en ai le moyen et l'opportunité et pour le cas où l'inauguration du théâtre de Bayreuth ne soit pas contremandée, je vous prierais de m'indiquer où je pourrais m'adresser, sans plus vous causer du dérangement, pour tous les renseignements qui ont rapport aux logements, à la date précise des représentations des *Nibelungen* et au moyen de s'assurer des billets d'entrée au théâtre.

Je suis persuadé que vous aurez la complaisance d'acquiescer à cette demande que j'ai l'honneur de vous adresser et en vous remerciant d'avance de l'insigne faveur je me déclare

Votre très-dévoué
Depanis Joseph
rue St-Thérèse, n° 2
Turin »

[Nationalarchiv der Richard-Wagner-Stiftung, Bayreuth, NA III A 20 - 6]

Vendredi 11 février

« R. compose matin et soir, comme il le dit, il travaille pour la première fois pour de l'argent ! Le soir, notre réconfort, *Don Quichotte*. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Lilli Lehmann, à Berlin, du vendredi 11 février 1876.

« Très excellente enfant !

J'ai déjà eu affaire à un Suédois récemment, mais il était borgne et Juif. Essayons maintenant une fois avec un vrai « vieux Suédois » ! (Stockhausen??) – cela ne me plaît pas tout à fait !

Même s'il n'est pas encore paru sur un théâtre, « Hagen » est cependant un peu trop osé. Qu'il examine maintenant juste un peu la chose : je passe la dernière semaine de février à Berlin, nous verrons alors ce que la petite Salomé a manigancé ! — D'ailleurs, je n'ai pas encore tout à fait rompu avec Scaria : une sommation judiciaire de saisie ici de ses « honoraires » m'a donné l'explication étrange de sa conduite dont la source était moins la grossièreté et l'insolence que... la nécessité. On me recommande en outre un certain Kögel⁽⁴⁾ à Cologne, qui se réclame de votre sœur Maria. Je l'ai également convoqué à Berlin...

Tout est en ordre avec M^{lle} Ammann. Richter est fort séduit par elle. Il manque encore une alto pour M^{lle} von Fischer !

Eh bien, mon enfant, je vous reverrai bientôt. Je viens également d'écrire à Hülse. Je dois maintenant tout régler pour me libérer les mois qui précèdent nos répétitions.

Mes meilleures salutations à Maman... et aussi à l'oncle Betz !

Vive la place de Leipzig !

De tout cœur votre

Richard Wagner
(et sa femme)

Bayreuth, 11 février 1876. »

(4) Josef Kögel (Niederriden, Bavière, 18 mars 1836 - Blankenburg, Saxe-Anhalt, 1^{re} janvier 1899), basse.

Samedi 12 février

« Je donne leurs leçons aux enfants, R. compose, mais malheureusement sans plaisir. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Georg Unger, à Munich, du samedi 12 février 1876.

« Eh bien, cher M. Unger !

Vous serez suffisamment informé de l'affaire ; permettez-moi seulement de vous annoncer très brièvement que je vous prie d'arriver à Vienne le 19 février (donc en même temps que moi). Je descend à nouveau à l'*Hôtel Imperial* : vous aussi y trouverez un logement pas trop cher. (Tout se fait bien sûr – comme cela se fait dans l'intérêt de la cause – aux frais de l'entreprise, vous pouvez donc vous arranger de la manière habituelle avec le banquier Feustel.) Le 20, je dirige *Lohengrin* (au bénéfice du chœur) ; le 21, nous voulons – uniquement devant des connaissances et des amis – nous présenter la scène finale de l'acte III de *Siegfried* avec Materna. Je verrai ainsi de la meilleure manière où vous en êtes et cela encouragera tout le monde, et... comme je le crois avec assurance, vous sera utile. Le 20, nous pourrions joliment répéter la chose avec Materna. Alors... soyez résolu : mes meilleures salutations aux forgerons. Si j'avais beaucoup d'argent, j'inviterais toute la clique à Vienne. Seulement, je fais déjà un sacrifice personnel sensible avec ce voyage ; si Seidl veut absolument venir, nous le supporterons lui aussi au bout du compte !

Salutations cordiales à l'excellent maître de chant ! Pour nous, au revoir ! Faites-moi également savoir si je puis compter sur vous.

Meilleures salutations de
votre dévoué

Richard Wagner

Bayreuth, 12 févr. 76. »

Lundi 14 février

« R. travaille toujours ; il se plaint que cette composition ne propose aucune image à son imagination ; il en était allé tout autrement pour la *Marche impériale* et même pour le *Rule Britannia*⁽¹⁾ (il avait alors pensé à un grand bateau) ; ici, en revanche, il n'y a rien d'autre que les 5 000 dollars qu'il a demandés et qu'il ne recevra peut-être pas. »

Jeudi 17 février

« R. est obsédé par sa composition, mais nous fêtons très gaiement l'anniversaire d'Eva. Cet après-midi, R. joue plusieurs œuvres de Haendel et s'étonne de leur banalité ; aucune profondeur, pas de christianisme, le véritable service de Jéhovah. La seule grande chose dont il se souvient est l'*Ode à sainte Cécile*. — R. continue de penser que ce n'est pas un musicien. Une lettre de la comtesse Danckelmann⁽²⁾ nous rend bien tristes : cette dame veut savoir si elle doit emmener son cuisinier et demande des renseignements sur le logement ! N'allons-nous pas

(1) La *Kaisermarsch* (« Marche impériale ») en si bémol majeur, WWV 104, composée début 1871. L'*Ouverture « Rule Britannia »*, en ré majeur, WWV 42, composée à Königsberg, en 1837.

(2) Herta Charlotte von Moltke (Wolde, Mecklembourg-Poméranie, 18 janvier 1838 - ?) avait épousé avant 1864 Eberhard Alexander Karl Friedrich Heinrich Erdmann comte von Dankelmann (19 septembre 1836 - Berlin, 1^{er} novembre 1877).



© Wikimedia Commons

« R. continue de penser que ce n'est pas un musicien. »

Georg Friedrich Haendel.

Portrait de Thomas Hudson (1701 -1779)
conservé au Royal College of Music.

vers une catastrophe totale, même si tout le reste doit être une réussite?... »

Lundi 21 février

« Le soir, conférence au sujet du logement des invités et de l'aménagement des vestiaires, etc. — Tout ici est très calme, seuls M. Brandt et nous sommes inquiets. »

Mardi 22 février

« L'Allemagne, et plus précisément les gens de la classe moyenne, aurait perdu un milliard et demi ; les riches banquiers font semblant, dépensent moins par adresse, mais la misère générale leur a fait gagner beaucoup d'argent. Des branches entières de l'industrie sont immobilisées !... Brandt se plaignait hier que l'on ne puisse plus rien trouver en Allemagne ; il avait besoin de verre rose pour un lever de soleil et il a dû se le procurer en France. »

Mercredi 23 février

« [R.] commence l'orchestration de la Marche, mais il doit réécrire les deux premières pages ! — M. Feustel nous annonce que la caisse est vide. Notre humeur est sombre ; de plus, R. a un rhumatisme à la main droite. »

Jeudi 24 février

« J'ai écouté en pleurant la belle marche américaine dont M. Rubinstein⁽³⁾ a fort bien déchiffré l'esquisse. »

(3) Joseph Rubinstein (Starokostiantyniv, alors en Russie,auj. En Ukraine, 8 février 1847 - Lucerne, 15 septembre 1884), pianiste, lève de Liszt.

Lettre en français de Cosima Wagner, de Bayreuth, à Hans de Bülow, du dimanche 27 février 1876.

« Monsieur,

Je vous remercie de m'avoir exprimé votre acquiescement à ma décision par rapport à Blandine ; je n'avais point attendu cette expression, et une fois pour toutes, connaissant le surcroît d'occupations que vous aurez de plus en plus, je vous prie d'être persuadé que j'interprète votre silence dans le silence d'une approbation, et que je ne prétends point à plus. J'ai lieu de me féliciter du parti que j'ai pris, Blandine s'est remise rapidement, elle a sa bonne mine et sa bonne humeur d'autrefois, et me fait plaisir par l'application qu'elle met à travailler avec moi. Je dresse en ce moment un maître d'école chargé de me remplacer auprès d'elle, durant mes absences forcées (toujours très courtes d'ailleurs), et pendant les mois d'été les plus absorbants.

En réponse à la communication que vous me faites l'honneur de me confier, et aux vœux ⁽¹⁾ que vous avez la bonté de m'exprimer, je voudrais pouvoir vous tracer un tableau de la situation. Le mutisme sur tout ce qui me tient à cœur, vis à vis de tous, a absolument remplacé chez moi l'expansion, et je crains de ne plus savoir dire ce que j'éprouve, aujourd'hui où pour la seule fois je ressens le besoin de le dire : veuillez donc être indulgent, et interpréter avec bienveillance ce que je dis et ce que je tais.

Je ne sais pas encore si les représentations auront lieu au mois d'Août, l'emprunt de 30,000 écus qui paraissait indispensable a été refusé net par le chancelier de l'empire, ⁽²⁾ et d'ailleurs toutes les calamités privées et publiques peuvent encore venir à la traverse d'un projet aussi osé. Cependant je veux admettre qu'elles aient lieu et que la curiosité s'empare de cette question, réponde à l'appel fait à l'enthousiasme et à la compréhension, et réalise ainsi cette réussite ! De quel œil la pourra voir celui qui connaît la différence du but qu'on s'était proposé et du but atteint ? Durant les quatre années écoulées depuis la première publication du projet, il ne s'est pas manifesté un signe de véritable intelligence, et en tant qu'idée et qu'institution, je considère qu'on a sombré. Les débris sauvés peut-être de ce naufrage ce seront ces représentations ; si elles venaient à échouer, j'en souffrirais moins certes, que du premier et complet avortement. Une connaissance exacte a[c]quise de l'art en Allemagne, de la publicité, et de la société à tous ses degrés, m'a convaincue que ces représentations demeureront sans aucun effet ; les théâtres s'arracheront les morceaux séparés de la tétralogie, aux uns *Rheingold* paraîtra plus divertissant, aux autres *Walküre* plus émouvante, aux plus malins *Götterdämmerung* plus piquante, on en fera chair à pâté, comme du reste, et les platras qui entourent la baraque du théâtre de Bayreuth sont déjà pour moi des décombres, comme lui-même me semble une ruine, comme la personne extraordinaire qui a tenté ce revirement, est le dernier rejeton d'un temps fini, et non pas le précurseur d'un temps qui s'augure.

Vous connaissez en outre, monsieur, les artistes qui doivent coopérer à ces représentations, vous connaissez aussi les tâches qui leur incombent, vous pouvez vous dire vous-même, s'il n'y a pas là la

même disparate et la même disproportion, qu'entre l'idée qui a présidé à l'érection du théâtre et son incorporation.

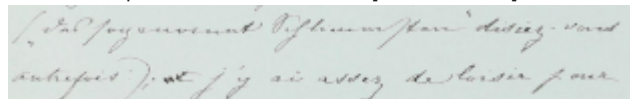
Si je joignais à cet exposé le récit des expériences faites, peut-être trouveriez-vous que même une réussite consommée aurait été trop chèrement achetée à ce prix, pour permettre aucune satisfaction. À partir de la visite du prince royal à Bayreuth (il ne daigna pas jeter un regard sur le théâtre) jusqu'aux répétitions de l'été dernier (durant lesquelles j'ouvrai jour par jour ma maison à tout venant, et en fus récompensée par des avanies anonymes et signées, imprimées et écrites), jusqu'à aujourd'hui, je n'ai entendu que les variations d'un même thème hideux. Si je m'avoue cette vérité franchement, mais sans amertume, c'est je vous le confesse monsieur, que j'aime mieux qu'il en soit ainsi. J'ai très bien eu la force de traverser ces expériences, je ne crois pas que j'aurais eu celle de supporter la pensée que le triomphe d'une idée à laquelle vous avez consacré temps et labeurs, vous bannissait en une autre contrée. —

Je comprends la résolution que vous prenez ; ⁽³⁾ vous méprendrez-vous sur le sens de mes paroles, si je vous dis que je suis tentée de vous envier ? Maintenant que je sais de reste qu'avec chaque barrière qui tombe un nouveau boulet s'attache à nos pieds, et que le chemin qui semble diminuer devient plus impraticable, j'aurais bien le désir de tourner le dos au vieux monde, et d'acquiescer un peu de silence et de paix. Mais il ne s'agit pas de désirs ! D'ailleurs je n'ai pas lieu de regretter mon l'établissement de mon domicile à Bayreuth ; j'y ai trouvé de bons amis honnêtes et dévoués, que je pourrai instituer gérants des affaires des enfants, en cas d'accident (« das ?????????? » ⁽⁴⁾ disiez-vous autrefois) ; j'y ai assez de loisir pour me consacrer à leur éducation, et les coudées assez franches sous tous les rapports pour leur assurer une jeunesse gaie et libre, et soigner leur santé ; c'est déjà beaucoup, et peut me consoler de la stérilité et l'issue dérisoire des autres efforts.

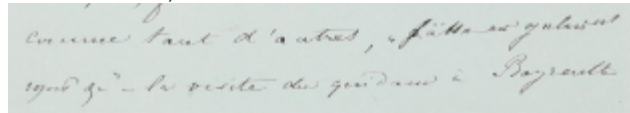
Votre opinion sur M^r H. est parfaitement la mienne ; notre ami commun M^r Nietzsche m'en avait parlé comme d'un philologue manqué, faisant de la théorie artistique comme tant d'autres, « fâsse ??? ?????? ?????? » ⁽⁵⁾ — la visite du quidam à Bayreuth a corroboré le dire. Je ne manquerai de recommander M. Apthorp ⁽⁶⁾ à New York Tribune, mais je ne sais

(3) Le 24 février au soir, Cosima avait reçu une lettre de Hans lui annonçant qu'il voulait demeurer en Amérique, où il effectuait alors une tournée, décision à laquelle il ne se tint pas.

(4) Cosima fait une citation de trois ou quatre mots en allemands, dont je n'ai pu déchiffrer que le premier. Voici le texte original (que l'on trouvera à l'adresse internet suivante : <https://digital.wagnermuseum.de/ncrw/content/zoom/10555>). Si quelqu'un peut déchiffrer ce passage, je serais heureux de connaître sa lecture, tout comme pour l'extrait de la note 5. [Michel Casse.]



(5) Quelques mots en allemand que je n'ai pu déchiffrer. (Même adresse internet.)



(6) William F. Apthorp (1848-1913), diplômé de Harvard en 1869, élève de John Knowles Paine, professeur de musique au conservatoire de musique de Nouvelle-Angleterre et à l'université de Boston. Il fournit des articles sur la vie musicale de Boston à la *Musical Review* de New York.

(1) « félicitations » est ici rayé.

(2) Renvoi de Cosima en marge : « Je me permets de noter que ce n'est qu'à vous que j'ai fait ces communications. »

comment m'y prendre. Si l'occasion s'en présente peut-être voudrez-vous m'indiquer les moyens à prendre ; si les deux mots que j'en touche à M^r Lang ne suffisaient pas.

Les artistes que vous avez eu la bonté de m'envoyer m'ont beaucoup intéressée ; j'ai été frappée de la sagacité avec laquelle la comédie de la capitulation ⁽¹⁾ a été jugée ; je note le fait que ce n'est plus qu'en anglais que je lis de temps à autre un jugement équitable et perspicace, tandis que l'étroitesse, la malhonnêteté, l'ignoble vulgarité de la presse germanique ont pris des proportions consternantes.

Puisse la disposition que vous avez prise, demeurer conforme à vos penchants, puissiez vous trouver au nouveau pays une activité digne de vous, c'est le seul vœu ardent que forme encore, en esprit de reconnaissance et de respect,

Cosima Wagner.

27 Février
1876.

Je ne voudrais pas empiéter sur vos décisions cependant je voudrais pouvoir admettre la possibilité de visites temporaires en Europe, en faveur des enfants. »

[Nationalarchiv der Richard-Wagner-Stiftung, Bayreuth.
NA II B b 2 Nr. 20]

Lundi 28 février

« La pauvre Brange ⁽²⁾ est malade, elle a eu trois petits hier qui sont déjà morts ! »

Poème de Richard Wagner, de Bayreuth, adressé, dans une partition de *Siegfried*, à Franz Fischer, le lundi 28 février 1876.

« Des fautes de Zumpe ⁽⁴⁾ et Seidl l'effaceur,
Des basses de violoncelles au piano le mélangeur,
De la mauvaise musique l'impitoyable siffleur,
Maître de chapelle de la musique de l'avenir Fischer,
Du jeu d'orchestre amateur le rafraîchisseur !
Que la bière te soit toujours plus mousseuse
Que la table te soit toujours plus plantureuse !
Qui pourrait rimer avec plus d'artifice, plus

[malsonner,
Que ton ami dévoué ? ⁽³⁾

Richard Wagner.

Bayreuth, 28 févr. 1876 »

Mardi 29 février

« Nous parlons (...) du trio du scherzo dans la symphonie en *la* majeur et nous nous disons que si Beethoven avait connu les trompettes modernes, il leur aurait sans aucun doute fait répéter le thème et n'aurait pas modifié son rythme. »

(1) *Eine Kapitulation* (« Une Capitulation »), comédie dans le style antique, écrite par Wagner en 1870, au moment de la défaite française contre la Prusse. Cet ouvrage dressa violemment contre lui de nombreux Français, y compris certains wagnériens, qui lui reprochèrent cette « infamie ».

(2) Chienne des Wagner.

(3) Dans le poème original, tous les vers, sauf les deux derniers, riment en « scher » avec le nom de Fischer.

(4) Hermann Zumpe (Oppach, Saxe, 9 avril 1850 - Munich, 4 septembre 1903). Un des membres de la « Chancellerie des Nibelung », les copistes et assistants de Wagner. Il deviendra chef d'orchestre et compositeur.



Mila Kupfer-Berger en Elsa (vers 1890).

Photographie de l'atelier Rudolf Krziwanek, de Vienne.

Mercredi 1^{er} mars

« Départ à 8 heures après une très bonne nuit.
Nous arrivons à 8 heures du soir à Vienne (...). »

Judi 2 mars

« (...) à 6 heures et demie, *Lohengrin*, ⁽⁵⁾ la direction magique de R. fait des miracles, l'orchestre joue le prélude comme je ne l'ai jamais entendu, les chœurs sont magnifiques, malheureusement les différents chanteurs sont au-dessous de la médiocrité, ils chantent de manière incorrecte, sans voix ni expression. Je vois de plus en plus l'impossibilité de faire de manière durable de grandes choses dans les théâtres existants. »

Lettre, de Richard Wagner, à Amalie Materna, à Vienne, du jeudi 2 mars 1876.

« Ma plus chère et meilleure M^{me} Brünnhilde !
Je suis là, fatigué et épuisé ! Avant ce soir, je ne fais rien. Je vous salue ensuite provisoirement au théâtre, et m'assure ensuite que vous êtes encore bonne pour moi.

(5) La distribution était la suivante : Emil Scaria (roi Henri), Georg Müller (Lohengrin), Mila Kupfer-Berger (Elsa), Leopoldine Lang (Gottfried), Georg Noll (Telramund), Amalie Materna (Ortrude), Theodor Lay (hérald), Anton Schittenhelm, Viktor Schmitt, Angelo Josef Neumann, August Egon Hablawetz (quatre nobles brabançons). Décors : Johann Kauzky, costumes d'après des dessins de Franz Gaul. Direction : Richard Wagner.

(6) L'original est daté par erreur de « février ».

Lettre de Richard Wagner, de Berlin, à Georg Unger, à Munich, du samedi 18 mars 1876.

« Cher M. Unger !

Je vous écris brièvement, mais tout de suite !

Jauner, lorsque j'ai parlé de vous l'autre jour avec lui à Vienne, voulait immédiatement vous contacter pour la conclusion d'un contrat. Je lui dis qu'il devait attendre encore un peu ; je lui garantis que vous ne vous engageriez nulle part ailleurs pour le moment. Dès que vous reviendrez me voir à Bayreuth, nous discuterons de tout cela pour vous mettre dignement en relation avec Vienne : l'engagement (si vous êtes pressé) pourrait alors se faire aussitôt. En tous cas, vous appartenez à Vienne !...

Si Fischer le veut bien, je vous l'enverrais pour Tristan.

La représentation ici (lundi) sera en tous cas un bon succès : seul Kurwenal est mauvais ! – Fort tracassé et fatigué, je vous salue cordialement, vous et les amis !

Je suis de retour à Bayreuth mercredi.

Votre dévoué

Richard Wagner. »

Du jeudi 16 au mercredi 22 mars (suite)

« Le lundi 20, la recherche de billets déclenche une véritable folie, on offre jusqu'à 150 marks pour une place au parterre ; à 6 heures, début de la représentation en présence de l'empereur, de toute la cour et de nombreux princes venus à Berlin pour l'anniversaire de l'empereur ; il y a une presse et une vie incroyables dans les couloirs ; pendant le premier entracte, R. est avec l'empereur et l'impératrice, le reste du temps, avec moi dans la loge des Hülsen. Rappels, fleurs, couronnes et tout le reste ; l'opposition essaie pourtant, après la mélodie du pâtre, de rire très fort, trois ou quatre personnes. Betz est merveilleux dans le rôle du roi Marke, Niemann mauvais, Brandt est bonne dans le rôle de Brangaine, Mme Voggenhuber (Isolde) surprenante à bien des égards, même si elle est tout à fait insuffisante. Betz en roi Marke met R. de bonne humeur. »

Mardi 21 mars

« R. a de violentes migraines, il ne bouge pas de toute la journée pour pouvoir accepter le soir le dîner des chanteurs (...). »

Mercredi 22 mars

« R. reçoit des propositions importantes pour sa Marche américaine (M. Peters propose 9 000 marks et MM. Bote & Bock plus encore). On constate que *Tristan* a été un grand succès. »

Jeudi 23 mars

Visite, entre autres, chez Bismarck.

« L'empereur aurait déclaré que *Tristan* était une œuvre magnifique (...). »

Vendredi 24 mars

« Nous sommes à la maison à 1 heure, les enfants vont bien et sont gais. Grande fatigue. Nous nous couchons de bonne heure. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Friedrich Feustel, à Bayreuth, du vendredi 24 mars 1876.

« Très cher ami !

Je vous prie de demander sérieusement à notre ami Giessel⁽¹⁾ de donner instruction à son rédacteur de ne plus jamais mentionner sous sa plume mon nom et mon affaire sous aucune forme. J'en ai assez de la confusion artificielle des grands journaux à mon égard et souhaiterais ne pas la voir se poursuivre ici, où, au fond, très peu de gens savent quelque chose de moi. Je souhaite ainsi que tout « soutien » du *Bayreuther Tagblatt* soit considéré comme perdu.

Après cet accueil absurde à Bayreuth, je vous prie de rester bon pour moi, comme toujours, en jurant par tous les dieux et les diables de l'être de même envers vous.

Dieu le veuille !

Fidèlement dévoué

votre

Richard Wagner.

Bayreuth

24 mars au soir. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Ludwig Strecker,⁽²⁾ à Mayence, du dimanche 26 mars 1876.

« Honorable M. le docteur !

Le temps est maintenant venu pour moi de m'entendre avec vous sur l'interprétation des différents contrats ou contre-lettres que j'ai conclus et signés avec la société des Fils de B. Schott dans le but d'obtenir des avances montant (ensemble, si je ne me trompe) à 16 000 florins. M. Mazière témoignera qu'immédiatement après la mort de M. Schott, je fis connaître mes réserves sur l'exécution de ce passage selon lequel une composition instrumentale du caractère d'une ouverture devait m'être rétribuée 1 000 florins. Schott avait à l'époque omis dans la contre-lettre qu'il m'avait envoyée pour signature, le mot « minimum » réclamé par moi à 1 000 florins. On m'assura alors, afin de m'apaiser, que la maison Schott ne ferait jamais un usage indigne et désavantageux pour moi de ce point. Le cas se présente maintenant où l'on m'offre 9 000 reichsmarks pour l'édition européenne de ma « marche de fête américaine » ainsi que vous pouvez le constater par la pièce jointe. Après M. Friedländer, Bote & Bock⁽³⁾ m'a également contacté à Berlin avec la proposition d'aller au-delà de cette offre de sorte que je serais en mesure d'exploiter cette composition pour 12 000 marks. Je vous demande à présent de vouloir décider sous bref délai si vous voulez vous charger de l'édition de cette marche contre l'annulation de 9 000 reichsmarks de ma dette avec décompte de 5 % pour la durée présente du prêt ou si vous renoncez à cette édition contre la condition que je vous fasse verser en espèces les honoraires définitivement perçus (de peut-être 12 000 marks) et ce en remboursement de ma dette envers vous.

(1) Carl Giessel (5 octobre 1824 - 1907), libraire à Bayreuth, éditeur du *Bayreuther Tagblatt*.

(2) Ludwig Strecker (Dieburg, Hesse, 26 mars 1856 - Mayence, 19 décembre 1943), cohéritier de la maison d'édition B. Schott Söhne, l'éditeur de Wagner.

(3) Julius Friedländer (Breslau; 14 juin 1820 - Berlin, 25 décembre 1899), éditeur et libraire musical, marchand d'instruments à Berlin. Bote & Bock, éditeurs de musique de Berlin.

Par le procès de *Fürstner* contre Fr. *Kistner*, j'apprends par ailleurs que, grâce à la nouvelle législation, la propriété de la mélodie est assurée, comme en France, à l'éditeur d'une grande œuvre, de sorte que le prétexte utilisé jusqu'ici (malheureusement aussi contre moi il y a 2 ans), selon lequel un opéra, aussi célèbre soit-il, n'a pas grande valeur pour l'éditeur, parce que n'importe qui d'autre a le droit d'exploiter le meilleur de la mélodie sous le titre de fantaisies, transcriptions, pot-pourris, etc., est maintenant devenu nul pour réduire les honoraires de l'auteur, d'où je déduis que mes opéras édités chez Schott ont dû eux aussi recevoir par la suite une valeur accrue considérable... ce que je vous prie de bien vouloir prendre en considération dans votre résolution.

Avec les meilleures salutations

de votre
respectueux et dévoué
Richard Wagner. »

Lettre, de Richard Wagner, de Bayreuth, à Carl Brandt, à Darmstadt, du dimanche 26 mars 1876.

« Mon très honoré ami !

Sans détour !

Voici les « questions à traiter » que Doeppler m'a remises à Berlin : ayez la bonté de marquer simplement pour chaque numéro ce dont vous vous chargez et ce dont au contraire Doeppler doit se charger. Votre cher frère me fut d'une grande importance à Berlin : c'est à lui seul que j'ai confié la réalisation de la scène, et autant (!) que cela a été possible – vu la misère de la peinture de décors – il a fait la chose à ma grande satisfaction. Remerciez-le en mon nom !

Cela démarre bientôt !... Je compte uniquement sur vous... mais pas de mélancolie ! Fatigué et ayant besoin de repos

votre

Richard Wagner. »

Lundi 27 mars

« L'après-midi, nous montons au théâtre, nous sommes effrayés par l'état où en sont les choses, il semble impossible que tout soit prêt à temps !... »

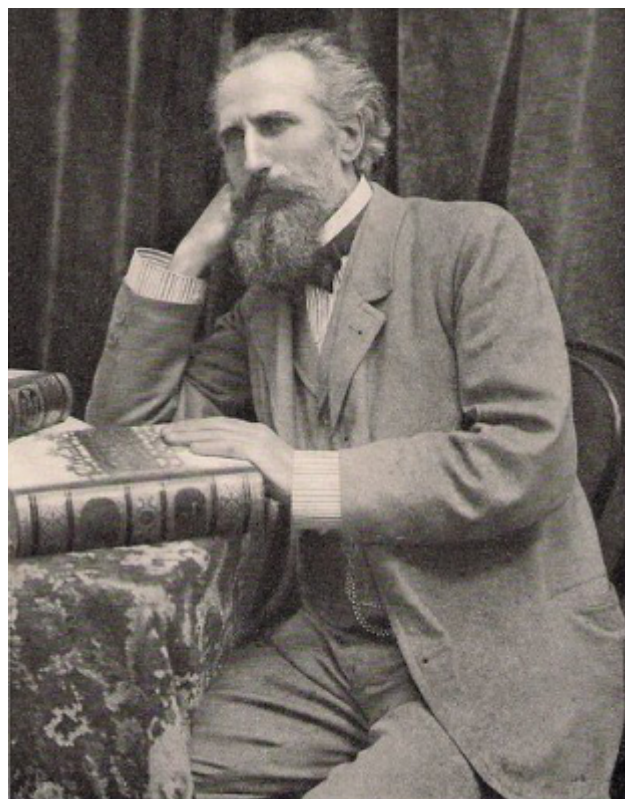
Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Hermann Ritter, du mardi 28 mars 1876.

« Honorable M. Ritter !

Je regrette vraiment de ne pas avoir encore pu trouver le loisir d'apprendre autant de détails sur votre violon alto que je l'estime nécessaire pour contribuer, de mon côté aussi, à donner à cet instrument l'attention qui lui est due. Je suis convaincu que l'introduction générale du violon alto dans nos orchestres ne mettra pas seulement en lumière les intentions des compositeurs qui, jusqu'à présent, devaient se contenter de l'alto ordinaire, alors qu'ils avaient en vue le son véritable du violon alto pour le chant, mais qu'elle devrait également produire un changement important et très avantageux dans le traitement général du quatuor pour instruments à cordes. La corde de *1a* libre de cet instrument, qui n'est désormais plus d'une sonorité maigre et nasillarde, mais claire et mélodieuse, pourra enlever à la corde de *1a* intermédiaire du violon certains chants énergiques, car jusqu'à présent le violon était si fortement entravé dans l'expression énergétique du

son que, par exemple, Weber déjà était obligé d'y ajouter très souvent un instrument à vent (clarinette ou hautbois) pour renforcement ; le violon alto ne rendra plus cela nécessaire et n'incitera donc plus le compositeur à employer des couleurs mélangées, là où l'intention était le caractère pur de l'instrument à cordes. Il est maintenant à souhaiter que l'instrument perfectionné et incroyablement raffiné soit immédiatement distribué aux meilleurs orchestres et instamment recommandé aux meilleurs joueurs d'alto pour adoption sérieuse. Il faut nous attendre ici à une forte résistance parce que, malheureusement, on ne rencontre pas chez la plupart des altistes de nos orchestres précisément la crème des instrumentistes à archet. Mais un processus encourageant attirera des successeurs et, finalement, les chefs d'orchestre et les intendants devront se tourner vers les bons exemples stimulants. Je regrette beaucoup que vous n'ayez porté votre affaire à ma connaissance que si tardivement et que, de plus, mon temps ait été si incroyablement pris juste à ce moment-là, que je n'ai pas pu faire avec le zèle suffisant ce qu'il aurait été possible dans le court laps de temps encore disponible. Je vous prie de me donner des nouvelles de l'accueil de votre instrument de la part de l'excellent musicien de la cour M. Thoms ; l'ami Fleischhauer (premier violon à Meiningen) s'est en effet déjà déclaré prêt à œuvrer pour recommander le violon alto pour utilisation dans l'orchestre déjà lors des prochaines représentations du festival scénique de Bayreuth. Si j'ai ainsi la perspective de voir au moins deux de ces instruments déjà employés dans mon orchestre, je regrette seulement de ne pouvoir déjà faire appel à six pour un semblable concours. Cela aurait sans doute été impossible ?

Je vous prie seulement de me faire connaître avec précision les résultats que votre instrument a obtenus jusqu'à présent et vous prie de disposer sans restriction de moi et de mon témoignage en faveur de votre cause.



Hermann Ritter vers 1905.

© Wikipedia

Mais tout d'abord, je vous remercie encore de la
dédicace de votre traité si concis et en même temps
si instructif et demeure avec le respect le plus sincère
votre dévoué

Richard Wagner.

Bayreuth, 28 mars 1876. »

Mercredi 29 mars

« Conférence au cours de laquelle le machiniste
Brandt manifeste encore une fois toute sa supériorité ; lui seul sait ce qu'il faut faire ; le plafond qui ne
peut plus être fait ici sera dessiné sur toile par les
Brückner. »

**Lettre en français de Claude-Célestin Épailly,
secrétaire général de la Société Patriotique et
Internationale de Tempérance, ⁽¹⁾ de Paris, à
Richard Wagner, à Bayreuth, du mercredi 29 mars
1876.**

« SOCIÉTÉ PATRIOTIQUE ET INTERNATIONALE
DE TEMPÉRANCE
Fondée le 25 octobre 1870
92 RUE DES MOINES
Réorganisée le 25 Décembre 1875.

Président d'honneur : (à nommer)
(Président : M. le comte de Vouigny)

Paris, 29 aout 1876

Monsieur et Illustre Maestro

Notre Société m'a chargé de vous apporter ses
chaudes félicitations au sujet des grandes fêtes musi-
cales que vous venez d'organiser avec tant de
succès ; vos opéras nouveaux ont enlevés tous les
suffrages ; la salle de théâtre que vous avez fait
construire était merveilleuse, et l'idée de plonger la
salle dans l'obscurité pour rendre les spectateurs
plus attentifs, est admirable.

Notre Société serait heureuse de compter parmi
ses membres, votre illustre nom, à côté de ceux de
Pierre Orloff, de Sir Richard Wallace, de la Princesse
Mathilde, &a &a de MM. de Quatrefoies, Schœlcher,
Jules Ferry, Lockroy, &a &a.

Permettez-moi, de vous faire hommage de nos
statuts et de nos circulaires, en même temps que
d'un quatrain que je viens de composer en votre hon-
neur. ⁽²⁾

Agréez, Monsieur et illustre Maître,
l'hommage de mon respect et de mon admi-
ration

Le Secrétaire Général de la Société
Epailly

(Moines – 92) »

[Nationalarchiv der Richard-Wagner-Stiftung, Bayreuth,
NA IV A 13 - 2 Nr. 1]

Jeudi 30 mars

« Loldi est malade, elle a pris froid ; je partage
mon temps entre elle et les leçons à donner aux
enfants. R. ne va pas très bien. »

**Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à
Ludwig Strecker, à Mayence, du jeudi 30 mars
1876.**

« Très honoré M. le Docteur !

Les « remarques amères » n'auraient point dû vous
offenser, puisqu'elles ne pouvaient de toute façon faire
aucune allusion à là où l'on est résolu à se comporter
envers moi ainsi que vous me le prouvez maintenant.
Le prix qui me fut offert pour ma « marche » et dont je
suppose volontiers qu'il fut suggéré par des éditeurs
qui voulaient justement avoir à « tout » prix une de mes
compositions dans leur catalogue, m'a donné l'occa-
sion de vous faire vous poser des questions, en m'ex-
cusant d'une certaine manière, sur l'augmentation qui
en résulte pour vous. Si vous serez désormais proba-
blement amené à rétribuer mes compositions bien
plus que par le passé, il m'est en revanche apparu
que, grâce à l'effet de la nouvelle législation impériale,
vous retireriez un avantage plus important, pour le
moins compensatoire, de mes œuvres plus anciennes
proportionnellement fort peu rétribuées par vos prédé-
cesseurs, puisque le « droit à la mélodie » vient d'être
maintenant attribué à l'éditeur de l'ouvrage principal.
Reconnaissant cela, feu M. Schott a déjà dû concéder
alors à un tiers que le *Crépuscule des dieux*, si j'avais
pu le vendre librement à l'époque, aurait facilement pu
m'être payé 10 000 thalers au lieu de 10 000 francs.
C'est cette expérience qui s'est imposée à moi lorsque
je me suis, en un certain sens, cru autorisé à me justi-
fier de demander 9 000 marks pour une seule compo-
sition instrumentale.

En ce qui concerne la « Marche américaine »,
dont une copie au propre soignée est en cours de
réalisation pour vos graveurs, je dois attirer votre
attention sur la circonstance qui suit.

Le directeur musical Thomas, de New York, me fit
demander – il y a environ 2 mois – si je lui fournirais
une telle composition et quelle somme je demande-
rais pour le copyright des États-Unis, en sus des
droits d'exécution que je lui transférerais en contre-
partie. En cas d'accord, il me pria d'attendre six
mois après la première exécution en *Amérique* avant
l'édition *allemande* (européenne). Vous verrez, par la
lettre ci-jointe de Thomas, qu'il ne fut pas possible du
tout d'obtenir un droit de publication pour l'*Amérique
du Nord*, et que ma composition ne m'a été achetée
que dans le but de glorifier la commémoration d'une
association féminine. Vous savez maintenant mieux
comment utiliser le droit de publication que je vous
accorde par la présente pour l'Europe et partout où
vous avez des droits, et je vous enverrai cette œuvre
dès que je l'aurais reçu de la copie. Rubinstein, qui a
déjà souvent donné la marche à mes amis pour le
mieux d'après la partition, vous en fera immédiate-
ment une réduction pour piano à deux et 4 mains.

Je vous souhaite donc de faire une assez bonne
affaire, ainsi que de dissiper les chimères.

Vous m'obligeriez extraordinairement de faire
accélérer le plus possible la partition du *Crépuscule
des dieux*.

Avec le plus grand respect,

vos-
tre
dévoué
Richard Wagner. »

Vendredi 31 mars

« R. a rêvé que je me jetais à l'eau et se réveille
en pleurant et criant ; cela m'étonne, car je n'ai jamais
pensé autant à la mort, et surtout avec autant de nos-
talgie. »

(1) Fondée en 1870-1871, la Société Patriotique de Tempérance
réapparut en 1875-1876 sous le nom de la Société Patriotique et
Internationale de Tempérance.

(2) Le quatrain ne semble pas avoir été conservé.

UNE PROPOSITION PEU HONNÊTE FAITE À RICHARD WAGNER

Le 31 janvier 1876, Cosima écrit dans son journal :
« À Paris, Le Figaro a publié un article diffamatoire semble-t-il sur Richard ».
Ce n'est pas la lecture de cet article qui suscita cette notation...
Elle reconnaît d'ailleurs, à demi mot (« semble-t-il »), ne pas l'avoir véritablement lu.
Non, ce qui l'a amenée à cette notation,
c'est la lettre suivante qu'elle venait de recevoir...

Lettre de Mme de La Salle, ⁽¹⁾ de Nice, à Richard Wagner, à Bayreuth, janvier 1876.

« Nice Janvier 1876

À

l'illustre maître-immortel génie

Monsieur Richard Wagner

Monsieur

Je suis une dame de la Suisse compatriote du jeune Mr Victor Tissot ⁽²⁾ qui vient de publier dans un journal *retentissant* de Paris le *Figaro* un article sur Richard Wagner dont vous avez sans doute connaissance. Cet indigne article exécrable va faire rire les Français – car il vous montre comme une espèce de fou exalté et non comme un des grands hommes *du siècle*. Désirez-vous illustre maître une éclatante vengeance ! Moi je puis vous la faciliter. Je *sais* sur le dit Victor Tissot *une* et *deux* histoires capables de le *déshonorer* à son tour ? Les voulez-vous ?... Ce n'est point histoire de femme et d'amourette – non – moi étant une dame âgée et sérieuse et lui un jeune étourneau malfaisant – qu'il faut *corriger* et empêcher d'aboier plus longtemps contre tout ce qui est grand

– illustre – pour tâcher de se faire un nom et sortir de la foule sans aucun talent – il a pris l'Allemagne à partie et la déchire à belle dents [*sic*] – il faut l'en *punir* ? Peut-être méprisez-vous cette bave jetée sur vous et qui ne *ne peut guère* v^s *atteindre* ni diminuer – peut-être serez-vous aussi bien aise d'insulter à votre tour votre insulteur et de faire en Allemagne *sur-tout* un grand effet en public un article d'*éreinement* de 1^{ère} classe sur ce jeune folliculaire et minuscule homme de lettres Tissot qui égratigne – mord – gifle tout ce qui a un nom *allemand* : si c'est *oui* : répondez-moi je suis prête à vous livrer de quoi *punir ce traître* mais il me faut de l'or – j'exige une certaine somme en échange de mon secret – v^s êtes riche et moi je suis pauvre – je ne puis satisfaire une rancune (gratis pro deo) il m'importe fort peu à moi Suisse qu'on déchire votre pays – votre talent et renom. Si je trouve mon intérêt – oui. *Sinon* non ! Parce que quand j'aurais *divulgué* ce qui est à moi *connu* ? Du Tissot du *Figaro* ! Ce sera un *bon coup* de couteau, pour le moins que je me serai réservée en *perspective* du Tissot et des autres.

Réponse de suite S.V.P. et acceptez hommages et respects

A. de la Salle

Mme A. de la Salle
Bureau restant à Nice
Dep^t Alpes-Maritimes en France »

(1) Je n'ai pas pu identifier précisément cette Mme A. de La Salle au-delà de ce qu'elle indique dans sa lettre. [Michel Casse]
(2) Victor Tissot (Fribourg, 14 août 1844 - Villebon, Essonne, 4 juillet 1917), journaliste et écrivain suisse, devenu célèbre l'année précédente grâce à la publication de *Voyage au pays de milliards*, livre où il rend compte d'un voyage à travers l'Allemagne. La suite fut publiée en 1876 sous le titre *Les Prussiens en Allemagne*, suivie la même année de *Voyage aux pays annexés*.

(Nationalarchiv der Richard-Wagner-Stiftung, Bayreuth
- NA IV A 23 - 3)

L'ARTICLE DU « FIGARO »

Nos lecteurs aiment les primeurs. En voici une que nous leur recommandons. L'auteur du *Voyage au pays des milliards*, M. Victor Tissot, va ajouter un second volume à cette œuvre si intéressante et si remarquée. Nous avons eu communication des bonnes feuilles et nous en détachons un chapitre sur M. Richard Wagner.

Outre l'intérêt anecdotique des révélations sur les mœurs extravagantes de l'auteur du *Tannhauser*, on y verra de quelle haine féroce et plate en même temps, ce faux grand homme poursuit la France.

On n'a pourtant épargné aucun effort officiel pour essayer de faire prendre M. Wagner et la musique de l'avenir au sérieux. Les oreilles françaises ont regimbé et c'est ce qui nous a valu la singulière rhapsodie dont M. Tissot donne plus loin la rapide analyse.

RICHARD WAGNER

I

En 1865, par une de ces douces après-midi de printemps comme on en a quelquefois sur les bords de l'Isar, nous étions sortis, un professeur de l'université de Munich et moi, hors de la porte des Propylées. Arrivés devant une villa à l'architecture bizarre, entourée d'une haute grille, le professeur s'arrêta et me dit : « Si nous allions voir Wagner ? — Je le veux bien, » lui répondis-je avec un empressement où il y avait plus de curiosité que de sympathie.

Il sonna. Un mulâtre coiffé d'un fez vint nous ouvrir. Nous lui remîmes nos cartes, et deux minutes après, nous étions introduits dans un délicieux petit salon, ouvert sur une vérandah, qui donnait sur un jardin rempli de roses et de papillons. Une dame mollement étendue dans un fauteuil de bambou jouait



Victor Tissot.

Photographie de Ferdinand Mulnier (1817 - 1891)
conservée au musée Carnavalet.

avec un éventail japonais. À côté d'elle, accoudé sur le piano, un monsieur en lunettes feuilletait une partition manuscrite. Au milieu de la pièce, un buste en marbre du jeune roi de Bavière.

La dame nous invita gracieusement à nous asseoir, puis elle m'adressa la parole dans un français très-pur. Mais notre conversation fut brusquement interrompue par le bruit d'une porte latérale qui s'ouvrit avec violence pour livrer passage à une espèce de diabolin tout noir, à la longue chevelure qui flottait sur les épaules, et dont les jambes minces comme des flûtes se perdaient dans d'énormes chaussons de feutre.

Cet homme était Wagner. Il nous présenta à M. et à madame Bulow.

Bulow, par admiration et amitié pour Wagner, s'était fait le chef d'orchestre de ses opéras. On était à la veille de représenter *Tristan et Iseult*, et le maestro, en proie à la fièvre, tout plein de feu, ne pouvait tenir en place; il sautait et se trémoussait; il agitait à tort et à travers ses bras d'araignée turbulente. Les paroles sortaient de sa bouche en flots désordonnés. On eût dit d'un torrent subitement grossi par les pluies.

Tel était Wagner en 1865, à Munich; tel on le retrouve aujourd'hui, à Bayreuth, à dix ans de distance.

Il n'y a que les cheveux qui aient changé de couleur. Ils sont légèrement argentés. La tête est la même, énergiquement taillée à angles aigus. Une tête de reître. Les gestes sont restés brusques comme des coups de rapière et la langue a conservé la volubilité d'un moulin. C'est un nerveux, un passionné; quelque chose comme un *Orlando* musical. Il est toujours furieux, il a toujours l'air de se battre, ou de prêcher une croisade. Il est en éruption continue. Dans tout ce qu'il fait, dans tout ce qu'il dit, il y a un mélange de lave, de flamme et de fumée. La première fois qu'on approche de cet homme-volcan, il semble que l'on sent le brûlé, et l'on est tenté d'appeler les pompiers.

Sa personnalité se dégage, haute et violente, comme celle d'un extravagant sublime. Si jamais il devenait prince de Lippe ou d'Anhalt, il ferait conduire par la gendarmerie tous ses sujets à l'Opéra; il défendrait, sous peine de mort, de jouer sur les clarinettes, les zithares, les pianos et les harmonicas de la principauté d'autres compositions que les siennes; et il introduirait par décret dans les ménages les moulins à café à musique, les lits et les canapés à musique, les soupières et les carafes à musique. Le jour où il aura conquis la haute faveur du roi de Prusse, il condamnera les Parisiens à trente ans de *Tannhauser*. La domination, le despotisme est le fond de ce caractère ardent et contradictoire.

Il faut qu'il brutalise, qu'il tyrannise; il bat ses musiciens, puis leur demande pardon en pleurant; tantôt il insulte ses chanteurs, tantôt il les cajole et les comble de cadeaux. Disons le mot, il est impossible. Il s'est brouillé avec tous ses amis, il n'a pu s'accorder avec aucun directeur de théâtre, et voulant régner seul, en souverain absolu, il a dû se faire construire un théâtre pour lui seul. Louis II lui-même s'est vu obligé de mettre un pont-levis à son castel; quand, sur la route qui poudroie, le chevalier Lohengrin est signalé, on lève le pont. Il était en train de manger toute la Bavière dans la main du roi.

Cet Allemand du Nord a des goûts de nabab, des besoins de Sardanapale. Il a remué l'or à la pelle, il a jeté des fortunes par les sept fenêtres des péchés capitaux. Quand il voyage, il a son train spécial, ses domestiques, ses femmes de chambre, sa literie de soie jaune brochée d'or, son argenterie, sa cave. Il loue des hôtels tout entiers et il demande à coucher dans la chambre où les princes ont couché. À Bayreuth, il tient une véritable cour. Je n'en connais pas en ce moment en Allemagne de plus brillante. Il a ses équipages, ses comédiens, ses courtisans, ses laquais et ses mignons. On vient des quatre coins du monde solliciter ses audiences et s'incliner devant le pontife de la musique de l'avenir.

Sa villa a les dehors sacrés d'un temple. La façade du côté de la route est ornée d'une grande fresque qui représente Wotan, Frau Musica et Siegfried. Wotan et Siegfried sont les deux personnages principaux du *Nibelungenring*, l'opéra en quatre journées pour la représentation duquel on construit le théâtre de Bayreuth. Wagner a fait donner à Wotan les traits du chanteur qui devait remplir ce rôle, M. Schnorr von Carosfeld, mort prématurément. Dans Frau Musica (madame la Musique), on reconnaît madame Bulow, je veux dire madame Cossima [sic] Wagner, et dans Siegfried, son fils âgé de six ans. Au-dessous de ces images allégoriques, on lit, en lettres de métal doré, ce nom d'un autre personnage de l'*Anneau des Nibelungen*, celui qui a servi à baptiser la maison : WAHNFRIED.

Si l'extérieur est d'une église, l'intérieur est d'une pagode. La grande salle, entourée d'une galerie circulaire, reçoit le jour d'une coupole. Les bustes de Wagner et de Mme Cosima sont exposés à la vénération des fidèles, sur une espèce d'autel, autour duquel les statues de Lohengrin, Tannhauser, Siegfried, Tristan et Walther von der Vogelweide, drapés dans le marbre, sont rangées comme des brahmines.

De ce sanctuaire, où Wishnou-Wagner ne se manifeste qu'à ses adorateurs, et dans ses œuvres inédites, on passe dans une autre vaste pièce dont les fenêtres se découpent sur une terrasse. Une bibliothèque déploie ses ailes de trois côtés, et un piano à queue, à demi caché par une draperie, ouvre son râtelier d'ivoire comme le monstre familier du lieu. Les parois sont décorées des médaillons de Schiller, de Goethe, de Louis II et de Schopenhauer, le philosophe panthéiste. Cette pièce a un caractère de splendeur théâtrale. Tout y est brillant, chatoyant, et dans un beau désordre qui est peut-être un effet de l'art. C'est ici que Wagner monte sur le trépid.

II

Il travaille le matin ; selon le proverbe allemand : L'heure du matin a de l'or dans la main ». L'hiver, un grand feu pétille dans la cheminée et les bougies roses qui brûlent dans les flambeaux d'argent exhalent des parfums voluptueux. L'été, les fenêtres sont ouvertes, et la chambre se remplit des senteurs de l'aurore. Avant de se mettre au travail, Wagner prend un bain, fait des libations à la déesse de la musique, avec du café noir qu'on lui apporte dans une coupe d'or.

Que de soins pour se bien préparer l'esprit et le corps ! Lorsque Buffon écrivait ses ouvrages dont le style répond si bien à la majesté de la nature, le grand naturaliste se contentait d'un habit convenable, d'un jabot et de manchettes de dentelles ; quand Wagner se met à l'œuvre, il faut non-seulement que les tentures et les draperies de son cabinet soient en harmonie, par leurs couleurs, avec le sujet qu'il traite, mais il est indispensable que sa robe de chambre, ses pantalons, sa toque et ses pantoufles soient aussi en rapport avec le motif musical. Ce n'est pas sans peine qu'on trouve ces combinaisons. Quand on y est enfin arrivé, l'inspiration se manifeste chez le maestro par des cabrioles et de petits cris joyeux. Wagner ne peut travailler qu'au milieu du silence le plus profond. Personne n'ose remuer, dès qu'on l'a entendu cabrioler et crier. Au moindre bruit, sa muse s'envole, et l'univers perd un chef-d'œuvre.

Lorsque Wagner vivait à Paris, grâce aux bontés de Meyerbeer et de Maurice Schlesinger, il ne lui fallait ni ce luxe ridicule, ni ces simagrées drôlatiques pour appeler l'inspiration. On était alors en 1840, et à cette époque, Wagner qui se posait comme « l'ennemi mortel des rois » savait souffrir noblement de la faim. Il ne présentait pas encore au monde ses créations comme des livres sibyllins, sa musique n'était pas incompréhensible, elle avait des éclaircies charmantes.

À onze heures, Wagner traverse Bayreuth en voiture, et se rend à son théâtre, situé à l'autre extrémité de la ville. Les répétitions durent ordinairement jusqu'à trois heures. À son retour, il déjeune seul d'huîtres, de la viande froide et de vin. Deux heures après, il dîne en famille. Son dîner se compose invariablement de six entrées. Il a une passion effrénée pour les grives et il trouve moyen d'en manger toute l'année.

Le fromage a aussi pour lui des délices que nous ne connaissons pas. Il y a, dans sa cave, un compartiment spécial qui s'appelle le « Musée des fromages ». Là le brie mûrit doucement, le gruyère se dore, le roquefort se fortifie, le camembert s'attendrit.

Wagner ne boit de la bière que par patriotisme ; il va chaque soir vider sa chope à la brasserie Anker-mann, rendez-vous général des musiciens et des chanteurs de son théâtre. Au milieu de la fumée des pipes qui l'enveloppe, il ressemble à un dieu de la Walhalla, descendu incognito dans le pays où fleurit la pomme de terre. Chez lui, l'auteur du *Tannhauser* n'humecte sa divinité que de champagne.

Ses petits soupers ont la réputation d'être fort gais. Les grives les rendent grivois. Il a le mot pour rire qui donne aux dames la couleur des pivouines. Mais comme c'est l'homme des contrastes, si ses convives s'allument un peu trop, il a un moyen toujours sûr de les ramener aux pensées graves. Il prend mystérieusement une petite lanterne sourde et invite ses hôtes à le suivre. On descend dans le jardin, on en sort par une porte à demi masquée sous un rideau de lierre, et l'on se trouve comme transporté au milieu d'une sombre forêt, dont les arceaux fantastiques craquent sinistrement. D'abord, on est intrigué ; puis l'anxiété vous gagne, et l'on attend immobile et silencieux. Wagner darde alors la lueur de sa lanterne sur un bloc de granit colossal, et prenant sa voix la plus cavernueuse : « Messieurs, s'écrie-t-il, c'est mon tombeau. Souvenez-vous de la mort ! »

L'effet est immédiat comme celui d'une douche. On rentre dans le salon en parlant de la mort, de la pluralité des mondes, de l'âme, de la vertu, mais on finit toujours par mettre sur le tapis M. de Bismarck et la France.

Wagner s'est cru de tout temps doublé d'un profond politique. En 1849, il était aux premiers rangs des insurgés de Dresde, et il menaçait de tout piller et de tout brûler. Pour lui, la révolution avec ses fusillades, ses coups de canon, ses cris, ses flots de sang, était belle comme un grand opéra tragique. Il dut s'échapper en Suisse. De Zurich, il lança des brochures incendiaires contre les « despotes allemands. » Mais depuis lors, les Parisiens eurent le mauvais goût de siffler son *Tannhauser*, et ce n'est plus l'Allemagne, c'est la France qu'il prend à partie.

III

La défaite des armées françaises, le bombardement de Paris mirent naturellement le Luther de la musique dans une jubilation sauvage. Il vit dans ces désastres le juste châtiment d'un peuple qui avait méconnu son génie et qui avait poussé le sacrilège jusqu'à siffler un de ses opéras. Dans sa reconnaissance pour l'exécuteur des décrets de Dieu, il composa l'*Hymne à l'empereur*, avec accompagnement de coups de canons, et il voulut triplement célébrer en prose, en vers et en musique la chute de la Babylonie moderne.

« À la fin de la glorieuse année 1870, écrit-il dans la préface du neuvième volume de ses *Œuvres complètes*, je pensais que nos auteurs comiques exerceraient, dans des pièces populaires, leur verve satirique aux dépens de nos ennemis, et qu'ils tourmenteraient en ridicule les embarras des Parisiens. » Mais la verve manqua, paraît-il, et M. Wagner ne voyant rien venir, voulut mettre lui-même la main à la pâte. Il nous apprend qu'il écrivit en quelques jours la comédie « à la manière antique », *Une Capitulation*, qui se trouve en tête de ce neuvième volume.

Wagner se montre dans ces pages sous un jour tout nouveau. Wagner, poète comique, Wagner, le solennel, l'ennuyeux, imitant le léger, l'incisif Aristophane ! Une oie, qui court après une guêpe et qui essaye de voler comme elle ! Dans ce drame poignant de la chute de Paris, M. Wagner n'a vu qu'un sujet de comédie. Et quelle comédie ! Une farce naïve et grossière, sans goût, sans esprit, sans une paillette, sans une étincelle. Pas même un de ces gros et vulgaires pétards que les gamins font partir, les jours de fête, dans les jambes des paysans ; mais une série de coq-à-l'âne, une enfilade bariolée de mots français et allemands, quelque chose de si bête qu'au lieu de se fâcher on rit, et qu'involontairement on se demande si Gagne n'est pas plus grand que le grand Wagner.

Dans cette extravagance, *Trochu* rime avec *para-pluie* ; *turcos* avec *sauce* ; *Mac-Mahon* avec *Sedan*. M. Wagner a de ces licences à nulle autre pareilles. Il fait encore de *Blondin*, *Blondel*, pour donner une rime à *gondel* (gondole).

Voici les personnages dont l'auteur du *Tannhäuser* s'est servi pour s'égayer aux dépens des Parisiens :

Victor Hugo.

Chœur des gardes nationaux.

Mottu, commandant de bataillon.

Perrin, directeur de l'Opéra.

Lefèvre, conseiller de légation.

Keller) } Alsaciens

Dolffus) }

Diedenhofer, Lorrain.

Véfour, Chevet, Vachette.

Jules Favre }

Jules Ferry } membres du gouvernement.

Jules Simon }

Gambetta }

Nadar.

Flourens, Mégy et des Turcos.

Rats de Paris.

Le théâtre représente la place de l'Hôtel-de-Ville.

Au milieu, un autel de la République, avec une ouverture dessous, semblable à un trou de souffleur. L'escalier « antique » qui remonte derrière, forme le balcon de l'hôtel-de-ville. On distingue les tours de Notre-Dame et la coupole du Panthéon. À droite et à gauche, les statues de Metz et Strasbourg couronnées de fleurs.

C'est Victor Hugo qui paraît le premier ; il met sa tête hors de l'ouverture pratiquée au-dessous l'autel. Il cherche à sortir ; la sueur inonde son front. « Enfin, s'écrie-t-il, je respire de nouveau l'air de la ville sainte. Paris, ô mon Paris, qui a tant besoin de moi ! Je viens, oui, je suis venu. Je suis vraiment là. Je ferai un livre pour raconter comment tout cela est arrivé. J'ai de la matière pour 120 volumes. — Mon Dieu ! je parle en alexandrins ! » etc.

Après un monologue d'une page, le poète se demande où il se trouve. « Qu'est-ce qu'il y a au-dessus de ma tête ? est-ce la potence ? Peut-être une sainte guillotine ? Hum ! est-ce la place de Grève ? Non. Je ne me reconnais pas. L'Hôtel de Ville a beaucoup plus d'étages. »

En ce moment, des voix souterraines crient : « Victor ! Victor ! Rentre chez nous ! »

Hugo. Qu'est-ce ? on m'appelle au fond des égouts ? (*Tournant la tête.*) Qui est là-bas ?

Les voix. — Nous sommes les esprits protecteurs de Paris.

Victor hésite, ne sachant s'il doit monter ou descendre, lorsque la *Marseillaise* éclate : « O sons déli-

cieux ! s'écrie Victor Hugo. Je ne suis pas musicien, mais je reconnais la *Marseillaise* à quatre kilomètres de distance. Il faut que je sorte, je dois me montrer. »

Le chœur des gardes nationaux arrive sur le théâtre. Il fait le tour de l'autel de la République en chantant :

Republick ! republick ! republick ! blick ! blick

Repubel ! repubel, repubel ! Blick ! blick ! blick !

Repubel, pubel, pupubel, pupubel, re plick.

Mottu. Halte ! Hommage à Strasbourg !

(Le chœur s'approche de la statue de Strasbourg.)

Mottu. Présentez armes ! où est l'Alsacien pour chanter l'hymne ? ⁽¹⁾

Keller, en caporal. Hier (ici).

Mottu. Avancez. Chantez.

Keller s'avance et chante en dialecte alsacien : « O Strasbourg ! Ô Strasbourg ! »

Pendant ce chant, les gardes nationaux jettent sur les genoux de la statue de Strasbourg les bouquets qu'ils portent au bout de leurs fusil.

Même scène devant la statue de Metz que devant celle de Strasbourg.

Puis une ronde guerrière s'exécute autour de l'autel, au chant de « Republick ! Republick ! blick ! blick ! Etc. »

MM. Dolffus, Victor Hugo, Flourens, Lefèvre, Mottu prennent tour à tour la parole ; on voit aussi apparaître Jules Simon et Ferry ; on entend sangloter M. Jules Favre. Enfin le chœur annonce l'arrivée de M. Perrin :

Voyez, bourgeois, Perrin

Qui monte sur le perron ;

Perron, Perrin,

Mirliton-ton-ton !

Prenons-le au lieu de Plon-plon, plon !

Un chœur de Parisiens se met à la recherche du gouvernement pour l'obliger à agir. Cueillons en passant ces vers qui sont, quoique en français, d'une grâce toute Allemande :

Êtes-vous au rocher de Cancale ? ⁽²⁾

Paris souffre d'une soif de Tantale.

Général Trochu, le galérien,

Fais donc parler le mont Valérien !

Faut canonner, canonner !

Gouvernement, bombardement ,

Bombardement, gouvernement !

Gouvernement, gouvernement, gouvernement, [ment, ment !]

Le peuple de Paris qui trouve le siège monotone, enjoint à M. Perrin de lui donner de nouveau de la musique et de la danse. Alors arrivent sur la scène les rats qui se métamorphosent bientôt en « rats » d'une autre espèce, en danseuses de ballet au costume léger. À l'apparition de l'auteur d'*Orphée aux Enfers*, le chœur se trémousse en chantant :

Krak ! krak ! krakerakrak !

C'est le sire Jack Offenback !

Krak ! krak ! krakerakrak !

O splendide Jack Offenback !

Qui veut qu'on chante et qu'on danse !

Le chœur des gardes nationaux « chahute » avec le corps de ballet, tandis que les turcos se livrent à

(1) Tout ce dialogue est en français dans la pièce allemande. [Note de Tissot.]

(2) Le *Rocher de Cancale* fut un célèbre restaurant parisien, ouvert au coin des rues Montorgueil et Granata sous le Consulat par un ancien vendeur d'huîtres, Alexis Balaine. Assidûment fréquenté par les personnages de la *Comédie humaine* de Balzac, et par leur créateur. Il déménagea en 1846 rue Richelieu, avant de revenir plus tard rue Montorgueil, mais de l'autre côté de la rue, au n° 78, où subsiste toujours un établissement de ce nom. [M.C.]

toutes espèces de cabrioles et de culbutes. Jules Favre essaye de prononcer un discours dont on n'entend que quelques mots : « Honte éternelle ! — Jamais ! — Pas une pierre ! » Offenbach dirige l'orchestre et le chœur reprend :

Dansons, chantons !

Mirliton ! ton ! ton !

C'est le génie de la France

Qui veut qu'on chante et qu'on danse !

Victor Hugo, qui s'est emparé de sa lyre, s'avance sur la scène, et dit, en s'accompagnant de son instrument, des vers de ce genre :

Cafés, restaurants,

Dîners de gourmands,

Garde mobile

Et bal Mabille,

Mystères de Paris

Et poudre de riz.

Chignons et pommade,

Théâtre et promenade,

Cirque, Hippodrome,

La colonne Vendôme ;

Concerts populaires.

Was wollt ih noch mehr?⁽¹⁾

Et toi, peuple de penseurs,

Que te fait de pareils malheurs?

Pendant que Victor Hugo récite ces vers de M. Wagner, on voit sortir du trou du souffleur les attachés d'ambassade suivis des intendants des grands théâtres d'Allemagne, auxquels l'auteur du *Tannhäuser* ne peut pardonner de venir recruter leurs principaux sujets à Paris. Attachés et intendants dansent de « la façon la plus grotesque », comme dit la pièce, et sont persiflés par le chœur. À ce moment Victor Hugo est éclairé par un feu de Bengale, et la toile tombe.

Cette extravagance du musicien des rois qui s'intitule lui-même le « roi des musiciens », n'a pas moins de quarante-huit pages, sans compter le prologue en vers, dédié à l'armée allemande devant Paris, et la préface qui est une véritable déclaration de guerre aux races latines. Analyser cette dernière œuvre de M. Richard Wagner, c'est en faire justice. Les théâtres allemands ont du reste déjà vengé les Parisiens : aucun d'eux n'a voulu exhiber cette « charge » d'un rhinocéros qui veut danser sur la corde.

Victor TISSOT.

(1) Que voulez-vous de plus ?



« Retour ». Caricature de Victor Hugo par Gill (1878).

L'ANNEAU DES NIBELUNGS.

Trilogie de RICHARD WAGNER.

Essai musical et critique

C. A. CUI.⁽¹⁾

(Traduction de Mikhaïl Ivanovitch Doubine.)

VI.

Exécution. — Mise en scène. — Détresse des mélomanes. — Départ.

Que peut-on dire de l'exécution de *L'Anneau du Nibelung* ? Il n'y a guère de lieu ni de moment où un opéra fut exécuté avec une semblable perfection, parce qu'aucun opéra n'a jamais été monté dans des conditions aussi particulières et favorables. Dès l'année dernière, en été, il y eut des répétitions. L'orchestre a passé en revue l'ensemble des quatre opéras une fois, et les répétitions au piano avec les solistes se sont poursuivies un temps assez long dans sa maison avec Wagner. Cette année, du 23 mai au 1^{er} août, il y eut des répétitions quotidiennes avec les solistes et l'orchestre. Les opéras furent d'abord passés en revue par les instruments à vent, puis les cordes, puis ensemble ; d'abord scène par scène, puis acte par acte, ensuite l'ensemble de l'opéra. Les solistes ont eu leur rôle entre leurs mains pendant une année entière. M. Unger (Siegfried) a passé l'année entière à l'étudier à Munich, en renonçant à ses engagements (malgré qu'il soit un jeune chanteur débutant). Il ne faut pas oublier que, pendant tout le temps des répétitions, les artistes ne se sont occupés de rien d'autre : ils n'étaient pas dérangés par le répertoire ordinaire. Où et quand a-t-on monté ainsi un opéra ?

L'orchestre est immense, et composé des meilleurs artistes sélectionnés dans toute l'Allemagne. Qu'il suffise de dire que le premier violon est joué par M. Wilhelmj, l'admirable soliste concertiste. Je veux donner aux lecteurs une idée de la composition de cet orchestre colossal et sans précédent. Premiers et seconds violons : par 16 chacun, altos et violoncelles : 12 chacun, 8 contrebasses, 4 flûtes, 4 hautbois et cor anglais, 3 clarinettes et clarinette basses, 4 bassons et contrebasson, 7 cors, 3 trompettes et trompette basse, 4 trompettes et tuba contrebasse, 4 trombones et trombone contrebasse, 3 percussionnistes, 8 harpes. Total : 114 instruments. (Il y avait parmi eux quelques artistes de réserve en cas de maladie.) Quand et où de telles masses orchestrales et d'une telle qualité ont-elles été employées dans la production d'un opéra ? L'orchestre était dirigé par M. Richter, le chef d'orchestre de Vienne. Et, en effet, l'exécution de l'orchestre fut parfaite, dans le plein sens du terme. Il jouait avec ensemble, fermeté, malgré tous les caprices du



August Wilhelmj
premier violon de l'orchestre de Bayreuth.
Photographie de Sophus Williams (1835-1900).

© Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg - Frankfurt am Main

tempo changeant ; l'éclat et la puissance de ses *forte* étaient inimitables ; la légèreté du *piano*, poussée à ses limites, sans précédent ; et, tout du long, quelle rondeur, quelle beauté du son, comme toutes les nuances ressortaient ! La musique de Wagner est pleine de *crescendo* et *decrescendo* permanents, elle en entièrement constituée ; comme ils furent tous exécutés avec égalité et énergie !

Il faut en dire autant du chœur, les choristes étaient peu nombreux : en tout 28 hommes et 9 femmes (ces dernières jouent un rôle tout à fait mineur). Mais c'étaient les meilleurs choristes de toutes les maisons d'opéra d'Allemagne ; en outre, de nombreux solistes, sans emploi dans *La Mort des Dieux*, par exemple Loge, Hunding, Fafner, acceptèrent de participer au chœur ; grâce à cela, les chœurs chantaient de manière si unie, avec une force si inhabituelle, qu'ils couvraient même l'orchestre colossal.

(1) Voir les quatre parties précédentes du compte-rendu de César Cui dans les *Bulletin des Rencontres Wagnériennes* n°s 365-366, de janvier à mars 2025 ; n° 367-368, d'avril à juin 2025 ; n° 369-370, de juillet à septembre 2025 et n° 371-372n d'octobre à décembre 2025.



Amalie Materna (Brünnhilde) avec Grane en 1876.
Photographie de Joseph Albert de Munich.

Les solistes eux aussi étaient des artistes sélectionnés dans toutes les compagnies d'opéra d'Allemagne. Ils étaient 23 ; certains d'entre eux jouèrent plusieurs rôles, moins importants. Je fus surpris qu'il y eût en Allemagne, à l'heure présente, autant de belles voix et autant de bons chanteurs. Comme *L'Anneau des Nibelungs* a été joué loin de Saint-Petersbourg, puisque ces artistes sont inconnus à Saint-Petersbourg, je ne m'étendrai point sur eux et ne signalerai que les plus remarquables.

Le ténor, M. Schlosser, interprétait le rôle de Mime. Par la force de son talent et la perfection de son interprétation, je lui donne la première place. Il est difficile d'incarner la personnalité de Mime, de manière plus juste, plus typique et sans caricature, de l'incarner par le maquillage, le jeu, la voix, le chant, l'expressivité. Du début à la fin, il fallait admirer l'art et le talent de son interprétation.

Le rôle important de Wotan, qui apparaît dans trois opéras, a été confié au célèbre baryton de Berlin M. Betz. Sa voix est réellement belle, égale, ample et caractérisée par une sonorité particulièrement métallique, fort propice à la scène. Il est, en outre, un excellent déclamateur. Je ne puis toutefois juger de son jeu, puisque le rôle de Wotan ne permet aucun jeu. Ce dieu se tient toujours debout ou assis, la main droite tendue, dans laquelle il tient sa lance. Cette lance, ainsi qu'en partie la mèche de cheveux recouvrant l'œil gauche censé ne pas exister de Wotan, paralysait complètement le jeu.

Siegfried était interprété par M. Nieman[n], célèbre chanteur wagnérien. Ce ténor n'est plus jeune, avec une voix largement perdue et très fatiguée, mais c'est un chanteur ardent et un déclamateur de premier ordre.

En ce qui concerne Siegfried, Wagner fut longtemps dans de grandes difficultés et ne savait pas à qui confier ce rôle important : il lui fallait un jeune homme en bonne santé et une voix puissante. Finalement, l'année dernière, il rencontra M. Unger qui satisfaisait à ces conditions. M. Unger était un chanteur qui débutait seulement ; il abandonna tout et, pendant une année entière, étudia exclusivement Siegfried, mais le résultat ne s'est pas révélé entièrement satisfaisant ; comme sa voix est mal placée, il ne sait pas la gérer, et, en plus, sa voix est trop basse (il n'a pas de *la* aigu), de sorte qu'il lui faut très souvent crier : il se fatiguait vite, détonnait souvent. Ce faisant, le plus regrettable est que, peut-être, le rôle difficile de Siegfried tuera ce chanteur au tout début de sa carrière.

Loge, le ténor M. Vogel, était très bon ; il chantait et jouait avec vivacité, allégresse, de manière alerte, avec seulement quelques gestes trop désinvoltes, il ressemblait à un dieu d'Offenbach.

De plus, malgré l'entière satisfaction de tous les autres hommes, à cause de l'insignifiance de leurs rôles, ceux qui ressortent sont la basse M. Hill – Alberich — déclamateur passionné à l'articulation exceptionnelle, et M. Siehr – Hagen — une jeune basse, avec quelques notes d'une force étonnante, mais, par sa figure et sa manière, un Hagen fortement modelé sur Bertram.

Chez les femmes, la primauté incontestée revient à l'artiste viennoise, M^{me} Materna (Brünnhilde). C'est une soprano très puissante, large et puissante, avec un médium légèrement fatigué. Prendre à l'instant le *si* aigu avec une force étonnante et une qualité irréprochable ne lui coûte rien. Elle est une maîtresse dans le chant, pour autant que l'on puisse en trouver dans les opéras de Wagner ; déclame avec une clarté phénoménale pour une soprano ; joue très bien et toute son interprétation est pénétrée de chaleur et de passion. Elle m'a vivement rappelé M^{lle} Giulia Grisi : elle est richement dotée par la nature, une artiste magnifique et un talent incontestable. Il y a aussi beaucoup de bonnes choses à dire au sujet de M^{me} Schefzky — Sieglinde — une jolie chanteuse, qui a interprété son rôle avec pureté et sensibilité ; de M^{lle} Grün, imposante et excellente Fricka ; de M^{lle} Jaïde — sévère et lugubrement solennelle Erda et Waltraute passionnée ; les trois filles du Rhin aux voix si fraîches, etc.

Cette excellente exécution fit d'autant plus honneur aux artistes, que la tâche était difficile, presque insurmontable. Ils avaient à mémoriser des phrases ne signifiant rien, semblables les unes aux autres, difficiles à retenir, sans relief, à l'intonation des plus difficiles, avec des intervalles irréguliers, contre nature, souvent simplement ridicules (par exemple l'intervalle de neuvième mineure, ou de onzième). Ils leur fallait mémoriser des introductions séparées par plusieurs mesures de pause, entre elles, alors qu'une pause supplémentaire complique déjà la tâche du chanteur ; et ces introductions tombent souvent sur les notes les plus improbables, totalement étrangères au dernier accord entendu. Certains artistes ont dû interpréter des rôles importants et fatigants pendant trois jours d'affilée (Wotan, Brünnhilde). Le jeu des artistes fut aussi compliqué par les interminables scènes de mime, à la suite desquelles il n'est pas

difficile de ne pas trouver de talent à une personne. Et de toutes ces difficultés, grâce à leur travail et à leur dévouement à l'entreprise, les interprètes de *L'Anneau du Nibelung* sont sortis victorieux.

Il convient également de préciser que les artistes chanteurs et les artistes de l'orchestre ont participé gratuitement. C'est-à-dire qu'ils avaient seulement un logement gratuit et recevaient de l'argent pour leur entretien. Et des artistes aussi considérables que M. Betz et M^{me} Materna n'en ont pas profité non plus, refusant les vacances estivales, ou les engagements et les tournées d'été bien payés. Et c'est déjà le deuxième été. J'ai également dit que certains artistes interprétaient plus d'un rôle et que plusieurs parmi eux chantaient dans le chœur. Je me rends compte que, sur les deux derniers faits, provoqués par l'amour de l'entreprise, le respect porté au compositeur et à son œuvre, le désir patriotique de soutenir l'un des siens et de lui donner l'occasion de réaliser ses intentions, j'aurais mieux fait de garder le silence comme sur des faits immoraux. J'en parle, cependant, avec la certitude absolue que la majorité des artistes ne sauraient être atteints par cette infection idéaliste.

La mise en scène de *L'Anneau du Nibelung* était très bonne mais pas irréprochable. Tous les décors de fond, vues, paysages, étaient d'une beauté merveilleuse ; beaucoup de détails étaient exécutés avec une vérité étonnante, mais les décors de devant péchaient souvent par leur rusticité et leur disproportion. Bien souvent, la scène était trop encombrée de rochers ; il y avait en particulier toujours des masses de rochers. Ces rochers étaient mous, peints de la bonne couleur, et c'était très amusant lorsqu'ils étaient fortement compressés, sous le poids lourd de Siegfried assis dessus. Le vers géant n'était pas bien : le corps beaucoup trop épais, la tête beaucoup trop petite. L'arc-en-ciel et le transparent de walkyries faisaient tout à fait image d'Épinal, farce. Mais toutes ces imperfections sont uniquement dues à un manque d'argent et ne peuvent être reprochées à Wagner. Il faut plutôt lui reprocher de sacrifier parfois la vérité de la mise en scène au profit de son effet : par exemple, les portes de la demeure de Hunding qui s'ouvrent sans rime ni raison pour mieux éclairer les amants, comme dans *Faust* ; l'éclairage de Wotan à la lumière électrique de même sans rime ni raison, etc. Quant aux costumes, il étaient irréprochables ; même le chœur tout entier (quoique réduit) était supérieurement habillé. Et c'est important pour les spectateurs.

Certains ne connaissent pas les premières auxquelles assistent nécessairement « tout Saint-Pétersbourg », « tout Paris », etc. Mais la présentation de *L'Anneau du Nibelung* était la première représentation au monde. Ce fut un triomphe de l'art, déjà assez fort pour (malgré l'aide d'un « ami royal ») bâtir un théâtre spécial et rassembler interprètes — les meilleures forces disponibles dans toute l'Allemagne, mais aussi spectateurs — un public choisi venu du monde entier, public dont beaucoup ont dû parcourir des milliers de verstes, dépenser un temps considérable et souffrir à Bayreuth des milliers de désagréments. Et les désagréments étaient nombreux. Le logement (en partie dans des hôtels, en partie chez des habitants) était le plus supportable de tous. Mais la table fut un désastre. Sans parler de l'indigence de la cuisine allemande, il était difficile d'obtenir une place à table dans les quelques hôtels de Bayreuth, et je connais des mélomanes qui n'ont pas dîné pendant deux jours. Les cochers étaient peu nombreux

et leur tarif extraordinairement élevé. Il fallait se rendre à pied au théâtre sur la route poussiéreuse et sous un soleil de plomb. J'ai bien regretté qu'il n'y eût pas une seule pluie ; parce qu'alors le spectacle de ces dames, courant du théâtre à la ville, aurait pu présenter quelque chose de curieux. Pendant tout ce temps, la température était au plus haut, et la route jusqu'au théâtre n'offrait aucune ombre. Au théâtre, pendant les actes interminables, la chaleur suffoquante était terrible, et le premier entracte (à 5 h 30) avait lieu en plein soleil. Et, dans ces conditions, il fallait écouter les opéras interminables et difficiles de Wagner avec la plus grande attention, et, ceux-ci une fois terminés, se mettre à courir afin d'obtenir une place à l'hôtel et quelque chose à manger. La double audition de *L'Anneau du Nibelung* me fatigua tellement les nerfs, la chaleur et la beauté révoltante du temps m'épuisèrent tellement, et j'aspirais si passionnément au froid, à la pluie et au brouillard de Saint-Pétersbourg, que, le lendemain suivant la première représentation de *L'Anneau du Nibelung*, je quittai Bayreuth, bien que ce jour-là Wagner dût recevoir à dîner les mécènes, et, certainement, prononcer de curieux discours. Mais c'était au-dessus de mes forces : « Dahin, dahin » [« là-bas, là-bas »] m'appelait là où il y a de la neige fondue, de la boue, du brouillard. Le comble du désordre se révéla au moment du départ et manifesta dans tout son éclat l'inefficacité, sinon allemande, bavaroise. Imaginez-vous cinq cents personnes qui partent, dont la moitié sont des femmes. Chacune d'entre elle est équipée de quatre toilettes différentes pour quatre opéras, plusieurs visites, dîners, etc. Jugez de combien de malles volumineuses était équipée chaque dame. Et pour toute cette masse de passagers, pour acheter les billets et enregistrer les bagages, il y avait une seule pièce de pas plus de six sagènes (1) carrées — pas plus. (Ils n'ont pas pensé à mettre en place au moins une sorte d'auvent temporaire ; même si les tables avaient été sorties et placées directement à l'air libre.) Vous pouvez imaginer ce qu'il s'est passé. J'enregistrai mes bagages sans les peser (pour deux marks, et j'apprendrai à mes enfants à bénir la mémoire du receveur) et, avec un *Träger* [porteur], trouvai moi-même le fourgon aux bagages et les y déposai. Beaucoup de personnes ne purent pas partir et durent attendre le prochain train. Voilà donc les épreuves que je dus endurer en raison de mon intérêt pour l'œuvre de Wagner ; au nom de ces désastres, qui exercent leur influence sur tout un chacun, puisse les lecteurs me pardonner les insuffisances de ma correspondance.

Et, malgré tout cela, les mélomanes du monde entier furent présents, occupèrent leur poste, saintement, avec attention et le respect approprié transpirèrent, moururent de faim et écoutèrent ; écoutèrent, moururent de faim et transpirèrent. Seuls les compositeurs allemands de deuxième et troisième ordres (Brahms, Joachim, Raff, etc.) brillèrent par leur absence. Ils ne voulaient pas avoir quoi que ce soit à faire avec Wagner, ils le punirent en ne faisant pas aux *Nibelungs* le bonheur de leur visite. La seule question qui se pose est : qui s'en porte le plus mal ? Ni les *Nibelungs*, ni Wagner n'y perdront ; mais il se sont volontairement privés d'un spectacle au plus haut point intéressant, unique en son genre. Cela m'amuse toujours quand quelqu'un se punit soi-même, en croyant punir quelqu'un d'autre.

(1) La sagène, ancienne unité de mesure russe, valait 2,133 562 mètres, soit un peu moins de 13 mètres carrés. [M. C.]

VII. Conclusion.

L'Anneau du Nibelung, immense travail de vingt ans, offre la possibilité de faire une évaluation convenable et approfondie de Wagner.

Si l'on prend en considération toute son activité, littéraire, politique, musicale ; si l'on prend en considération la volonté de fer, l'énergie avec laquelle il a poursuivi son idéal ; si l'on prend en considération les efforts, grâce auxquels s'est matérialisé le festival musical de Bayreuth, sans précédent dans l'histoire de l'art, il est impossible de ne pas reconnaître à Wagner la nature d'un génie. Mais, en tant que musicien, on ne peut le qualifier de génie, malgré sa puissance colossale et sa créativité en tant qu'harmoniste et technicien ; parce qu'il est pauvre mélodiquement, parce que sa créativité thématique est fort modeste et seulement éclairée par des effets rythmiques, harmoniques et la richesse des accompagnements. À cet égard, ses thèmes sont comme une femme laide, habillée luxueusement avec un art admirable et artistiquement blanchie et fardée de rouge. À la lumière du soir, elle peut faire une impression considérable, mais, mon Dieu, ne la laissez pas voir le matin sans embellissements extérieurs.

Conscient de la nature insatisfaisante des formes d'opéra existantes, Wagner s'est efforcé à les régénérer et à créer, en effet, des formes d'opéra complètement nouvelles, particulières, originales ; mais elles ne résolvent pas le problème parce que, en détruisant la signification des personnages, en les décolorant et en transférant tout à l'orchestre, Wagner introduit un principe faux dans ces formes. En outre, avec son système de plusieurs thèmes constamment récurrents, il fournit des recettes pour devenir compositeur d'opéras sans fortes capacités de création mélodique. Il n'est pas difficile d'imiter Wagner, et il aura sans doute bientôt des imitateurs. Pour imiter Wagner, il suffit d'être bon technicien, et les bons techniciens ne sont pas rares, ma foi, ne serait-ce que les chefs d'orchestre, les professeurs d'harmonie, etc. Il convient pour un bon technicien de s'exercer aux modulations et aux accompagnements à plusieurs voix. Après avoir pratiqué les unes et les autres, il convient de composer un canevas harmonique à plusieurs voix, d'écrire par-dessus, selon les exigences de l'histoire, quelques thèmes, même les plus insignifiants, de donner quelque chose aux personnages, et l'opéra est prêt. Mais quel genre d'opéra sera-ce sans la créativité harmonique de Wagner, sans sa couleur orchestrale ?

Après avoir étudié et écouté deux fois *L'Anneau du Nibelung* avec toute l'attention dont je suis capable, je n'ai pas à changer mes convictions. Partageant avec Wagner l'aspiration à développer des formes d'opéra rationnelles, nous, c'est-à-dire la nouvelle école d'opéra russe, sommes plus proches de la vérité ; nous avons le meilleur modèle d'opéra. La similitude des aspirations est étonnante, bien que Wagner ne nous connaissait pas, et que nous ne connaissions *L'Anneau du Nibelung* que de manière fort superficielle, plutôt que par ouï-dire. Cette similitude d'aspirations ne s'exprimait pas seulement de manière générale : dans la fusion des mots avec la musique, dans la caractérisation des personnages, dans la couleur de l'époque et du paysage, même dans les détails musicaux, comme, par exemple, dans le développement riche et multiforme de la quinte augmentée. Mais, en visant le même but, nous recourons à des moyens tout à fait différents. Chez nous, les personnages sont l'essentiel. Ils ne



Alexandre Dargomyjski (1813-1869).

Portrait de 1869 par Constantin Makovski (1839-1915).
Galerie Tretiakov de Moscou.

déclament pas seulement, mais gémissent aussi ; leur caractérisation vient d'eux-mêmes, et non de l'orchestre ; l'idée musicale principale leur est confiée, et l'orchestre lui donne seulement plus de relief, en lui donnant la couleur appropriée. *Le Convive de pierre* ⁽¹⁾ reste encore l'exemple le plus parfait de formes d'opéra rationnelles. Le caractère unique du *Convive de pierre* et ses défauts proviennent des exigences d'un texte qui ne fut pas écrit pour la musique (et pourtant on ne peut que louer Dargomyjski pour le choix de ce texte, génial, avec une certaine absence de musicalité ; et maintenant, que, au-delà de l'effet de la musique, nous ne nions pas la puissance de l'effet du texte, on ne peut que déplorer qu'il n'y ait guère de texte pour l'opéra qui égale *Le Convive de pierre*). Sans renoncer aux chœurs, c'est-à-dire aux masses populaires, sans renoncer aux ensembles rationnellement motivés, à la mélodie plus ample dans les passages lyriques, aux numéros plus arrondis, là où ils conviennent, *Le Convive de pierre*, avec sa prédominance de récitatif mélodique, demeure quand même le meilleur exemple d'aspiration à l'opéra moderne, et c'est dans cette direction que nous devons continuer à travailler.

En tout cas, *L'Anneau du Nibelung* est une œuvre tout à fait originale et remarquable, digne de l'attention et du respect de tous. Son étude peut apporter un double profit : l'étude de *L'Or du Rhin* et de *Siegfried*, un bénéfice positif, présentant de nombreux exemples excellents de paysages musicaux, de diffé-

(1) *Le Convive de pierre*, opéra d'Alexandre Dargomyjski composé entre 1866 et 1869, créé à Saint-Petersbourg le 28 février 1872 (calendrier grégorien). Le livret reprend presque mot pour mot la pièce en vers non rimés de Pouchkine du même nom, reprenant le mythe de Don Juan. Selon les souhaits du compositeur, les dernières lignes du tableau 1 furent composées par César Cui et l'orchestration effectuée par Kikolai Rimsky-Korsakov.

rents détails ingénieux, d'harmonies, de rythmes, d'orchestration ; l'étude de *La Mort des dieux*, un profit négatif, comme exemple des affreuses et hideuses exagérations auxquelles peut conduire le système wagnérien, erroné dans ses fondements. Et *La Walkyrie*, à mon avis, ne vaut pas la peine d'être vue.

Il n'est, bien sûr, pas question de mettre en scène les quatre opéras ici : ce serait indu, irrationnel et tout simplement impossible sur le plan matériel. Mais la mise en scène d'un serait hautement désirable : que notre public découvre non pas le Wagner de *Tannhäuser* et de *Lohengrin*, mais le Wagner de sa meilleure période de création. *Siegfried* est, à tous les points de vue, celui qui convient le mieux pour cela. Musicalement, c'est le plus intéressant des quatre opéras ; sa production est plus simple que celle des autres ; il y a peu de personnages, et ils trouveraient sur notre scène du Mariinsky des interprètes tout à fait appropriés : Siegfried — M. Orlov, Brünnhilde — M^{me} Menchikova, Wotan — M. Melnikov, Mime — M. Vassiliev le deuxième. Cette tâche serait en effet bien plus digne de la valeur morale de l'opéra russe que la production de divers *Aïda* et *Barbier*.

En finissant mes notes sur *L'Anneau du Nibelung*, il me paraît impossible de laisser de côté le nom de M. Klindworth. M. Klindworth est professeur de piano à notre conservatoire de Moscou. Il a fait la transcription pour piano des quatre opéras de Wagner. Quel genre de travail colossal c'est, les lecteurs peuvent en juger par ma description de ces opéras, qui sont extrêmement complexes, et ce travail énorme a été accompli avec intégrité, connaissance du sujet et talent, ce qui fait le plus grand honneur à M. Klindworth. Toutes les partitions chant-piano sont très

difficiles ; elles sont davantage adaptées à la lecture qu'au jeu, mais elles donnent une idée très honnête et précise des opéras de Wagner.

18 août.

P. S. Je porterai également à la connaissance des lecteurs deux informations fragmentaires, mais non dénuées d'intérêt, qui n'ont pas trouvé place dans les notes qui précèdent.

Dans l'angle arrière gauche du jardin de Wagner, sous l'ombre épaisse des arbres, se trouve une tombe recouverte d'une pierre portant l'inscription : « Richard Wagner », que l'auteur des *Nibelungs* a ordonné de creuser à l'avance pour lui et pour sa famille.

Depuis trois ans maintenant, Liszt travaille à l'oratorio *St Stanislas*. La première partie de l'oratorio est prête, et même instrumentée. Mais ensuite il rencontre des difficultés avec le texte (la résurrection de saint Stanislas mort), qui, peut-être, ralentiront encore longtemps ce travail. À Bayreuth, j'eus l'occasion de faire plus ample connaissance avec Liszt ; c'est l'idéal de l'homme noble, bien élevé, délicat ; l'idéal d'un artiste, profondément dévoué à l'art, désintéressé, étranger à l'amour-propre, prêt à servir autrui au détriment de soi (rappelons-nous combien il a fait pour Berlioz et Wagner). En regardant sa vieillesse joyeuse, pleine de vie, en se souvenant de la longue route artistique qu'il a parcourue, on ne peut qu'être ému, on ne peut emporter d'une rencontre avec lui qu'une impression favorable, inoubliable, qui sublime et ennoblit l'humanité.

Fin.



Esquisse (n° 3) pour Fafner en dragon (avec Siegfried au crayon, à droite).

Fonds Brandt, de la collection d'histoire du théâtre, à l'Institut des sciences du théâtre de l'université libre de Berlin (IFT_FaB_137).

Les Rencontres des Rencontres

Justine Maucurier, boursière des Rencontres wagnériennes de Bordeaux à Bayreuth en 2025, nous parle d'elle, de cette expérience et de son avenir.

Propos recueillis par David Bessières.



© Michel Casse

Justine Maucurier.

Rencontres Wagnériennes

Bonjour Justine. Peux-tu nous faire ta petite présentation ?

Justine Maucurier

Je m'appelle Justine Maucurier, j'ai 25 ans, d'origine bretonne, bien qu'ayant toujours vécu à Paris. Bordeaux depuis deux ans et dans quelques jours, je m'envole vers un horizon : Berlin.

Rencontres Wagnériennes

Quelle est ta formation musicale ?

Justine Maucurier

Maîtrise de Paris, puis le CRR de Paris, après mon DEM, cycle préparatoire à l'enseignement supérieur, avant de venir à Bordeaux, pour retrouver une certaine Maryse Castets. Après mon DEM, mon cœur balançait entre Lausanne et le Conservatoire de Bordeaux.

J'avais eu la chance d'avoir Maryse en cours particulier sur Paris. Cette femme est un phénomène, c'est l'excellence, je l'adore. Elle m'a proposé de venir travailler avec elle, ici.

Choix cornélien : le CRR ou les études supérieures.

Elle a su me convaincre et je n'ai aucun regret.

Rencontres Wagnériennes

Parlons maintenant de ta tessiture : mezzo ou contralto ?

Justine Maucurier

Je suis arrivé en tant que mezzo, mezzo-soprano, même.

Maryse a fait un travail de déconstruction de ma voix pour reconstruire sur des bases saines.

Ma base s'est encore plus développée vers le bas et les graves, bien que la voix reste très étendue, je peux aussi monter très haut.

Finalement, la couleur et la structure de ma voix se sont vraiment développées en tant que contralto. C'est une identité nouvelle, que j'adore, le répertoire est incroyable.

Rencontres wagnériennes

Justement, quel est ton répertoire, ce que tu aimes chanter, interpréter, jouer...

Justine Maucurier

J'ai toujours aimé le lied allemand au sens large, des petits lieder, de Wagner à l'oratorio, Bach et les arias de passion, évidemment. Haendel et Rossini ont beaucoup écrit pour les voix graves, leur donnant des premiers rôles. Et au-delà, les rôles dont je rêve, ce que j'aimerais chanter, ils ne sont pas toujours, pas encore accessibles, ma voix n'est encore qu'à sa jeunesse, il me faudra un peu plus de maturité.

Rencontres wagnériennes

Par exemple ?

Justine Maucurier

Là tout de suite, je pense à Dalila, forcément. J'ai commencé le travail, dessus l'année der-

nière et qui va venir petit à petit. Carmen aussi, que j'ai entamé, en tant que mezzo grave, c'est un rôle qui va me suivre toute ma vie... Didon aussi, mais il y a aussi tout cet aspect très dramatique et psychologique aussi, même si je n'ai pas encore accès à toutes les portes.

Chez Wagner, je pense au rôle d'Erda que j'espère faire un jour. Et Kundry, ce serait incroyable...

Rencontres Wagnériennes

Ce qui nous amène à Bayreuth. Comment s'est passé l'accueil ?

Justine Maucurier

Très sympathique. On arrive dans une sorte de grande auberge de jeunesse.

J'étais dans une chambre de quatre filles, toutes françaises, venant aussi du CNSM, avec beaucoup d'amis en commun.

Ça permet de se sentir à l'aise car c'est quand même impressionnant quand on arrive... 200 personnes, beaucoup d'allemands et moi qui n'en parlait pas un mot.

On se sent forcément un peu décalée mais tout le monde se mélange, très vite, on rencontre d'autres personnes. C'est quand même cool de se retrouver avec toutes ces personnes qui font le même métier que soi, qui ont la même passion, toutes aussi investies.

On a tous entre 20 et 30 ans, certains encore en études, d'autres en carrière. C'est aussi très intéressant tout le partage, la connaissance du métier, en fonction des pays, des cultures différentes.

Rencontres Wagnériennes

Quels opéras as-tu vu ?

Justine Maucurier

Rheingold, *Parsifal* puis *Siegfried*.

Rencontres Wagnériennes

Ton avis ?

Justine Maucurier

Très partagé.

Das Rheingold n'a pas été mon favori.

Pour être honnête, ça a été presque traumatisant pour beaucoup de boursiers.

J'ai trouvé que la mise en scène – très figée, extrêmement moderne – ne valorisait pas l'œuvre.

Peut-être m'attendais-je à quelque chose de plus classique, pour mon premier Wagner ...

Et ne parlant pas allemand, ne connaissant pas vraiment cet opéra, sans sous-titres, mise en scène très plate... cela a été un peu long.

Rencontres Wagnériennes

Et musicalement ?

Justine Maucurier

C'était fou... L'orchestre fait des choses jamais entendues ailleurs.

Ce sont des détails, des contrastes, l'engagement... C'est incroyable.

Les chanteurs m'ont laissé une impression plus mitigée, avec des voix merveilleuses ou d'autres, avec des wobbles étranges, des

(1) Interview réalisée le 28 septembre 2025.

vibratos sur des quintes... c'était des choses surhumaines.
En fait, c'est comme pour n'importe quel opéra, on a toujours ses favoris et ceux qu'on aime moins. Donc cette première expérience, a été un peu perturbante et j'en suis sortie, plutôt mitigée.

Rencontres Wagnériennes

Ton moment préféré ?

Justine Maucurier

L'ouverture.

C'était mes premières notes de Wagner, il y avait aussi cette attente et découvrir cette acoustique avec l'ouverture du *Rheingold*, je pense qu'on ne peut pas faire mieux.

C'était... le graal. Donc oui, ça a été un vrai choc. Les frissons et les larmes, quasi instantanées.

L'air d'Erda, que j'ai commencé à travailler, m'a beaucoup émue. En tant que contralto, on se projette forcément... Mais à le voir aussi bien interprété, on se dit qu'on a encore du travail (rires) !

Après, pour *Parsifal*, là, je m'étais vraiment renseignée, j'avais regardé un nombre incalculable de vidéos, en plus j'aime beaucoup celle qui chantait le rôle de Kundry, j'avais hâte de l'entendre.

Rencontres Wagnériennes

Et le résultat ?

Justine Maucurier

Eh bien, je pense que c'est la plus grosse claque de ma vie, l'expérience musicale la plus folle.

Je n'ai pas forcément les mots, mais c'était hors norme d'un bout à l'autre. Il est absolument génial de le voir dans le lieu pour lequel il a été créé, c'est sa dernière œuvre, c'est donc l'apogée de tant d'années d'écriture...

A ce niveau, *Parsifal* a vraiment été une vraie révolution pour moi.

Tout ce que j'avais projeté dans mon imaginaire, tout ce que je pensais entendre, s'est vraiment réalisé sur scène.

C'est difficile à décrire... au moment des entractes par exemple, il y a eu un réel besoin pour beaucoup de gens de rester seuls, de ne pas être en groupe à discuter de ce qui venait de passer.

C'était au-delà des mots. Et cela s'est senti le soir quand nous sommes tous rentrés. L'ambiance et les gens étaient changés, chacun s'est réfugié dans un intérieur très personnel, ça a été très fort.

Vocalement parlant, je pense avoir entendu des choses que je n'avais jamais entendu de ma vie.

Ce casting m'a sidérée, dans l'entière, Kundry, Parsifal, leur scène d'amour... c'était du bonheur, un paradis musical, l'orchestre, le chœur, tout était fou.

Les premiers chœurs n'étaient pas sur scène, ils ont donc chanté cachés, on a l'impression qu'ils sont à trois mètres. Ces chœurs sont vraiment très bons, avec ce son de chœur tel que je l'aime, très chaleureux, très rond, très allemand en fait.



© D. R.

Et porté par l'acoustique, on comprend que cet opéra a été créé pour cette salle, tout est vraiment fait sur mesure. C'est une vraie claque de se dire : « je suis actuellement dans la salle créée par Wagner, pour sa musique, et en plus je vois sa dernière œuvre ! »

Ça prend du sens, ce qui fait qu'émotionnellement, on ressort en ayant vécu quelque chose qu'on ne peut vivre qu'ici.

Rencontres Wagnériennes

Pour l'opéra suivant, la barre était donc bien haute...

Justine Maucurier

C'est sûr, mais *Siegfried* a été pile entre les deux autres, je pense.

Mise en scène toujours décevante, pour moi : décor quasiment unique sur quatre heures de musique, peu de mouvement ou des déplacements dont on ne comprend pas forcément le sens...

Rencontres Wagnériennes

C'était aussi les dernières représentations, certains commençaient clairement à fatiguer...

Justine Maucurier

Cela s'est vu pour le ténor, avec son air absolument incroyable, qui l'épuise dès le premier acte, alors qu'il y a tant de choses à tenir derrière...

Je me demande comment c'est humainement possible de pouvoir chanter tout ça.

On ne le blâme pas parce qu'on reconnaît l'effort et le travail qu'il a dû faire, mais c'est vrai que vocalement, ça a été compliqué, la mise en scène n'étant ni aidante ni portante.

Nous étions quelques-uns à craindre que sa voix ne craque... Cela a généré un inconfort parmi les spectateurs.

Malgré tout, musicalement c'était encore différent des deux autres opéras et cela reste une expérience hyper-intéressante.

Rencontres Wagnériennes

Après ces chocs émotionnels, comment redescend-on de la « Colline verte » ?

Justine Maucurier

On met du temps.

Je pense n'avoir pas encore tout conscientisé.

Ça viendra. Peut-être même dans un an...

J'ai vécu, entendu, rencontré tant de choses, très intenses.

C'est une semaine de grande « colo » pour adultes, il y a toutes ces rencontres humaines et il y a la rencontre musicale, une immersion totale, un vrai choc.

Du coup, on garde contact avec les gens, parce que ça permet aussi de pas vraiment partir de là-bas.

C'est génial de rencontrer une sorte de promo géante mondiale, et de se dire qu'un jour peut-être, on se retrouvera sur scène. À l'origine, je ne connaissais rien ni personne et grâce à cette expérience, j'ai maintenant plein de petits repères.

Rencontres wagnériennes

Et quand on voit la liste des anciens boursiers : Waltraud Meier ou Jonas Kaufman ...

Justine Maucurier

Et c'est vraiment quelque chose dont j'ai pris conscience en arrivant sur place.

Déjà, en recevant le mail, cette joie immense, j'ai littéralement sauté de joie. J'étais avec

Sharon, la directrice du Département Chant ... elle m'a subitement vu redevenir une enfant de huit ans !

Là-bas, j'y ai rencontré des gens qui attendaient ça depuis des années, ils réalisaient le rêve de leur vie. Là, on comprend qu'on vit quelque chose de vraiment exceptionnel, d'unique.

C'était beau, de les voir pleurer, avant, pendant, après... tout le temps, au moindre petit Wagner posé dans un jardin les larmes leur montaient aux yeux, je vous laisse imaginer, avec le nombre de statues de Wagner à Bayreuth ...

Rencontres wagnériennes

Passée cette magnifique expérience, maintenant c'est l'Académie Hans Heissler de Berlin, école dont sont notamment sortis Christian Thieleman, Sol Gabetta ou Camille Thomas ... Tu vas donc devenir Berlinoise ?

Justine Maucurier

Oui, et je ne sais combien d'années je vais y rester, cela va dépendre de comment je me sens dans cette ville et des opportunités qui s'offrent, je fais largement confiance à mon intuition, qui m'a bien portée jusqu'ici.

Rencontres Wagnériennes

Et Bordeaux ?

Justine Maucurier

Bordeaux ... Deux ans trop courts, intenses, bouleversants.

Émotionnellement parlant, c'est une ville très importante pour moi.

Je sais que je vais y revenir plusieurs fois dans l'année, pour recharger les batteries, cette ville m'est très chère. ■



© D. R.

Julie et quelques boursiers 2025.

LETTRES DE COSIMA WAGNER À SA FILLE DANIELA VON BÜLOW 1866 - 1885

Suite de la correspondance, inédite en français, de Cosima Wagner à sa fille Daniela von Bülow, parue en 1933, trois ans après le décès de Cosima, sous le titre Cosima Wagners Briefe an ihre Tochter Daniela von Bülow 1866-1885 (Lettres de Cosima Wagner à sa fille Daniela von Bülow 1866-1885). L'édition, « autorisée », est passée sous l'œil et le ciseau de la censure de Bayreuth et de la famille Wagner, et cette correspondance a assurément été soumise à des coupes ou des suppressions de lettres.

Petit rappel des différents enfants de Cosima Liszt, épouse von Bülow, puis Wagner :

- Daniela Senta von Bülow, l'aînée, née à Berlin, le 12 octobre 1860 ;
- Blandine Elisabeth von Bülow, née à Berlin, le 20 mars 1863 ;
- Isolde von Bülow, née à Munich, le 10 avril 1865 (quoique reconnue par Hans von Bülow, elle est la fille naturelle de Richard Wagner) ;
- Eva Maria von Bülow, née à Tribschen, le 17 février 1867 ;
- Siegfried Wagner, né à Tribschen, le 6 juin 1869.

Michel Casse.

130.

[De Naples à Rome, 4 novembre 1881]

Mon cher trésor, nous voici maintenant sous le soleil le plus glorieux ! Les enfants à la Villa d'Angri, nous les vieux attendant la voiture pour monter au Pausilippe. Türk,⁽¹⁾ qui a déjà fait une promenade enragée avec Fidi, ne veut pas entrer dans le salon, il fait si frais dans l'antichambre. Que t'ai-je écrit dans ma carte-postale de Foggia ? Je ne sais plus. Levi⁽²⁾ était très heureux et a maintenant tous les pleins pouvoirs imaginables. Joukowski,⁽³⁾ très fidèle au devoir, voulait rester tout le temps à Francfort, mais viendra probablement plus tard Palerme, si les fonds sont suffisants. S'il te plaît, remercie Malwida⁽⁴⁾ de tout cœur pour sa gentille lettre. — J'ai appris avec joie que grand-papa était aussi gai, car c'est important chez lui, et c'est ton œuvre. — Je veux dire, tu devrais sortir avec lui en voiture les jours de beau temps. Qu'en est-il des fonds ? Qui paie ? Veux-tu remercier la princesse de sa bonne volonté et lui dire que je lui serais néanmoins particulièrement reconnaissante si elle voulait faire une disposition écrite, car je tiens beaucoup à ce que ces papiers soient en ordre pour Siegfried. — Adieu, maintenant, ma chère créature, aujourd'hui à 5 heures nous partons avec le bateau à vapeur. Nous habitons ici dans l'appartement d'Arnim ! Je ne puis te dire combien je me sens étrange. Quelle que soit l'humeur, une chose reste certaine : l'Italie est belle !

As-tu écrit à Maman Schoeler ?⁽⁵⁾ Maintenant qu'elle n'a plus de nouvelles de toi — mais comme tu veux !

Vendredi 4 nov. 1881.

131.

[De Palerme à Rome, 5 novembre 1881]

Samedi.

Mon trésor, veux-tu lire la lettre ci-jointe et la poster immédiatement pour qu'elle arrive encore à Joukowski à Merano ?

Les enfants commencent à tenir le journal à partir de demain, et je t'écirai de manière raisonnable. Tu devrais seulement apprendre ici tout de suite les faits que je crains d'oublier. — « Quoi que ce soit, la vie, elle est bonne. »⁽⁶⁾ — Mon Dieu, que c'est beau lorsque quelqu'un comme Goethe peut s'élever jusqu'à prononcer cette parole de réconciliation, et quelle pitié lorsqu'une telle disposition n'est pas imitée. Une disposition de doux enthousiasme joyeux que seule une âme la plus pure peut connaître ! — Voilà, mon cœur, c'est tout ! Et le reste est une bénédiction sans fin. Ah ! comme je suis triste ! Mais je ne le dis qu'à toi — c'est pourquoi je ne puis pas t'envoyer de description !

132.

[De Palerme à Rome]

7 nov. 1881.

Je suppose, mon enfant, que les enfants t'ont tout raconté, j'ajoute seulement mon P. S. Dieu sait pourquoi je n'arrive pas à papoter avec toi ; des choses tout à fait différentes (l'« essentiel » glisserait ici Porges⁽⁷⁾) se présentent à moi quand je te parle, et ce que j'ai vécu (quelle audace !) ne me semble pas digne de notre attention ! D'un autre côté, j'ai absolument besoin que tu me communicates tout, si possible jusqu'aux vêtements que tu portes ! Merci pour ta gentille lettre aux enfants qui a aussi beaucoup ému en particulier Papa, mais « déconcerté » — mon enfant, tu ne serais pas « expédiée ». Et chaque situation ne donne-t-elle pas son conseil, urgent et déterminé ? Si je souligne un semblable petit trait,

(1) Professeur de Siegfried.

Herman Levi (Giessen, 7 novembre 1839 - Garmisch-Partenkirchen, 13 mai 1900), chef d'orchestre. Il créa *Parsifal* en 1882.

(3) Paul von Joukowski (1845-1912), peintre, il dessina quatre des cinq décors de *Parsifal*.

(4) Malwida von Meysenbug (Cassel, 28 octobre 1816 - Rome, 23 avril 1903), autrice des *Mémoires d'une idéaliste*, amie des Wagner et de Nietzsche.

(5) Amie des Wagner à Bayreuth.

(6) Dernier vers du poème *Der Brautgarn* (« Le Fiancé ») de Goethe (1824).

(7) Heinrich Porges (Prague, 25 novembre 1837 - Munich, 17 novembre 1900), chef de chœur, critique musical et auteur. Assistant de Franz Brendel à la *Neue Zeitschrift für Musik*. Partisan de Wagner, ses notes sur les répétitions et la mise en scène de Bayreuth furent publiées dans les années 1880 dans les *Bayreuther Blätter*.



L'Hôtel des Palmes de Palerme, où sont descendus les Wagner, en 1880.
Tirage albuminé d'une photographie de Giuseppe Incorpora (1834-1914).

c'est parce que tu as déjà eu et auras encore dans ta vie des tâches trop importantes, ainsi que des relations trop élevées pour que de pareilles petites opinions ou expressions un peu étroitement allemandes puissent te convenir. Ci-joint les lettres des deux Marie Hohenlohe. ⁽¹⁾ Bien que de tels retours soient très peu économiques ! Pourrais-tu trouver quelque chose pour Dorchen, peut-être une petite bourse à broder pour elle, dont la broderie imiterait une coccinelle ? Tu sais combien je suis pour donner à chacun ce qui lui revient, et combien je t'ai vivement recommandé les formes déférentes de la jeune fille, mais je voudrais que tu preserves une certaine égalité — en accordant à la princesse, à la femme, toute la préséance imaginable — et c'est pourquoi un ouvrage fait à la main pour la petite, avec la coccinelle, me paraît le plus joli.

(1) Marie Pauline Antoinette princesse zu Sayn-Wittgenstein-Ludwigsburg (Woroninice,auj. Voronivtsi, Ukraine, 18 février 1837 - château de Friedstein, près de Stainach, Styrie, 21 janvier 1920), épouse du prince Konstantin zu Hohenlohe-Schillingsfürst. Elle était la fille de Carolyne de Sayn-Wittgenstein, longtemps compagne de Liszt.

Sa fille Dorothea zu Hohenlohe-Schillingsfürst (Vienne, 10 avril 1872 - château de Feistritz, à Ilz, Styrie, 31 mars 1954), dite plus bas « Dorchen ». Elle épousera le comte Vollrath Raimund Anton Karl Eustach von Lamberg (Graz, 20 septembre 1866 - Feistritz, 22 février 1958).

Et maintenant, adieu, enfant de mon cœur ! « *À la guerre comme à la guerre** » m'a répondu Rubinstein ⁽²⁾ quand je lui ai demandé pourquoi il ne t'avait pas écrit. Je crois qu'il est très malade. — Au moment du départ, Wiwi ⁽³⁾ parla de devenir vieille fille, et je répondis ainsi d'un ton doctoral : c'est un signe de manque d'intérêt vis-à-vis d'autrui et d'absence de bonté, lorsqu'on ne se s'attache à personne. C'est pour cela que l'on parle des vieilles filles avec un peu de dédain, lorsqu'une grande pauvreté, la laideur, ou un amour fidèle et malheureux ne confèrent pas à leur état la respectabilité, et parfois la sainteté. — Je crains une chose, c'est que vous, les enfants, ne soyez trop habituées à discuter et rire de tout, et que cela ne soit un obstacle à un sentiment sérieux, voire, le cas échéant, à un rapprochement sérieux. — Voilà, c'était encore une fois le prêche, et maintenant un baiser du cœur !

C. W.

Comment s'est donc passé l'adieu dont parle Marie Hohenlohe ?

* En français dans le texte, comme tous les mots en italiques suivis d'un astérisque.

(2) Joseph Rubinstein (Starokostiantyniv, alors en Russie, auj. En Ukraine, 8 février 1847 - Lucerne, 15 septembre 1884), pianiste, lève de Liszt.

(3) Melanie von Staff-Reitzenstein dite « Wiwi » (1866-1939), amie des filles Wagner.

[De Palerme à Rome, 12 novembre 1881]



« Dorchen » en 1880.
Portrait de Dorothea zu Hohenlohe-Schillingsfürst
par Victor Angerer, de Vienne.

133a.

[De Palerme à Rome, 12 novembre 1881]

Pourquoi aucune lettre de toi, mon cœur ? Je suis vraiment inquiète et ne peut même pas me disputer aujourd'hui ! Je viens de passer une heure et demie à me promener avec Rubinstein, il avait beaucoup de choses sur le cœur, entre autres un déménagement, et avait besoin d'une avance, mais je crois que les choses deviennent peu à peu « avantageuses ». — Si la poste apporte une lettre, je répondrai demain à la première heure. Mais cet affreux navire... le navire... ne le vois-tu pas encore ? ⁽¹⁾ Il ne vient tout simplement pas au moindre mauvais temps ! Je n'aime pas les îles. — J'ai commencé une nouvelle et acheté un vieux tissu ; ce sont mes nouvelles ! Mais la chapelle palatine est la plus belle chose que l'on puisse voir, or et mosaïque, et inspire de la sympathie pour les Normands de Gobineau. — En fait, ici, il faudrait écrire toute la journée, parce que tellement de choses se perdent assurément. Et les gens sont très apathiques. Salue Adelheid, ⁽²⁾ salue le cher grand-papa, et fais ce que tu veux avec la princesse Caroline, mais écris !

C. W.

Samedi.

« J'arrive maintenant » — ta chère lettre m'a été apportée par Papa, qui m'a demandé ce que je lui donnerais en échange. Parce que j'étais inquiète. Dis-moi, mon cœur, as-tu reçu les premières lignes que je t'ai écrites aussitôt après notre arrivée, et dont j'ai seulement conscience qu'elles étaient un cri du cœur ? Je te le demande parce qu'ici l'on entend parler à tout moment de vols commis par des fonctionnaires et que la poste n'est peut-être pas organisée à la manière de Stephan. ⁽³⁾ Des lettres se sont déjà perdues. — Quand tu verras Miss Cartwright ⁽⁴⁾ (encore une vieille fille !) tu la remercieras beaucoup pour sa lettre, tu m'excuseras et lui présenteras Malwida. Des cartes de visite ! ... Mon cœur, tu sais combien je n'aime pas me montrer autocratique, mais je ne *préfère* vraiment pas ; si tu vas quelque part avec Molly, écris ton nom au crayon sur des cartes vierges ; si tu es avec grand-papa, c'est inutile. Avec des cartes, tu es émancipée et placée à peu près comme un laideron de 30 ans. Veux-tu dire mon opinion à la princesse, mon enfant, j'ai terriblement pleuré sur ta description de l'adieu à la gare, sur la chose elle-même, et sur le fait que, dans tes jeunes années, tu « vois ce que tu vois » et... le dis sans détours. Je sais que cela se fait uniquement de toi à moi... mais cherche néanmoins des expressions douces et transparentes pour certaines personnes ! Tu me comprends, mon enfant ? ... J'ai relu la description de l'adieu et j'ai trouvé que j'étais trop sévère. Seulement « boisson », etc., évite peut-être de tels mots à cause de ta « douce jeunesse », comme dit Shakespeare. Ah ! l'audition ! Je l'ai vue. Et l'état, je l'ai vu venir, et ai toujours eu peur que l'intelligence créatrice se perde avec la force. Mais, ne crois-tu pas que, notamment à Rome, cette certaine absence est particulièrement vive ? Rome incarne pour lui tous les échecs : celui de sa relation principale, celui de sa carrière artistique en Allemagne, celui de ses relations avec l'Église, et je pense que cela lui pèse, ainsi que les rapports avec la princesse, au jugement de laquelle il ne se fie plus, après, l'avoir aveuglé suivi durant des décennies ! ... Malwida écrit qu'elle ne l'avait jamais trouvé aussi joyeux — je n'arrive pas à accorder cela. J'ai été épouvantée par les propos de la princesse, l'amour ne parle pas ainsi, il voit toujours la beauté, même si elle a disparu pour les autres, et s'il ne la voit plus, alors il se tait. Dans un roman, *Louis Lambert*, que tu liras plus tard, Balzac a merveilleusement représenté cette relation de la femme avec le génie malade. Voilà l'amour, la seule

(3) Heinrich Stephan (Stolp, auj. Słupsk en Pologne, 7 janvier 1831 - Berlin, 8 avril 1897), chargé par le gouvernement de nationaliser le service postal, directeur des postes de la Confédération d'Allemagne du Nord en 1870, puis directeur général des postes du Reich en 1876, sous-secrétaire d'État chargé de la poste en 1880 et ministre d'État du Reich en 1895. Réorganisateur du système postal allemand, il introduisit la carte-postale, ainsi que les premières lignes téléphoniques en Allemagne en 1877. Il fut à l'initiative de la conférence internationale de la poste à Berne en 1874, qui aboutit à la création de l'Union générale des postes, devenue l'Union postale universelle, amenant une standardisation dans le monde entier. Anobli en 1885.

(4) Wanda Cartwright (Paris, 22 juin 1849 - ?) fille de Clementine Gaul qui épousa William Cornwallis Cartwright (24 novembre 1825 - 8 novembre 1915) quelques mois avant sa naissance. Son père officiel était un collectionneur d'art réputé, auteur et homme politique libéral, fervent partisan de l'unité italienne, et vécut beaucoup à Rome. Wanda Cartwright semble s'être marié quelques temps avant 1887.

(1) Allusion à l'acte III de *Tristan et Isolde*.

(2) Adelheid von Schorn (Weimar, 10 janvier 1841 - *Ibid.*, 7 décembre 1916), autrice, élève de Franz Liszt.

grande chose pour les femmes ! Je le vois toujours à travers tout et conserve vivant ce qu'il m'avouait dans des instants fulgurants et passionnés, qu'il m'élève au-dessus de tout ! Maintenant, mon enfant, écoute ce que je te dis, et fais-le connaître si tu le veux à Marie Hohenlohe. Si l'état de faiblesse, je veux dire celui de l'esprit, devait s'aggraver, j'interviendrais alors de la manière la plus résolue, j'irais le chercher soit à Pest, soit à Weimar, soit à Rome, l'installerais chez nous à Bayreuth, le soignerais, m'occuperais de lui, le prendrais avec nous, et Dieu m'aidera à remplir cette mission, qui est la mienne, sans nuire à autrui. Vous m'y aiderez. Il me faut attendre le moment où je pourrais dire que maintenant il m'appartient, mais où je le dirai avec joie, parce que je sais que chez nous il se sent chez lui. Veux-tu demander à Marie Hohenlohe, s'il insiste pour Pest, de me donner des nouvelles de son état, si tu ne juges pas absolument nécessaire de l'accompagner. Je pense qu'il sera bien chez nous, si seulement le moment vient où il renonce à ses chaînes fantomatiques et à sa prétendue indépendance pour se confier à notre étoile. —

Dimanche matin. Un soleil magnifique et des roses merveilleuses m'enveloppent de leur parfum et de ses rayons — veux-tu jouir de quelque chose de similaire, mon cœur ? — Salue je te prie M^{me} Boutjnieff, dont le fils est un ami de Joukovsky, je l'aime bien parce qu'elle est très vivante (elle est la mère de la princesse Barjatinsky). Et Ada Pinelli, ⁽¹⁾ tu ne la vois pas du tout ? Je puis me représenter l'embarras

(1) Ada von Treskow (Dorotheenstadt, auj. Berlin, 31 mars 1837 - Steglitz, auj. Berlin, 11 décembre 1918). Elle avait épousé en 1866 Giuseppe Pinelli-Rizzutto, chef de la direction du ministère de la justice italien, dont elle vécut séparée à partir de 1881. Elle rencontrera les Wagner à Venise. Autrice sous le pseudonyme de Günther von Freiberg.

dans l'atelier ! C'est quand même gentil de la part d'Ezechiel de t'avoir offert des vues palermitaines. Les enfants aujourd'hui sont à Monreale, qui est une merveille. — Dieu sait si je me sens parfois étrange, mais jamais amère ! Je te serre dans mes bras de toute mon âme.

134a.

[De Palerme à Rome, 18 novembre 1881]

Vendredi soir.

Cela nous semble à nouveau une éternité sans nouvelles, et ce soir Papa ne se sent pas bien du tout, il a eu ses crampes de poitrine sur la promenade et était très fatigué ! ... J'espère qu'une petite faute de régime en est la cause. Demain, le préfet local doit lui rendre visite et un certain marquis Guccia (ami de Judith Gauthier) m' a fait toutes sortes de propositions pour des présentations, je lui ai pour l'instant répondu de manière très évasive, mais ai commandé ma robe bleue à Bayreuth pour peut-être voir une fois un bal avec Ponsch, comme autrefois avec toi à Naples. Ce ne serait qu'en janvier. Peut-être as-tu une toilette de reste pour Ponsch que l'on pourrait alors faire arranger. Mais il est vraisemblable que même cela ne donne rien. Ci joint, la lettre de Wolzogen, et un essaim de pensées. Aujourd'hui, vers midi, j'ai eu une conversation avec toi, au cours de laquelle j'ai également formulé tes objections ; c'était sur l'utilisation du destin, que faisons-nous de ce que la vie nous offre ? et toutes sortes de choses qui s'y rattachent. Une mission ? La plus grande bénédiction, à laquelle il nous faut seulement demander d'être à la hauteur. Comment suis-je disposée vis-à-vis de moi-même ? Là où tous avaient le droit d'être sévères, il



© Berthold Werner - Wikipedia

« Les enfants aujourd'hui sont à Monreale, qui est une merveille ».
Monreale, le cloître et la tour sud.

me faut moi-même ressentir la plus grande indulgence, et tout éloge doit éveiller en moi un reproche personnel d'indignité, parce que je suis arrivée à ma mission par le malheur d'autrui ! À propos des femmes, plus leur situation et leurs pensées sont libres, plus leurs mœurs doivent être douces et féminines. — Stein ⁽¹⁾ m'a envoyé son très joli dialogue Bach, Heinrich et Eva apparaissent ! ⁽²⁾ Je te laisse maintenant, mon enfant, en espérant que quelque chose arrivera demain (Schnappauf ⁽³⁾ sait déjà qu'une lettre de toi signifie quelque chose). —

Samedi : la tempête fait rage, ce ne sont pas les « mugissements de secousses sismiques », mais j'aimerais écouter ce vacarme s'il ne me disait pas à chaque vague que le bateau a du retard et que finalement il n'arrivera pas du tout ! — Ma joie aujourd'hui, ce fut un bouton de rose qui s'est ouvert ; le corbeau me l'a cueilli hier au jardin anglais, je l'ai porté pendant toute la promenade un peu « avec douleur » ; à la maison, il y avait plein de misères et de problèmes, je voulais le jeter, mais je m'interrompis dans les affaires, le plaçait avec quelques difficultés dans mon verre à dents, et lui dit, en songeant à Papa et à vous : « rends-moi le mal que je me suis donné pour toi »... aujourd'hui, celle qui était encore entièrement fermée hier s'est complètement épanouie et me salue pleine de promesses.

134b.

[De Palerme à Rome, 20 novembre 1881]

La lettre est arrivée aujourd'hui dimanche, le 20 du 16 ! Oh ! fais bien attention à l'heure du courrier. Je t'écris *sérieusement** demain. Ce n'est que mon P. S. — Le préfet a rendu visite à Papa ; un homme fort intelligent à ce qu'il paraît, qui s'est comporté de manière très obligeante et bien informé. — Dis-moi, mon trésor, as-tu pu me procurer une toilette à Rome ? Rien d'exagéré ; comme cadeau de Noël de Papa pour d'éventuels dîners et bals, et à utiliser en été. Quelque chose qui passe inaperçu, mais de bien fait. — Avec la bourse pour Dorchon Hohenlohe, je voulais dire un sac à bonbons ; une fois brodé, tu le ferais remplir. J'écirai demain et mardi, c'est juste pour saluer. La comtesse La Tour ⁽⁴⁾ et Gobineau viennent à Rome ! — Renan me fera très grand plaisir, car je n'ai pas la même opinion de Marc-Aurèle ⁽⁵⁾ que grand-papa. Adieu, enfant de mon cœur, comme tout est étrange ! Je crois que je pourrais ne plus ouvrir la bouche. « *Talent maladi** », j'ai trouvé cela flatteur, c'était ainsi qu'on parlait de Chopin ! — La princesse a-t-elle compris l'absence de cartes ?

(1) Heinrich von Stein (Cobourg, 12 février 1857 - Berlin, 15 juin 1887), philosophe et pédagogue. Il avait été le précepteur de Siegfried Wagner. Il publia plusieurs dialogues philosophiques ainsi que, en 1883, en collaboration avec Glasenapp, le premier biographe du compositeur, un *Lexicon-Wagner*.

(2) Heinrich Bach (Wechmar, 16 septembre 1615 - Arnstadt, 10 juillet 1692), grand-oncle de Jean Sébastien Bach et le grand-père de Maria Barbara Bach. Il est le fondateur de la lignée des Bach d'Arnstadt. Il avait épousé Eva Hoffmann.

(3) Le barbier de Richard Wagner, que le couple avait emmené à Palerme.

(4) Marie-Mathilde Ruinart de Brimont (Paris, 12 décembre 1838 - Rome, 27 mars 1911), peintre et épistolière. Elle avait épousé le 9 février 1867 à Turin le comte Victor Sallier de la Tour (1827-1894), diplomate au service du royaume d'Italie. Elle avait rencontré Gobineau en 1872 à Stockholm avec qui elle se lia d'amitié.

(5) Le septième et dernier volume de *l'Histoire des origines du christianisme* d'Ernest Renan (« Marc Aurèle ou la fin du monde antique ») venait de sortir.

[De Palerme à Rome, 21 novembre 1881]

Mon cher trésor,

Nous étions vraiment inquiets, et nous avons tous fait des rêves sinistres, mais maintenant tout va bien à nouveau ! ... Mais commençons tout de suite par ce qui fâche : je vois qu'une lettre assez détaillée adressée à Malwida, que j'écrivis dans une disposition particulière, s'est perdue ; s'il te plaît, dis-lui combien je suis désolée, parce que je me suis tout de suite tournée vers elle la première semaine ici. Ci-joint, une conclusion de Joukowsky, qui te montrera comment il est disposé, il va à Bayreuth, puis à Francfort chez le costumier et vient ici plus tard. — Je suis très heureuse que tu voies « un peu » quelque chose ; Kopf ⁽⁶⁾ est une célébrité romaine, il a notamment réalisé un médaillon de M^{me} Wesendonck et de la grande-duchesse de Saxe. Veux-tu dire à grand-papa que, sur sa recommandation, je lis la correspondance de Talleyrand avec beaucoup d'intérêt. Ça n'a ni queue ni tête. Je rebrousse *chemin* rapidement et déclare que, *évidemment*, le médaillon me fera plaisir ! Pour ce qui est des cadeaux de Noël : à la princesse pour le Nouvel An (!) de très belles, voire extrêmement belles, fleurs ; à Adelheid, un souvenir romain (pour Noël) ; et à Molly, aussi pour Noël, un livre saint, Eugénie de Guérin (elle l'a probablement) ou *l'Introduction à la vie dévote** de saint François de Sales, quelque chose dans ce style, de classique, afin que tu preserves ta dignité de protestante et ne sembles pas non plus lui donner de leçon. Le mot de Nadine fait partie des omissions qui m'ont attachée à elle et qui l'ont marquée du sceau du génie.

Je renonce à la robe ! S'il devait y avoir un bal, je porterai ma vieille « Shéhérazade », que je me fais envoyer de Bayreuth, et pour le reste mon avarice espère s'en sortir. Mais le col sera très précieux. — Alexandra Széchenyi ⁽⁷⁾ a écrit, inquiète au sujet de grand-papa, je l'ai rassurée. Tu as bien reçu les *B. Blätter*, un demi volume double ! Porges, bien intentionné, également bien ressenti et pensé, est mauvais dans l'expression ! Bruno Bauer bien, à l'exception du passage sur le christianisme, Stein un peu affecté, Lämmermeyer superflu. ⁽⁸⁾

Je retire ce dernier commentaire après lecture, il contient entre autres beaucoup de bonnes choses sur *Lohengrin* et *Parsifal*, de moins bonnes sur le *Vaisseau* et *Tristan*. L'ensemble mérite cependant d'être lu. Liras-tu Porges à grand-papa ? Raconte-moi son impression. Les enfants t'ont sans doute raconté notre promenade ; le XVIII^e siècle s'est déchaîné ici, et assurément *dans la construction* ; je suis heureuse, la plupart du temps, lorsque je reviens à la mer et à la montagne, tant le sentiment souffre horriblement de l'insolence des fioritures. Lorsque j'eus contemplé avec saisissement non seulement la crypte de la cathédrale avec les tombeaux plus

(6) Joseph von Kopf (Unlingen, 10 mars 1827 - Rome, 2 février 1903), peintre et sculpteur, anobli en 1897.

(7) Alexandra Sztaray-Szirmay et Nagy-Mihály (1843-1914), épouse d'Imre (Emmerich) Széchenyi de Sárvár-Felsővidék (Vienne, 15 février 1825 - Budapest, 11 mars 1898), diplomate et homme politique. Ambassadeur d'Autriche à Stockholm, Francfort, Bruxelles, Saint-Petersbourg, puis Naples de 1860 à 1864, il sera en poste à Berlin de 1878 à 1892. Ami de Liszt et de Johann Strauss fils, il composa des lieder, des pièces pour piano ainsi que des quatuors à cordes et des œuvres pour orchestre. Une partie de sa musique a été publiée sur disques.

(8) Auteurs de différents articles publiés dans le numéro des *Bayreuther Blätter*, organe « wagnérien » publié par Wolkenstein.



**Sarcophage de l'empereur Frédéric II Hohenstaufen
dans la cathédrale de Palerme.**

anciens mais aussi la tombe du grand Frédéric II pourchassé à mort, je me suis dit : « Voilà ce qu'étaient les êtres, voilà ce qu'était l'esprit », en découvrant à nouveau la hideur bariolée mais aussi blanchâtre de l'église proprement dite. « Ce furent ceux-là à qui il fut permis d'évincer et de remplacer celui-ci ! » Ton impression du tableau de Palerme m'a fait plaisir, elle correspond tout à fait à la disposition d'esprit dont je viens de te parler. Mais pourquoi : « je n'y comprends rien » ? — un « il me semble », ici ou là, suffit amplement à soutenir notre avis d'amateur. Ces Arabes avaient comme les Normands — tu as raison, mon enfant — à dire une « une vraie parole sérieuse », ce qui les suivit fut mensonge et trahison, je puis en faire ici l'observation à chaque pas. Parle-moi du Capitole et de Helbig. ⁽¹⁾ Voir le Vatican avec « Kopf » serait, je crois, « fructueux ». Il va de soi que je donnerai quelques lignes à Sgambatti ⁽²⁾ pour Rich-ter : rappelle-le moi. Ch... ? très convenable je crois, mais la colère de Caroline non seulement à redouter mais à respecter ! Dans ma lettre à Malwida, je lui avais dit de s'occuper de Wanda Cartwright, la

pauvre ! Salue celle-ci du fonds du cœur de ma part. Le dialogue est entre Heinrich Bach et Eva Bach, son épouse. Stein a vu Gersdorff peindre joyeusement à Leipzig et n'a pris aucun plaisir à sa gaîté, je ne sais si c'était pour ses réalisations, il a aussi rencontré Rée. Rubinstein remercie pour les salutations et regrette de n'avoir rien pour ses *Tableaux*. ⁽³⁾ Que grand-papa en fasse l'éloge a également réjoui Papa. Maintenant, adieu, ma chérie, ne garde pas trop longtemps le silence, ce n'est pas seulement que l'on est inquiet (lettres perdues, santé, etc.) mais cela manque à l'existence. J'écris tout de suite à Caroline Wittgenstein. Je suppose que la princesse ne tient pas à Noël, sinon un ouvrage manuel serait également indiqué ! Raconte-nous un peu tes rapports avec elle.

Une requête pour Papa : des biscottes ; ses oublies de Carlsbad tirent à leur fin, je pense qu'on obtiendra sans doute les bonnes biscottes allemandes par l'intermédiaire de Keudell. ⁽⁴⁾ Ou bien trouverais-tu quelque chose de semblable aux oublies ? ... « Fidèle jusqu'à la mort » — c'est bien ! Nous te serrons dans nos bras à *qui mieux mieux**.

136.

[De Palerme à Rome, 29 novembre 1881]

Lundi.

On ne va pas tarder à appeler à table mais je veux quand même, mon enfant de cœur, entamer encore une de mes innombrables conversations intérieures « quelque peu » indicibles. — Grand-papa ! Voilà un sujet, et je vois d'ici l'erreur de Malwida. Les fautes dans sa vie ne sont-elles pas tout à fait indicibles ? — Il a en effet sacrifié tous ses sentiments naïfs à une inclination tendant au reniement de ces sentiments. Et tout fut déformé, ses œuvres qui pouvaient prétendre à une reconnaissance immédiate (« ce qui brille ») furent combattues, leur causant ainsi tort et préjudice, car aujourd'hui, en étant exhumées, elles ne justifiaient pas ces luttes et décevaient. Les femmes ne lui ont pas vraiment gâché sa carrière ecclésiastique, mais eurent le pressentiment qu'il s'engageait dans une servitude, peut-être humiliante ; car Dieu seul sait où elle l'aurait placé. Je ne considère pas sa relation avec la princesse comme heureuse, mais telle qu'elle tourna un jour, ils devaient se marier. Ce n'était ainsi pas un lien, mais demeurerait une chaîne. Ses goûts de bohémien ont conduit ton grand-papa vers le tape-à-l'œil, le tapageur, mais s'il n'est pas allé la chercher, il l'a cependant acceptée et tenue en haute estime ; je considère comme funestes cette séparation et le fait de ne pas devenir tout à fait prêtre. Tout est chancelant maintenant, hormis — assurément — sa foi en Dieu, sa foi en l'Église est celle du mondain et ne pouvait par conséquent pas le pousser au pas décisif. Ce qui demeure de toute cette activité enchanteresse, c'est la grandeur, qui ne se reniera pas, et l'originalité — qui le fait finalement apparaître néanmoins comme un dieu à côté de tous les autres. Ta destinée, maintenant, mon enfant ? Ta position auprès de ton grand-père est certainement des plus naturelles et des plus

(1) Julius Helbig (Liège, 8 mars 1821 - *Ibid.*, 15 février 1906), peintre et historien de l'art, influencé par le mouvement nazaréen.

(2) Giovanni Sgambatti (Rome, 28 mai 1841 - *Ibid.*, 14 décembre 1914), pianiste, compositeur et chef d'orchestre, élève de Liszt. Après sa rencontre avec Richard Wagner, en 1871 à Bayreuth, celui-ci l'avait recommandé à son éditeur, Schott.

(3) Compositions de Rubinstein sur des motifs de l'*Anneau du Nibelung* et de *Tristan et Isolde*.

(4) Robert von Keudell (Königsberg, 27 février 1824 - Königsberg in der Neumark, auj. Chojna, Pologne, 26 avril 1903), diplomate, alors ambassadeur d'Allemagne à Rome. Excellent pianiste et ami personnel de Franz Liszt.

dignes, et te donne l'occasion de déployer devant toi et autrui le meilleur de l'être féminin. Tu es également indépendante et si seulement tu preserves avec la plus grande attention ta nature jeune de jeune fille, réservée, modeste et se soumettant de bon gré, alors je ne connais pratiquement aucune situation de la vie où serait offerte la possibilité de développer, dans une aussi riche mesure, toutes les qualités nobles. À Pest, tu tiendrais une maison en étage, en conséquence de quoi tu aurais beaucoup plus à t'occuper de lui. J'aimerais maintenant savoir s'il te veut ; je dirais presque : oui. Notre conclusion ne peut donc être douteuse. Je compte sur toi, plus tu seras indépendante, moins tu seras émancipée, et plus tu seras assurée, ferme à l'intérieur, plus tu seras douce à l'extérieur. Penses-tu que tu devrais en parler à la princesse Caroline ? Je veux dire de l'établissement à Pest ? À vrai dire, je lui dois une réponse ; je l'ai négligée pour ne pas mettre trop l'accent sur sa tutelle, que je ne devrais pas nier par ailleurs. Je suis encore excusée par le voyage et l'installation, mais s'il te semble qu'elle attend une lettre, j'écirais de suite, car elle est l'autorité féminine pour nous là-bas. — Je suis désolée que Nadine Helwig ne te montre que son côté absurde, je crois qu'on ne peut réellement la voir que dans les musées, où ses connaissances peuvent nous stupéfier ; être simple, cela ne réussit qu'à très peu de gens. Comme notre bonne Malwida, en revanche, est formellement sublime ! A-t-elle reçu ma lettre ? Tu peux toujours t'excuser auprès de grand-papa si quelque chose te paraît douteux, c'est ce qu'il y a de magnifique avec l'enfance, j'ai trouvé que tu te servais toujours trop peu de Maman, mais il faut de l'expérience et de la maturité pour savoir de quel avantage peut être la suppression de sa propre personne, combien cela se passe alors en douceur. — J'ai tout à fait compris ton état d'âme dans la Campagne romaine ; hier, la mer était semblable à un coquillage rose, qui se mouvait doucement et, dans une pareille disposition, c'est comme si l'homme n'avait besoin que d'air et de lumière pour être heureux. — J'ai lu Renan avec beaucoup d'intérêt, et la remarque de grand-papa m'a étonnée dans la mesure où il avait souligné certaines choses qui correspondaient tout à fait à sa manière d'être ; cette dissimulation constante par *bonne tenue* et par besoin de bien accepter les gens. La description — je l'ai dit à Levi à qui j'ai écrit hier — m'a rappelé les figures de mosaïque du XVIII^e siècle qui attirent l'œil dans la chapelle Palatine à côté d'autres vénérables au maniérisme naïf. C'est d'un charme inapproprié, mais la figure de l'empereur m'a de nouveau beaucoup émue. Le monde antique est parvenu jusque-là en sagesse, bonté et dépassement de la vie, mais l'étape suivante, qui représente une fracture, c'est le christianisme, où la sagesse se transforme en joyeuse folie divine. Nous lisons maintenant tous les soirs un acte de *Henri VI*. Hier, la scène de la bataille, le roi, entre le parricide et l'assassin de son fils, et la capture, nous a de nouveau saisis d'une manière inexprimable ; c'est un triomphe du christianisme que ce pauvre roi faible apparaisse comme le véritable héros en face de tous les puissants fauves héroïques qui l'entourent. Et la manière dont le mot satisfaction résonne comme son bien dans la bouche du détrôné, inquiet pour sa femme et son fils, il agit ainsi avec la force d'une mélodie. Wolzogen a écrit hier à Ponsch de manière tout à fait ravissante, avec esprit et charme. En ce qui concerne Joukowsky, je crois qu'il était maladroit mais pas indélicat. Pense seulement que j'aurais bientôt fait quelque chose de semblable

à son sujet. Je lui ai écrit au sujet d'éventuelles dispositions à l'égard de grand-papa, et lui disait que nous comptons sur lui pour cela (maison, etc.) et ai laissé courir un « cher Paul », j'eusse préféré en faire un « cher fils Paul », mais ma timidité naturelle devant ce qu'il est arrivé m'en a empêché. Il était en même temps moins craintif et plus timide, je me demande pourquoi, peut-être à cause de grand-papa. Je lui ai fait part de *talent maladif* dans l'intention de lui dire quelque chose d'agréable, et ne comprends par pourquoi cela t'a gênée ; j'appelle cela être embarrassée, ne pas être libre. Maintenant, le comte Gobineau va bientôt venir à Rome, il se présentera aussitôt chez vous, j'espère que tu le verras beaucoup. — As-tu des nouvelles de Mimi ? Et, mon cœur, une prière : je souhaite pour Noël un beau fichu blanc en dentelle, cela ne se trouve pas si facilement ; Papa veut me l'offrir ; Mimi voudrait-elle avoir la grande bonté de se le procurer ? Il doit habiller des robes hautes et, si possible, aller avec des robes ouvertes. Il va de soi que je m'en remets entièrement à Mimi, et crois-tu que je pourrais commander la robe chez M^{me} Spitzer ? ⁽¹⁾ mais alors cela n'arriverait jamais. Je crois que tu trouveras un modèle à Rome. — Rubinstein a passé 5 semaines ici tout seul. Tu peux t'imaginer dans quel état nous l'avons trouvé ! J'appelle cela être malade. À présent, il vient tous les soirs et est tout à fait humain. Il demande à te saluer. — Maintenant, adieu, mon cœur, les enfants recommenceront leur journal demain, et l'enverront samedi ou, mieux, dès la réception de ta lettre, je m'en tiendrai à mardi. Nous te serrons dans nos bras avec tendresse. Ma bénédiction t'accompagne.

C. W.

Mardi 29.

Marenholtz ? Ritter ? Standhartner ? Je ne suis pas très en faveur de la photographie. Tu connais mon programme de la jeune fille. Qui réclame à Pest ? Qu'ont dit grand-papa et Caroline de mon opinion à propos des cartes ?

Le parfum des oranges est si fort qu'il a pour moi quelque chose de l'ordre de la pharmacie ; *la mariée est trop belle**.

S'il te plaît, ne cristallise pas ta disconvenance avec les arts plastiques. — Tu as sans doute un sens pour cela et tu le développeras.

137.

[De Palerme à Rome, 9 décembre 1881]

Vendredi.

Avec le secours du bon soleil je pense décidément que je recevrai une lettre aujourd'hui, mon bon enfant des nuées, car tu ne nous inquiètes jamais ni ne nous cause de difficultés, comment pourrais-je dire, de pensées, et ce n'est ni de ta faute ni de la mienne ! Le destin, dont nous sommes maintenant décidées à nous faire un bon ami, put se montrer aussi revêche qu'il le veut, nous voulons lui apprendre les bonnes manières par notre affabilité, comme on le fait parfois avec des voisins endurcis ! ... Voici une lettre de C[aroline] W[itzenstein] qui nous a extraordinairement divertis. Pour moi, il y avait un petit reste, à savoir que tu ne me signalais pas le fond du pourquoi des cartes de visites. Ainsi, mon cœur, tu me dis quelque chose, je me prononce

(1) Ernestine Spitzer (22 avril 1836 - 13 mars 1897), fondatrice de la maison de mode G. & E. Spitzer à Vienne.

contre. Tu dois alors me dire : c'était pourtant nécessaire pour telle ou telle raison, alors tout va bien, mais le silence n'est pas joli ! ... Je t'en prie, remercie la princesse d'avoir eu la bonté de me parler de tout en détail, et dis-lui que je lui donne raison en tout ; cela lui donnera d'un seul coup la croyance, ou plutôt la certitude de ta confiance, qu'elle désire. Le fait qu'à Rome tu aies dû d'abord aller chez Malv[ida] montre combien, à travers toutes les originalités, elle a conservé un sentiment de ce qui est juste et bien. Je suppose que tu as écrit à ton père, même si tu ne m'a pas répondu non plus sur ce point. On dit qu'il quitte Meiningen, ce qui m'a fort attristée. Si tu ne lui as pas écrit en ignorant son souhait, profite donc de l'occasion de Noël. Songe toujours, mon enfant, que la mort peut nous enlever les nôtres, combien alors nous devons nous inquiéter d'en avoir fait assez pour eux ; aussi — tu le sais — on peut commander à tout, si seulement de son côté l'on est sans cesse compatissant. Seul le dévouement est de mise envers les parents, mais face à une destinée telle que celle de ton père, il faut encore y ajouter quelque chose de tout à fait particulier, et rien ne peut blesser de la part d'un père malheureux. Pour cette relation (comme pour toutes d'ailleurs), prends la position depuis laquelle tu l'envisages, ne te laisse troubler l'esprit par rien, et — tu verras, bien des choses qui te semblaient rigides et dures se plieront devant toi.

Mimi m'a très gentiment écrit, elle demande que tu lui rendes visite au printemps. Wolz[ogen] m'a prié de te remercier beaucoup de ta lettre, et Gross

demande des nouvelles, en fin de compte as-tu écrit à Marie ? — Je laisse maintenant cela de côté en attendant le bateau.

Vendredi soir. Pas de lettre, alors je garde moi aussi le silence et ajoute seulement que j'aimerais beaucoup recevoir les *Bohémiens*⁽¹⁾ que la princesse m'offrit. Il semble que le passage sur les Sémites était déjà là il y a 23 [ans]. Mais pas de bavardages et de rumeurs maintenant !

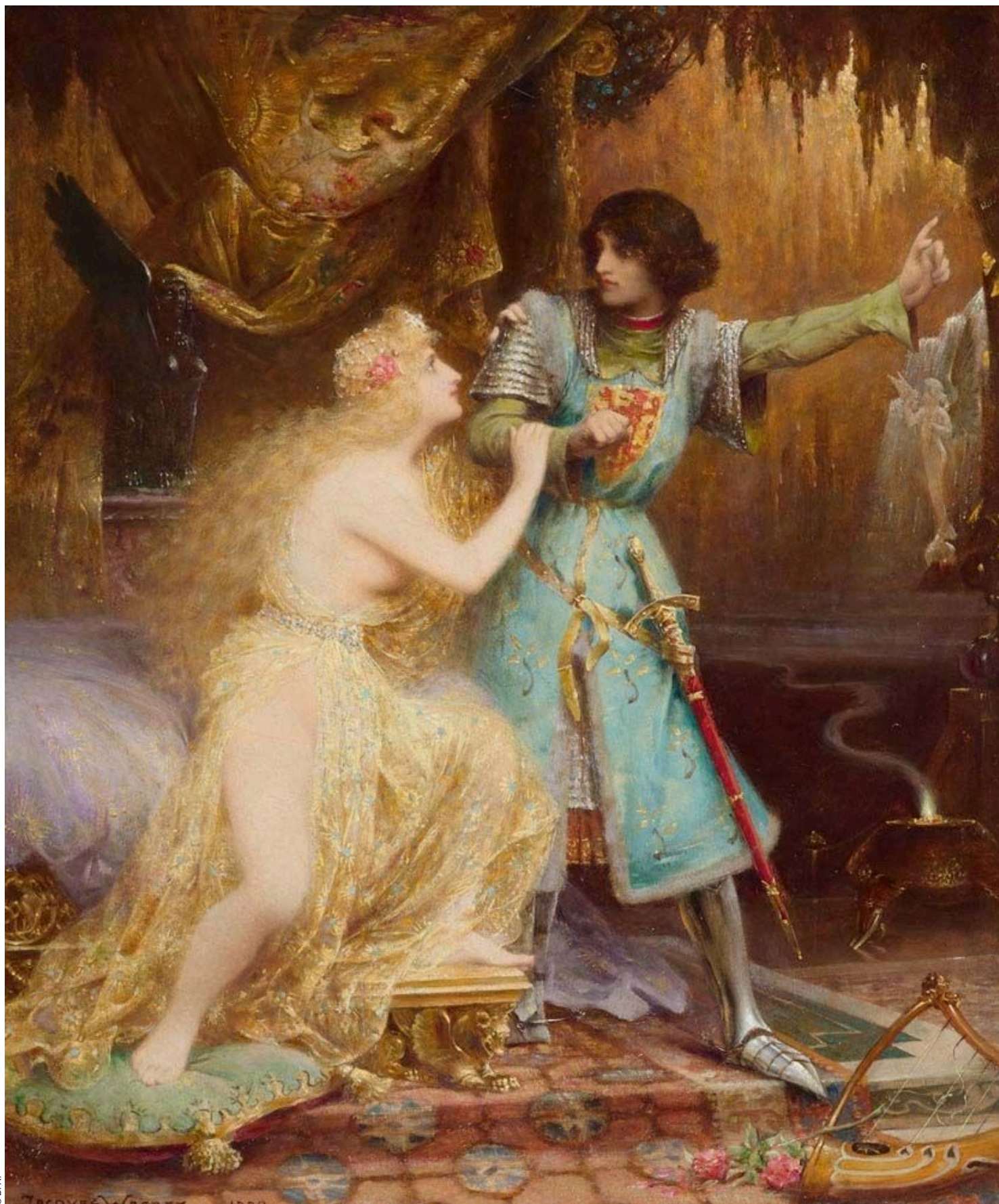
Samedi. Par pure charité j'ajoute encore quelques lignes et n'y mets que des choses pratiques. 1° Comment est ton ricco rose ? Peut-il servir pour toi, encore frais ? Ou bien penses-tu pour Ponsch ? Ou bien devrais-je mieux lui trouver une robe claire ici ? 2° Veux-tu envoyer à Jouk[owsky] l'adresse des conserves à Bayr[euth] ? Il est très malheureux là-bas, et on peut l'imaginer, mais il a noué une amitié étroite avec Levi à Munich. Mar[ie] D[ie]phoff — écrit Mimi — est *fort souffrante*, Len[bach] à Vienne, mais j'ignore si c'est à cause de cela. Nous voulons maintenant voir si le bateau apporte quelque chose. Et si tu écrivais quelque chose tous les jours à une heure déterminée et l'envoyais une ou 2 fois par semaine ?

Mille mercis pour la lettre, j'écis demain. — J'ai commandé Renan ici. *Tout va bien* !

(1) *Des Bohémiens et de leur musique*, livre de Liszt auquel la princesse Wittgenstein participa, publié en 1859. Une nouvelle édition revue et augmentée était parue en 1881.



Palerme, l'allée des palmiers au jardin botanique (ca 1893-1903).
Photographie de Giuseppe Incorpora.



Tannhäuser au Vénusberg, par Jacques Clément Wagrez (1850-1908).
Huile sur toile présentée au salon de 1896.